

46 Année - No 11

Nov. 1911

NOTRE ROMAN COMPLET

# Le Carillonneur de Nuremberg

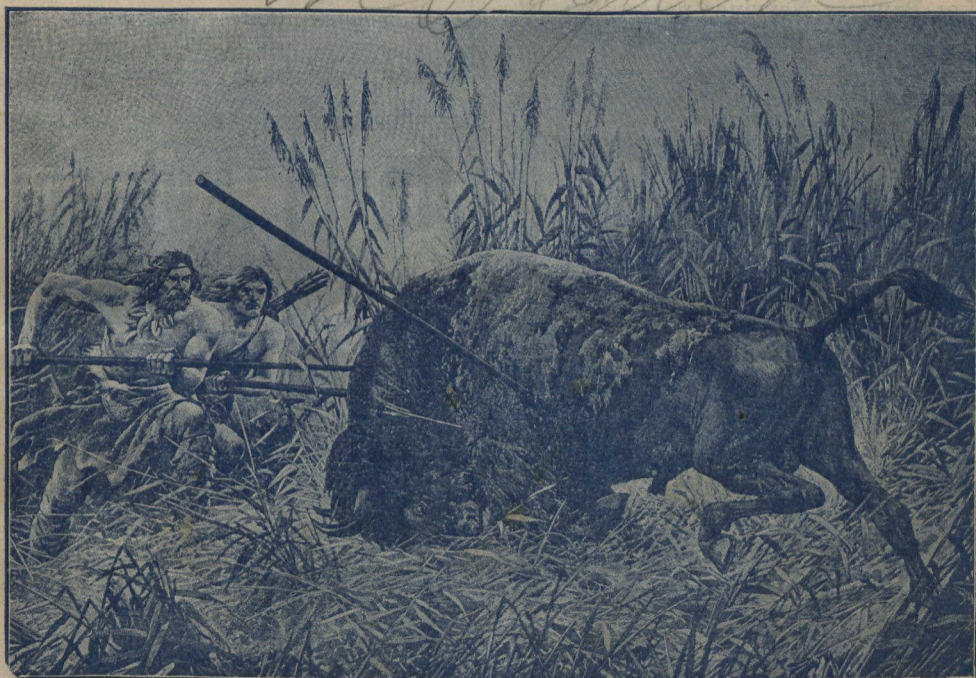
Par Charles Solo.

K-775-

# La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE  
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ  
MENSUEL.



**Les Armes Peu Connues** ( Voir intérieur )

**Sommaire:** Editorial: Nos Disparus. La pêche à la baleine. L'île de Robinson Crusôé. Une méprise par téléphone. Une prédiction. Puissance de Mort. Puissance de Vie. Les Serpents de Mer. Les Fumeurs d'opium. L'origine de la Carte postale. Les animaux paresseux et gourmands. Origine des instruments de musique. Les Grenouilles extraordinaires. Le mariage d'Hernance. Les armes peu connues. Les secrets qui tuent. Poésie, anecdotes, etc.

**POIRIER, BESETTE et C<sup>o</sup>**  
Edit.-Propriétaires,  
200, Boulevard St-Lau  
Montréal.



# Mal de Tete

Quand vous avez mal à la tête, prenez, au premier symptôme, une dose de

## Poudres Nervines



## de MATHIEU

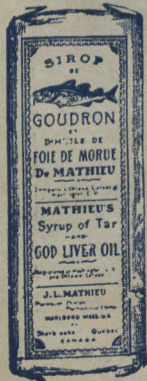
et, en quelques minutes, votre mal aura disparu.

Les Poudres Nervines ne contiennent ni opium, ni chloral, ni morphine.

En vente partout: 25 cts la boîte de 18 poudres.

## Guerissez Votre Rhume

En négligeant votre rhume, vous préparez les voies à la Consommption. Evitez les Sirops calmants: il s'agit de vous guérir et même s'il s'agit d'un rhume ancien, vous vous en débarrasserez avec quelques doses de



## Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de foie de Morue et autres Extraits Médicinaux.

Il relève et soutient les forces, tout en attaquant le mal dans sa racine; c'est là le secret des milliers de guérisons accomplies.

En vente partout.

Cie J. L. Mathieu, Sherbrooke, P. Q.

## Un Buste Bien Dessiné

fait valoir la beauté la grâce de la Taille



## Les Pilules Persanes

de Tewnik Pacha  
de Téhéran,  
Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: «Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée.»

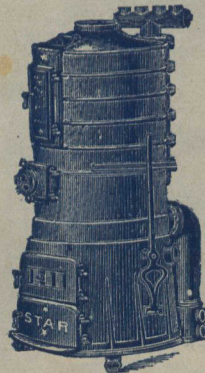
SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

# Raoul Lebœuf

## Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils  
à Gaz et Eau  
Chaude.

Réparations de toutes  
sortes une spécialité.

Brûleurs et Man-  
teaux à Gaz à  
bas prix.

No 350 RUE RACHEL EST

MONTREAL



## Developpez Votre Buste

50c PAQUET GRATIS

Pour 10c en timbres ou argent pour défrayer la distribution, nous enverrons un paquet de 50c du traitement merveilleux du Dr Catherine E. Kelly pour rendre le buste replet et ferme; aussi notre brochure "La Forme Parfaite". Elle s'est servie de ce traitement elle-même et il a amélioré non seulement les proportions de son développement mais aussi celles de ses clientes.

Ecrivez aujourd'hui.

**DR KELLY Company**  
Dept. 359 L.A. Buffalo, N. Y.



## Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré de  
40 pages

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit. prop.  
200 Boul. St-Laurent, Montréal.

Chaque semaine, une foule de bons mots, anecdotes, drôleries illustrées; recettes et conseils divers, notes cyclopédiques très instructives.

Magnifiques romans des meilleurs auteurs.

Pourquoi payer fort cher des livres où vous ne trouverez pas le quart de ce que vous donne le "Samedi" pour le prix étonnant de bon marché de \$2.50 par an ou 5 cents le numéro.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

# The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

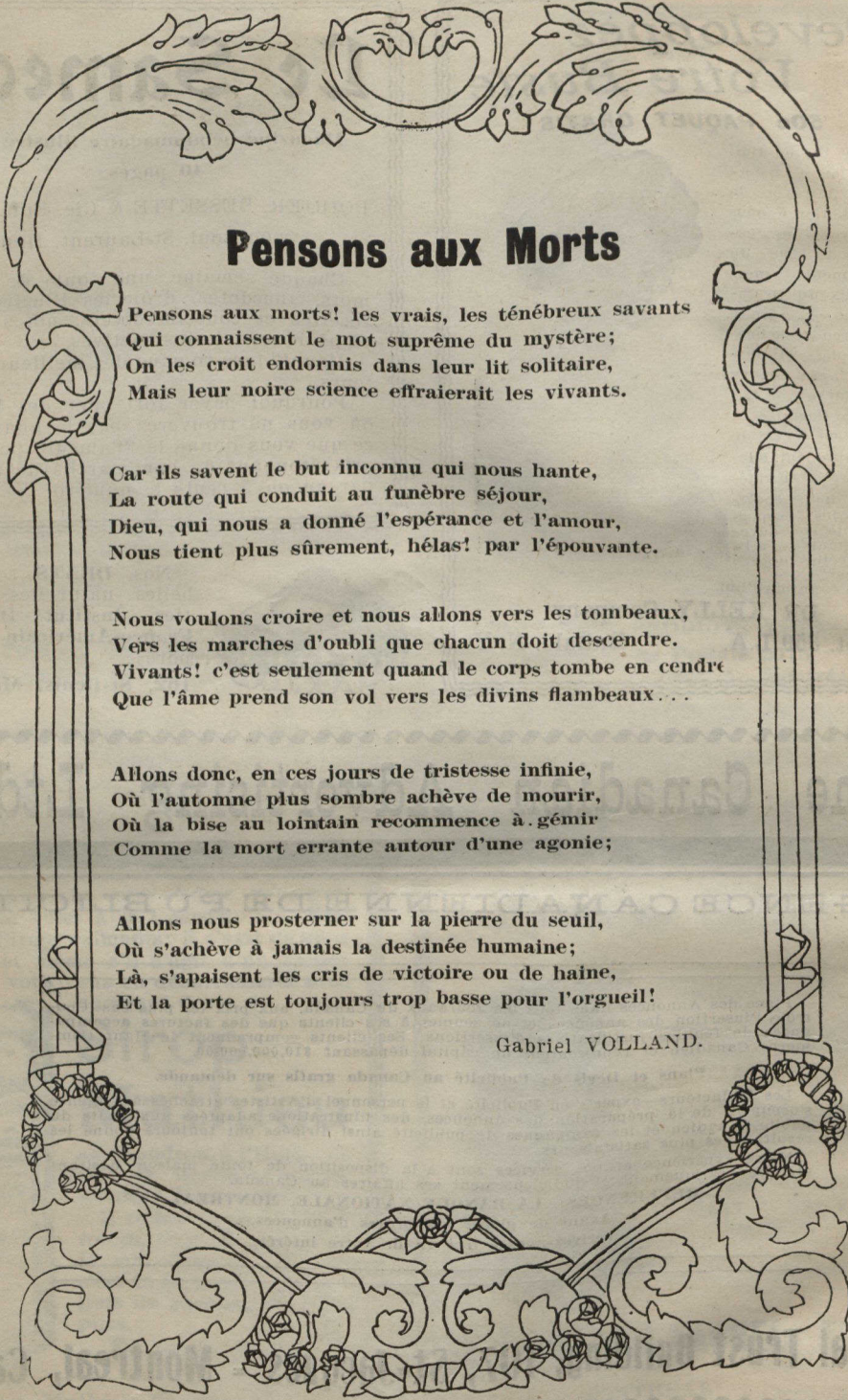
Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,  
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques - Montreal, Can.





## Pensons aux Morts

Pensons aux morts! les vrais, les ténébreux savants  
Qui connaissent le mot suprême du mystère;  
On les croit endormis dans leur lit solitaire,  
Mais leur noire science effraierait les vivants.

Car ils savent le but inconnu qui nous hante,  
La route qui conduit au funèbre séjour,  
Dieu, qui nous a donné l'espérance et l'amour,  
Nous tient plus sûrement, hélas! par l'épouvante.

Nous voulons croire et nous allons vers les tombeaux,  
Vers les marches d'oubli que chacun doit descendre.  
Vivants! c'est seulement quand le corps tombe en cendre  
Que l'âme prend son vol vers les divins flambeaux...

Allons donc, en ces jours de tristesse infinie,  
Où l'automne plus sombre achève de mourir,  
Où la bise au lointain recommence à gémir  
Comme la mort errante autour d'une agonie;

Allons nous prosterner sur la pierre du seuil,  
Où s'achève à jamais la destinée humaine;  
Là, s'apaisent les cris de victoire ou de haine,  
Et la porte est toujours trop basse pour l'orgueil!

Gabriel VOLLAND.



# La Revue Populaire

**PARAIT TOUS LES MOIS**

**ABONNEMENT:**

Canada et Etats-Unis:  
Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts  
Montréal et Etranger:  
Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

**POIRIER, BESSETTE & Cie,**  
Éditeurs-Propriétaires,  
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL  
Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 11, Montréal, Nov. 1911.

## *Nos Disparus*

**N**OVEMBRE est le mois du souvenir, celui où la pensée de la mort et le culte des disparus dominent les bruits de la vie.

Le culte des morts est antique. C'est un des plus naturels et des plus vivaces et capable de résister le mieux aux changements et aux bouleversements qui troublent les individus ou les nations.

Jadis, les anciens, afin de réjouir le repos des morts, déposaient dans le tombeau des lampes d'or, d'argent ou de terre suivant leurs moyens.

Depuis, dans certains pays, comme en Italie et en Autriche, l'usage s'est conservé d'allumer dans les cimetières de menues lanternes aux verres colorés.

Les flammes tremblent à tous les vents, l'effet de loin est fantastique: il semble que des feux follets s'agitent et que des esprits hantent les ténèbres.

Les usages diffèrent suivant les pays, mais partout on retrouve la même pieuse

coutume, la visite de souvenir à ceux qui ne sont plus.

Cette fête de nos chers morts est, du reste, placée dans un mois qui lui convient bien.

Il semble que la nature elle-même s'associe à nos regrets. C'est le moment où, parmi les paysages désolés de novembre funéraire et parmi les arbres nus des villes et des campagnes, le vent d'automne semble plus triste.

Avec un goût d'amertume, monte dans l'air l'odeur âcre des immortelles, des buis et des chrysanthèmes.

Ces fleurs neutres et ces feuillages rouillés, on les répand, en cette saison de l'année, sur les tombes. On les suspend en guirlandes, en couronnes, en bouquets, autour de marbres que rongent les mousses, de stèles qui s'effritent et d'humbles croix de bois qui pourrissent.

La couleur du ciel, quand sonne la Toussaint des âmes, s'allie bien à la fin des choses; dans cet ensommeillement de la nature, on comprend mieux l'éphémère durée de la vanité humaine.

A regarder les tertres, pauvres ou fastueux, si rapprochés et si confondus, en dépit des démarcations factices, des préjugés de caste, de race ou de fortune, les vivants se sentent plus égaux parce qu'une même poussière les réunit quand le sommeil suprême les attire.

S'il est très louable, toutefois, de raver au fond des coeurs la flamme chancelante des souvenirs, en allant s'incliner sur la terre du repos, il est meilleur encore peut-être de réserver, dans nos mémoires et nos coeurs, un coin d'élection pour ceux qui ont paru nous quitter.

Le culte qu'on leur rend ainsi est le plus pieux et le plus permanent.

**Roger Francoeur.**





Le canon lance-harpon utilisé dans la pêche des baleines.

## La Pêche A La Baleine

**D**EPUIS quelques années, l'attention du public se porte de préférence vers les monstres marins. Il nous a donc semblé intéressant de fournir ici quelques renseignements sur ces énormes cétacés, faisant connaître tout particulièrement les baleines et les cachalots.

La longueur totale d'un cachalot mâle peut atteindre une soixantaine de pieds tandis que celle de la femelle ne dépasse guère trente pieds.

La boîte crânienne de ce cétacé, affectant l'aspect d'une sorte de bassin, rappelle quelque peu la forme d'un char antique. Le crâne sert d'ossature à une tête énorme, massive, presque cubique et terminée verticalement.

Ce monstre est puissamment armé. Il possède, en effet, quarante à cinquante dents coniques, toutes de même nature, et qui, grosses comme le bras, se trouvent implantées, non dans des alvéoles distinctes, mais dans une rainure longitudinale où elles sont fixées par des cloisons fibreuses à sa machine inférieure, longue de neuf à douze pieds et beaucoup plus étroite que le crâne. La gueule du cacha-

lot refermée, ses dents pénètrent dans des enfoncements de la mâchoire supérieure.

L'œil, placé immédiatement au-dessus du point de jonction des lèvres, est, quoique petit, un organe précieux pour cet animal, dont l'ouïe est bien moins bonne que la vue.

Sa peau épaisse, est cependant, fort sensible. Elle est lisse et de couleur noire, parfois tachetée de blanc.

La lourde masse de son corps s'effile à partir des nageoires pectorales et il devient très mince, à la naissance de la queue.

Ses membres se composent des nageoires pectorales relativement peu développées, d'une nageoire dorsale qui se dresse en bosse conique vers les deux tiers de la longueur du corps et d'une queue large, chez les adultes, de près de quinze pieds.

Les cachalots vivent en troupes, comptant, parfois, jusqu'à trois cents individus. Au large, ils nagent à une vitesse de vingt à vingt-cinq milles à l'heure.

On trouve des cachalots un peu dans toutes les mers; mais contrairement à ce qui a lieu pour les baleines franches, il



### La pêche à la Baleine

est rare qu'on en rencontre dans les mers froides au-delà de 60° de latitude, nord ou sud.

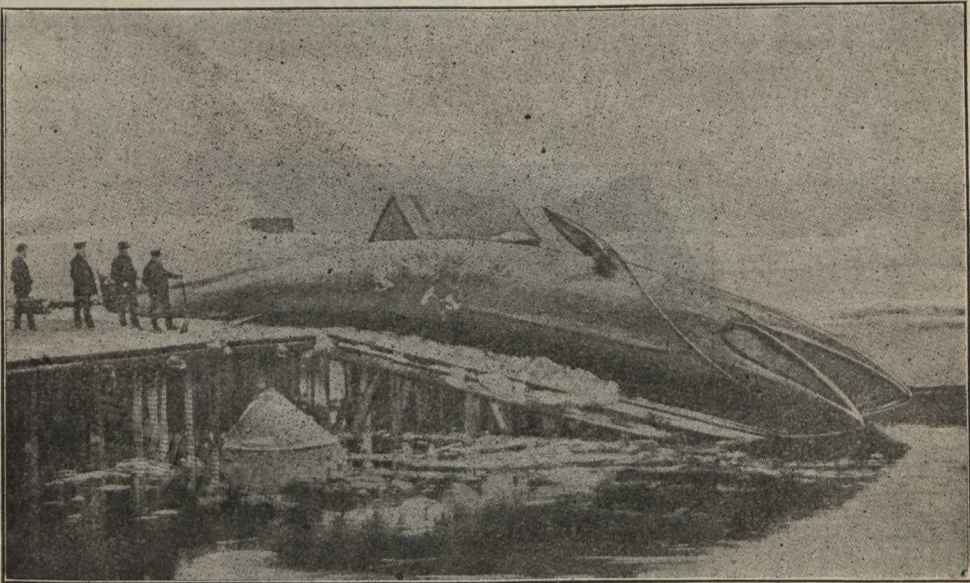
On en trouve aussi dans la Méditerranée; mais on peut encore en rencontrer près des côtes de la Manche ou de l'Atlantique.

On pêche le cachalot de la même façon que la baleine.

Lorsqu'on l'attaque, il fonce la tête en avant sur les embarcations qu'il peut faire ainsi couler. Parfois encore, d'un seul coup de sa puissante queue, il les brise et en envoie les débris à quinze ou

de sa mâchoire supérieure, des lames serrées les unes contre les autres qui, au nombre de huit à neuf cents, mesurent parfois, jusqu'à neuf pieds de longueur sur deux pouces d'épaisseur. Ces lames ou fanons, qui n'existent pas sur le devant de la mâchoire, servent à faire des "baleines" de corsets et des baguettes de fusil.

Le lard de ce cétacé a, dit-on, jusqu'à quarante pouces d'épaisseur, et un seul individu de grande taille peut fournir jusqu'à 40,000 livres d'huile, la langue à elle seule en fournissant des milliers.



Baleine amenée sur le rivage pour être dépecée

dix-huit pieds en l'air.

Ainsi, en 1851, sur les côtes du Pérou, le trois-mâts "Ann-Alexander" fut défoncé, d'un seul coup de tête, par un énorme cachalot. L'équipage, heureusement, put se sauver.

Passons maintenant à la baleine, tout en ne donnant malheureusement que quelques détails fort incomplets.

La baleine est un énorme cétacé qui peut, adulte, peser de 80,000 à 400,000 livres et avoir de soixante à cent pieds de long.

Cette bête porte, à droite et à gauche

Une baleine de soixante pieds, pesant 150,000 livres peut fournir 50,000 livres d'huile et 20,000 livres de fanon.

L'huile de baleine est employée dans l'éclairage, par exemple dans le gaz, pour la fabrication des savons noirs, des goudrons, pour nettoyer les cuirs, pour détremper les couleurs, etc.

Une baleine jeune, et n'ayant pas plus de quinze à dix-huit pieds, comme les baleines que l'on pêche près de Tromsø (Norvège) vaut, dit-on, \$1,000 à \$1,200. Celles de quarante à soixante pieds pê-



chées près du Spitzberg, valent environ quinze cents piastres chaque.

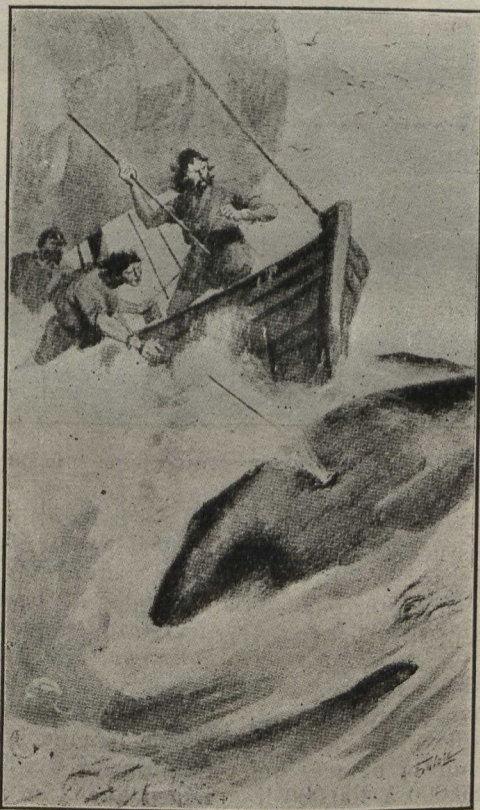
On pêchait, jadis, ces monstres marins en les faisant harponner à la main par un homme placé à l'avant d'une barque, mais la baleine, en se débattant, faisait, bien souvent, couler la frêle embarcation. Aussi, on se sert, aujourd'hui, de moyens moins dangereux et plus expéditifs, le plus généralement d'un petit canon sur pivot lançant le harpon à une centaine de pieds. Souvent, une sorte de petit obus, dit fusée congrève, se trouve contenu dans le harpon. En éclatant, cette fusée fait ouvrir comme un parapluie, dans le corps de l'animal, les barbes des harpons longues de quinze pouces.

Malheureusement, par suite du perfectionnement des engins et de l'ardeur excessive des baleiniers, la race des cétacés tend, de jour en jour, à disparaître.

Que dire de la nourriture d'une bête aussi énorme? Que de milliers et de milliers de poissons elle doit absorber, dans l'espace d'un an, pour satisfaire à son appétit.

Il nous resterait une foule de choses des plus intéressantes à dire à ce sujet, mais nous y reviendrons.

La baleine est la reine des mers et, quand on contemple une masse aussi gigantesque, on se demande vraiment ce que nous sommes, en présence d'une telle oeuvre de la création.



La poursuite.





## Dans L'île de Robinson Crusôé

**T**OUT le monde a lu Robinson Crusôé. Tout le monde s'est intéressé à ce héros merveilleux, prototype des naufragés industriels, courageux et persévérants. Quelques-uns savent qu'il a réellement existé sous le nom d'Alexandre Selkirk et que son île—Juan-Fernandez ou Mas-a-Tierra—gît quelque part sur la carte du monde. Mais ce que beaucoup ignorent c'est ce que cette terre, jadis désolée et oubliée, est devenue. Connait-on l'état actuel de ces lieux désormais historiques où se passèrent des faits à jamais célèbres? Bien peu. Aussi nos lecteurs seront-ils certainement intéressés par les lignes qui suivent et qui leur apprendront ce qui se passe dans "l'île de Robinson Crusôé".

Daniel de Foë, en sa qualité de narrateur, a légèrement "brodé". Les aventures du fameux matelot anglais, Alexandre Selkirk, quoique déjà poignantes, ne lui ont pas paru assez corsées et, donnant libre cours à sa féconde imagination, il a créé de toutes pièces l'admirable Vendredi et, partant, les amusantes incursions de sauvages. Ceci l'obligea d'abord à placer l'île de Juan-Fernandez plus près des côtes qu'elle ne l'est en réalité et dans un endroit où elle n'a jamais existé. A l'en croire, elle se trouverait "à la hauteur de la côte de Guinée, sur la partie nord du Brésil au delà du fleuve des Aamazones, tout près de celui de l'Orounoque, communément appelé le Grand Fleuve" et maintenant connu sous le nom d'Orénoque. En réalité, l'île de Juan-Fernandez

se trouve beaucoup plus au sud, et à cent milles au large de la côte ouest de l'Amérique du Sud, en face du Chili auquel elle appartient. Ainsi éloignée du continent, elle n'a pas dû être aussi souvent visitée par les sauvages dont les pirogues ne peuvent s'aventurer bien loin.

Alexandre Selkirk y a demeuré quatre ans; il y avait été déposé par l'ordre du capitaine du navire sur lequel il était contremaître; il y fut recueilli en février 1709 par le capitaine Woodes Rogers qui, de la haute mer, avait aperçu sur la pointe du "Look-out" un feu que l'abandonné y allumait toutes les nuits.

L'île de Juan-Fernandez fait partie d'un archipel découvert en 1663 par le navigateur de ce nom.

Elle a une superficie d'environ 60 milles carrés, très boisés. On y rencontre d'énormes et splendides fougères, des orangers, des myrtes et du bois de santal; l'aspect général est magnifique. L'île, montagneuse, présente des ravins et des torrents dont les bords verdoyants embaument.

Les chèvres sauvages y sont en grande abondance ainsi que les oiseaux.

Tout y pousse: le blé, la pomme de terre et les légumes et les rives sont baignées par une mer très poissonneuse et où se trouvent en abondance des phoques dont l'abandonné se servit pour se nourrir et se vêtir.

Le climat est très doux, quoiqu'un peu humide, mais néanmoins très salubre: c'est une véritable serre et, franchement, Robinson Crusôé aurait pu s'écrier en dé-



barquant : “Enfin ! j'ai donc trouvé un joli coin où je vais pouvoir être tranquille” !

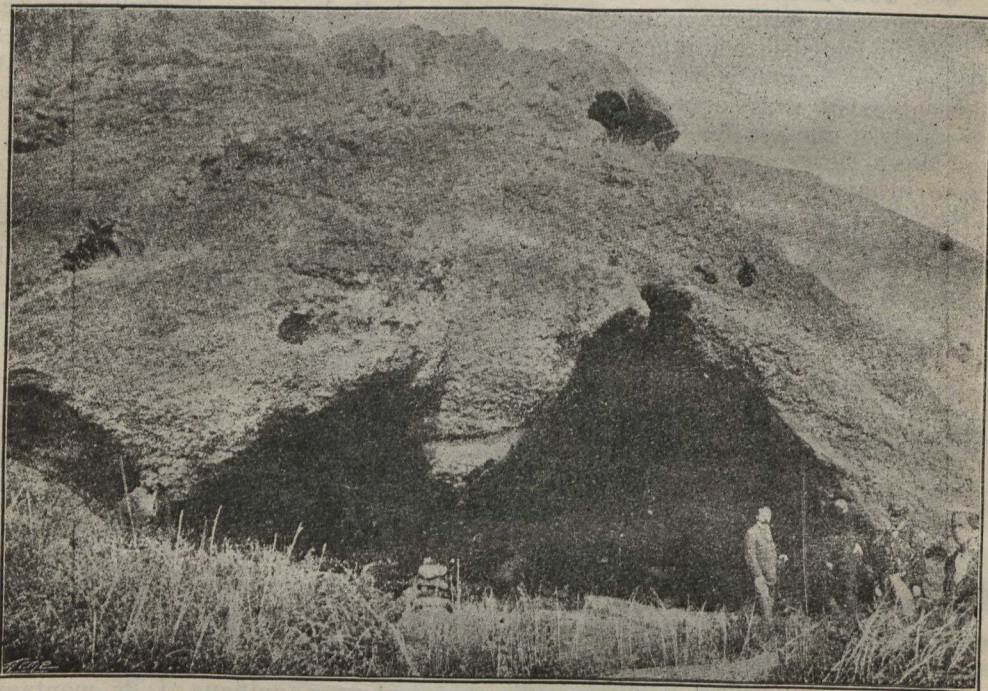
Loin des hommes, dans ce décor splendide, dans ce climat reposant, il n'avait qu'une chose à désirer : y rester le plus longtemps possible.

Mais ce matelot rebelle devait être un inquiet, car l'histoire prétend que Selkirk s'était révolté et que le capitaine Hardling le déporta, et l'histoire se fie au rapport du capitaine Rogers, qui délivra l'a-

lon, la nuit il y allumait un feu.

Il y resta quatre ans, au bout desquels un navire anglais, commandé par le capitaine Rogers, vint à passer à proximité. Selkirk alluma un feu qui fut aperçu. On envoya une barque à terre, et le Robinson sauvé, se retrouva parmi ses semblables.

Habitué au silence, il avait à peu près perdu l'usage de la parole et ne se souvenait presque pas de sa langue maternelle. Quand il parvint enfin à s'expli-



La grotte de Robinson Crusoë. Etat actuel.

bandonné. Rien toutefois ne prouve qu'il n'ait pas été déporté de sa propre volonté : ce devait être un grand misanthrope qui a été séduit par le charme de l'île et qui a voulu goûter de la vie solitaire. Il n'y a résisté que peu de temps et la société—et sans doute aussi tous les ennuis qui y sont afférents—lui a manqué rapidement ; dès qu'il a pu s'échapper il l'a fait avec joie.

Il avait établi sur la colline du “Look-out” un mât sur lequel il hissait tous les jours une pièce d'étoffe en guise de pavil-

quer, il conta l'histoire de son abandon et celle de sa vie.

A l'aide de sa hache, il s'était construit deux cabanes, dont l'une lui servait de chambre à coucher et l'autre de magasin ; ses habits étant tombés en loques, il avait dû les remplacer par des peaux prises aux chèvres de l'île ; ces chèvres, Selkirk put les tuer avec son fusil, dans les premiers temps de sa vie solitaire ; mais, la dernière pincée de poudre utilisée, il s'étudia à les surprendre et même à les



gagner de vitesse à la course.

Il lui était arrivé plus d'une fois d'apercevoir des bâtiments auxquels il aurait pu adresser des signaux, mais il s'agissait de navires espagnols, où il aurait été traité en esclave, pour finir par être envoyé aux mines. Il avait préféré attendre, et, finalement, le sort s'était prononcé en sa faveur, en lui envoyant le capitaine Rogers, qui se hâta de l'engager comme second.

Lorsque Selkirk rentra en Angleterre, il y conta son aventure. Daniel de Foë, dit-on, en eut connaissance, et ce fut ce qui lui donna l'idée d'écrire son immortel récit.



Maintenant une petite population calme de marins et de colons s'est établie dans l'île. La île principale, San-Juan-Bautista, qui n'est qu'un hameau, a été bâtie dans la baie de Cumberland, à l'endroit même où fut débarqué Selkirk. C'est un ravissant petit port de mer, très peu sûr, à cause de la persistance des vents du nord et du nord-est, qui est fréquenté assez souvent par les baleiniers et qui, depuis 1878, possède un môle et un feu. Tout se civilise !

Naturellement, les grandes curiosités sont les endroits où Robinson Crusôé a, selon le roman, passé la plus grande partie de son existence. C'est d'abord la grotte dont il avait fait son habitation ; elle est large, spacieuse, tapissée de fongères et de lianes ; tout autour d'elle croît cette polygone aux feuilles gigantesques dont l'abandonné avait fait sa vaisselle : elle lui fournissait ses plats, ses assiettes, ses soupières—et même ses cuvettes ! Le site est riant, enchanteur, pour un peu on y passerait sa vie. C'est ensuite la baie où il amarrait son canot, le plateau où il avait construit sa cabane,—on ne trouve toutefois plus aucune trace des travaux que le matelot avait faits, des canaux qu'il avait creusés pour lancer sa pirogue, des murs qu'il avait bâtis pour se garantir contre les intempéries. Puis c'est le "Look-out", la colline escarpée, bien en vue, où il avait établi un mât et un drapeau et où toutes les nuits il allumait un grand feu. Ce sont

des lieux de pèlerinage, des lieux célèbres où le voyageur se rend plein d'émotion et de recueillement et qu'il contemple en repassant mentalement ses lectures et en essayant d'évoquer les scènes tragiques qui s'y sont déroulées.

Au pied du "Look-out" on voit scellée dans le roc une plaque commémorative en bronze. Elle a été placée là en 1897 par les soins de la commission scientifique chilienne—à la tête de laquelle se trouvait le président de la République lui-même—qui vint dans l'île pour étudier les moyens pratiques d'y établir une colonie pénitentiaire. L'inauguration en a été faite solennellement et des discours ont été prononcés, retraçant les principaux événements de la vie d'Alexandre Selkirk, exaltant son courage, son endurance, son industrie. La plaque, en termes émus, les retrace et les dit au passant. Certainement toute la gloire d'Alexandre Selkirk est faite de celle de Robinson Crusôé. Le personnage de la fiction a rendu célèbre celui de la réalité, son modèle.

Tant d'autres pauvres diables qui ont été beaucoup plus à plaindre, qui ont plus souffert, étant ou dans des climats moins agréables, ou dans des lieux moins amènes, qui n'ont pas eu les ressources qu'il avait en débarquant, sont aujourd'hui oubliés. Qui donc se souvient d'Anna d'Arfet, de Macham, d'Alonzo Cuaco, Pedro Serrano, Marguerite de Roberval, du P. Crespel, des quatre matelots russes abandonnés au Spitzberg, des révoltés de la "Bounty" à l'île Pitcairn, de mistress Anna Fraser sur un banc de corail et de tous ? Leurs noms gisent dans le poudreuses annales et dans de volumineuses paperasses, mais le monde les ignore. Ce sont là les vrais Robinsons qui n'ont pas été seulement abandonnés pendant leur vie mais qui sont encore après leur mort délaissés et perdus dans l'oubli. Selkirk, lui, grâce à un homme de génie, à Daniel de Foë, est sûr d'être immortel.

Il aura eu toutes les chances. Plus même que le pauvre auteur qui, las de courir les éditeurs et les libraires, finit par vendre un jour de misère dix livres sterling, soit \$50 le manuscrit de son oeuvre impérisable.





La Vie Drôle

## UNE MEPRISE PAR TELEPHONE

Deux bons sportmen sont au téléphone. Paul des Ablettes félicite son ami Gaston de Beusac d'avoir acheté une jolie bête, et l'ami Gaston croit qu'il s'agit de la jolie femme qu'il vient d'épouser... D'où une confusion regrettable.

—Allo! allo! Comment va?  
 —Pas mal, et toi, mon vieux Gaston?  
 —Tu sais, j'ai appris ta chance et je suis ravi pour toi, mon vieux Paul...  
 —Bon comme toujours, cher ami... merci bien.  
 —On la dit très belle... Je n'étais pas l'autre semaine à la ville, sans cela j'aurais été voir comment ça s'est passé...  
 —(En appuyant sur les mots avec une nuance de surprise.)—Ça s'est très bien passé...  
 —On m'a dit que la lutte a été rude...  
 —Rude, c'est beaucoup dire... Elle est très belle évidemment, et tout homme a des rivaux...  
 —Des rivaux ou des concurrents, oui, naturellement; mais toi, tu avais la forte somme, ce qui facilite bien les choses...

—Ah! mais dis donc, dis donc, la forte somme n'a rien eu à voir là-dedans...  
 —Ce n'est pourtant pas pour tes beaux yeux... qu'on te l'a adjudgée?  
 —Adjugée! D'ailleurs, tu sais, je ne me trouve pas si mal...  
 —Oh! qu'on soit mal ou bien, pour ces affaires-là...  
 —Ces affaires-là! Tu es épatant... à t'entendre on croirait que je l'ai achetée.  
 —A moins qu'on ne te l'ait donnée...  
 —Mais certes!  
 —Farceur! Vous êtes tous les mêmes. Dis-moi, est-ce que tu l'as déjà fait courir?  
 —Mais non!  
 —Tiens! je croyais que tu étais au Val-Fleuri...  
 —Mais, sapristi! quel rapport y a-t-il? D'ailleurs je ne la fais pas plus courir le



## Une méprise par téléphone

dimanche que les jours de semaine...

—Alors, pourquoi l'as-tu payée son pesant d'or?...

—Mais je ne l'ai pas payée, encore une fois. Tiens! tu es stupide...

—Comment! elle t'aurait fait perdre la tête? Pauvre ami!

—Je n'ai que faire de ta pitié.

—Enfin, admettons toujours qu'on te l'ait donnée... si tu ne la fais pas courir, c'est qu'elle ne te semble pas en forme...

—Ah! mais, dis donc!...

—Et alors le mieux est de faire appeler le vétérinaire...

—Le vétérinaire...

—Mais oui.

—Répète un peu...

—Tant que tu voudras... Le vétérinaire. Je n'ai pas besoin de t'en indiquer un, nous avons le même. Ainsi...

—Si tu n'étais pas au bout d'un long fil, je te flanquerais peut-être une paire de gifles...

—Parce que...?

—Parce que tu as des expressions de cocher!...

—Comment dis-tu ça?

—Comme tu l'as entendu...

—Alors attends moi... je cours te souffleter...

—Viens!

“Seulement ne l'amène pas avec toi.”

—N'aie pas peur.

—Elle n'aurait qu'à me flanquer une ruade!...

—Te flanquer une ruade!... Cécile?...

—Quelle Cécile?...

—Ma femme...

—Qu'est-ce qui te parle de ta femme?

—Toi, depuis une heure...

—Mais non!

—Mais si!...

—Mais non! mais non! mais non!... Je ne t'ai jamais parlé que de la jolie pouliche...

—Quelle pouliche?...

—Celle que Jules voulait acheter également... et tu te mets à t'emporter, à écumer...

—Je croyais que c'était ma femme...

—La pouliche?...

—Mais non!...

—Alors quoi?...

—Rien! Rien! Rien! Rien! Fiche-moi la paix.

—Avec ta femme?...

—Oui...

—Et ta pouliche, si ça te fait plaisir!  
Adieu!...

## DENTELLE

J'aime tes doigts blancs, jeune dentellière,  
Qui tordent le fil, mêlent les fuseaux,  
Et, d'un geste prompt, forment ces réseaux,  
Dont la fine trame est si régulière;

J'aime à voir, ainsi que d'une volière,  
Surgir sous ta main d'étranges oiseaux,  
De fantasques fleurs, d'élégants roseaux,  
Des touffes d'ajoncs ou de souple lierre.

Avant que le Temps, sous le poids des jours,  
Rende ton front pâle et tes doigts plus lourds,  
Puissent l'idéal, l'espoir et le rêve

Tisser, sur le gris réseau de ton sort,  
Quelque fleur d'amour, dont la splendeur brève  
Embaume ton coeur jusque dans la mort.

MARIE-ANNE COCHET.





## UNE PREDICTION

### I

**L**ES nègres dansent, des négresses dansent avec eux; des jeunes nègres font des bonds de chat sauvage et toute la race primitive, pour manifester sa joie, exécute des grimaces pouffantes et montre ses blanches dents.

C'est une sorte de "cake walk" tout à fait naïf qui est exécuté au son du rciard tantam en cuivre; mais ce "cake walk" là n'est pas encore parvenu à nous; il est bien dans son cadre, il est en harmonie avec le paysage puisqu'il est exécuté à la fin d'une belle journée de chaleur à la Martinique, dans la baie de Saint-Pierre, qui n'a pas encore eu ces épouvantables catastrophes des volcans.

Nous sommes en l'en 1777 et l'esclavage de la race noire est encore dans toute son horreur. Les nègres ne peuvent avoir leurs volontés; ils sont des machines à travail, des bêtes de somme; ils bêchent la terre; ils récoltent le riz, le café; ils exécutent les plus dixersees corvées; ils courbent la tête; ils obéissent toujours, et à tout propos ils reçoivent des coups.

Cependant, malgré toutes ces injustices, malgré ces monstruositées de l'esclavage, les malheureux nègres ont encore des heures d'allégresse.

Quand le soleil se couche et que tout le bel horizon de Saint-Pierre est en feu, quand l'heure du repas sonne, les nègres dansent, ils crient de joie, ils chantent.

Des blancs, leurs maîtres, des familles de planteurs les regardent et sont divertis par ce primitif spectacle.

### II

—Si vous le voulez bien, mes amies,

nous irons voir la danse du soir, je la trouve toujours amusante, disait une petite jeune fille à deux de ses camarades, environ du même âge que le sien et qui avaient passé l'après-midi chez elle, dans une jolie villa d'exploration à la Martinique.

—C'est cela! c'est cela! allons voir la danse du soir, répondirent joyeusement les deux jeunes amies en se précipitant en dehors de la riante demeure, Joséphine a toujours de bonnes idées.

—C'est très amusant de les voir danser, les nègres, dit Joséphine, fillette d'une allure très distinguée.

—Cela fait toujours un peu de peine de les voir tellement travailler, répondit Marie, l'une des amies de Joséphine, et je trouve bien juste qu'ils aient aussi quelques moments de joie.

En parlant ainsi, les fillettes arrivaient au milieu de la foule noire en gaieté, où les rires gutturaux, les cris aigus, se mêlaient comme les rugissements d'une ménagerie en délire.

—Tenons-nous à distance, mes amies, dit la petite Joséphine, car nous risquons fort d'attraper des pucees au milieu de tous ces noirs.

—Et l'odeur n'est pas tout à fait agréable, dit Juliette, la troisième, en se bouchant le nez gaiement.

—Je me demande, Joséphine, si un de ces nègres allait à Paris dans nos bals, si nous autres, des petites jeunes filles avec nos écharpes et les jeunes gens en redingote bleu-hussard aux boutons d'or, leur produirions un effet aussi fantasque et extravagant qu'ils nous produisent à nous autres gens civilisés.

—Je ne puis rien te dire, répondit Joséphine à Juliette avec un peu de dépit dans



## Une prédiction

la voix, puisque moi-même je ne le connais pas ce Paris dont tu me parles si souvent.

—C'est vrai! j'oublie toujours que mademoiselle Joséphine est née ici même, dans ce charmant pays de la Martinique.

—Et que j'y mourrai, probablement, répondit la petite Joséphine d'une voix triste.

—Bah! on ne sait jamais reprit Marie.

—Il n'y a tout de même pas beaucoup de personnes comme toi, qui à ton âge aient vu Paris et soient revenues à la Martinique, dit encore Joséphine.

A ce moment, le brouhaha qui rendait si joyeuse cette heure de la danse fut remplacé par un respectueux silence.

Tous les nègres et les négresses arrêtaient leur "cake-walk" de fantaisie; leur physionomie devint sérieuse et manifesta une certaine crainte. Plusieurs femmes noires se prosternèrent à genoux et courbèrent leur tête presque au niveau du sol.

Des nègres entonnèrent une mélodie qui manifestait plutôt la prière que la joie et de chaque côté de la route une haie de noirs se forma.

Joséphine, Marie et Juliette purent alors se rendre compte de la cause de l'imprévu silence. C'était une petite vieille toute ridée, toute courbée, à laquelle on avait donné le nom de sorcière, qui s'approchait.

Cette race enfantine de noirs la considérait comme une femme prophète.

Elle n'était pas négresse, elle n'était pas blanche, elle était métis; mais sa peau était tellement grillée et calcinée par le soleil, qu'elle avait plutôt une couleur de terre qu'une couleur de chair. Cette bonne femme, quoique très vieille, avait encore dans ses yeux un éclat de vie intense et les vieux nègres, qui se rappelaient la "sorcière" dans sa jeunesse, affirmaient qu'elle avait été très belle; cela faisait bien rire les jeunes, car ils ne pouvaient croire une chose pareille. Devant une négresse entourée de petits négrellots, la vieille s'arrêta; elle souleva son menton pointu, dirigea vers cette femme un doigt sec comme une brindille.

—Toi, lui dit-elle, tu seras un jour une propriétaire.

Ensuite, elle regarda un vieillard dont le cheveu blancs faisaient contraste avec la noire.

—Toi, tu quitteras ce monde avant la fin de cette année, dit-elle.

Chaque parole de la sorcière était considérée comme une prophétie; chacun y croyait et pour la race noire, toujours soumise, la prédiction triste était acceptée avec résignation.

La femme qui devait être propriétaire entonna la chanson de joie. Le vieux nè-



Joséphine était une fillette très distinguée.

gre récita les dernières prières. Beaucoup d'autres restèrent heureux ou tristement résignés après le passage de la "sorcière", que les trois jeunes filles blanches regardaient d'un air moqueur.

—Une idée! s'écria Juliette, nous allons, nous aussi, lui demander ce que nous devons être.

—Tu crois à des choses pareilles? demanda Joséphine à son amie.

—Mais non, je n'y crois pas, mais je trouve bien drôle d'entendre prédire son avenir.

—Hé! bonne mère! dit alors Juliette, la



plus hardie des trois jeunes filles, viens donc un peu de notre côté; nous voulons que tu devines aussi ce que nous devons être.

La vieille parut un peu troublée en s'entendant appeler ainsi par de si jolies demoiselles.—Elle vivait surtout au milieu de la société primitive des nègres.—Cependant, à pas lents, elle s'approcha. Elle appuya ses deux mains sur son bâton, redressa sa vieille tête et regarda fixement, sans prononcer un mot, l'une des fillettes.

—Ma foi! cela me gêne un peu et me fait un désagréable effet, dit Marie, sur qui ses regards brillants étaient fixés. J'aime mieux que tu ne me dises rien, sorcière.

—Comme vous voudrez, ma belle, répondit la bonne femme. Et vous, la petite brune?

—Moi, je veux bien, répondit Juliette, à laquelle cette question était posée, je trouve, au contraire, cela très drôle.

—Eh bien, vous, mademoiselle, vous resterez toujours en ce pays que vous habitez; vous épouserez un officier de marine et vous serez veuve de très bonne heure.

—Oh! pourquoi me dire des choses pareilles méchante sorcière! (Juliette avait bien envie de pleurer.) A toi, maintenant, à toi! Joséphine, tu regardes et tu ne de-

mandes rien, il faut que la "sorcière" voie aussi ton avenir.

Puisque tu le veux, soit! dit Joséphine en s'approchant de la bonne femme.

La vieille, après l'avoir regardée comme ses deux amies, leva son cabalistique doigt sec vers Joséphine et, de sa voix creuse, lui dit: "Toi, tu seras la reine de France!"

Cette prédiction réjouit plutôt Joséphine et lui inspira, ainsi qu'à Marie et à Juliette, quelques bons éclats de rire.

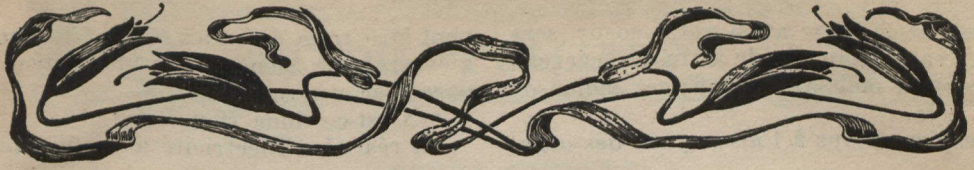
La nuit était presque complètement tombée; les nombreux travailleurs noirs regagnèrent leur case. Les trois fillettes se séparèrent; chacune en courant se sauva chez elle, tandis que la vieille sorcière, lentement à tout petits pas, s'enfonçait dans la nuit comme une ombre singulière.

Cette petite histoire de prédiction, qui est authentique, arriva à Mlle Joséphine Tascher de la Pagerie, quand elle était enfant, chez ses parents à la Martinique.

Cette même Joséphine, ainsi que vous le savez tous et toutes, devint d'abord la femme du général de Beauharnais, puis, en secondes noces, elle épousa Bonaparte, général, qui devint le conquérant du monde, l'empereur des Français; et bien souvent, aux personnages de sa cour, à la Malmiason, l'impératrice Joséphine raconta cette prédiction de la sorcière.







# Puissance de Mort, Puissance de Vie

Par Le Chercheur

L'ÉLECTRICITÉ est la véritable fée du mondemoderne.

D'un geste, l'homme qui l'a asservie à son usage, la fait accourir, bienveillante ou terrible du fond de l'insondable infini dans sa robe grésillante, tissée de foudres, de lueurs bleues et de froides scintillations.

L'électricité est une mystérieuse puissance; la même formidable décharge qui foudroie le condamné américain dans son fauteuil de mort ne lui fera aucun mal si elle est envoyée d'une certaine façon.

Non seulement elle ne lui fera aucun mal, mais elle le guérira, s'il souffre du diabète, du rhumatisme, de la migraine ou de l'artério-sclérose.

Et ceci, tout merveilleux et tout incroyable que cela paraisse, est cependant la stricte réalité! Mais à vrai dire, si le courant électrique reste le même, la disposition de l'appareil varie beaucoup.

A notre époque, surtout dans nos régions américaines et canadiennes où l'électricité est fort en usage, les termes les plus bizarres sont souvent employés et il est assez intéressant de connaître la signification de quelques-uns.

Quand on jette une pierre dans l'eau, il se produit des "ondes" qui vont s'élargissant plus ou moins rapidement selon la violence du choc. L'électricité se propage de la même façon par "ondes" ou "vibrations". Si leur nombre n'est environ que de 200 par seconde, le courant—en admettant, bien entendu, qu'il soit puissant—le courant, dis-je, tue un homme sans phrase. Si le nombre des vibra-

tions, pour le même courant, atteint 2 millions, 30 millions, un milliard même par seconde, on ressent à peine une légère sensation de chaleur.

C'est ce qu'on appelle les courants "à haute fréquence" et ce sont eux qui opèrent des guérisons quasi-miraculeuses.

Un appareil a été construit, celui que représente notre photographie, dans lequel on place le ou la malade, on lance le courant et immédiatement un soulagement se produit; en peu de minutes, la personne pâle et défaite de tout à l'heure, près de défaillir, reprend un teint rosé et respire à plusieurs poumons. Le sang circule plus activement, les nerfs se détendent, c'est une nouvelle vie qui circule dans les organes.

Qu'en pensez-vous, vieillards prématurés de quarante ans, vous qui voyez vos cheveux blanchir bien avant l'âge, vos tempes se dessécher et votre taille se courber? Quelle ne sera pas votre stupéfaction de vous sentir redevenir jeunes sous l'influence des ondes électriques?

Mais vous allez peut-être hausser tristement les épaules et répondre: "Qu'importe ce bien-être d'un instant s'il n'est pas durable et s'il me faut recommencer tout à l'heure!"

Rassurez-vous, si votre mal est de date récente et surtout si vous êtes assez sage pour suivre rigoureusement un régime alimentaire convenable, vous guérirez sûrement. C'est une question de volonté.

Sans doute quand l'âge sera venu, plus tard, ce n'est pas l'électricité qui vous enlèvera vos années et vous resterez



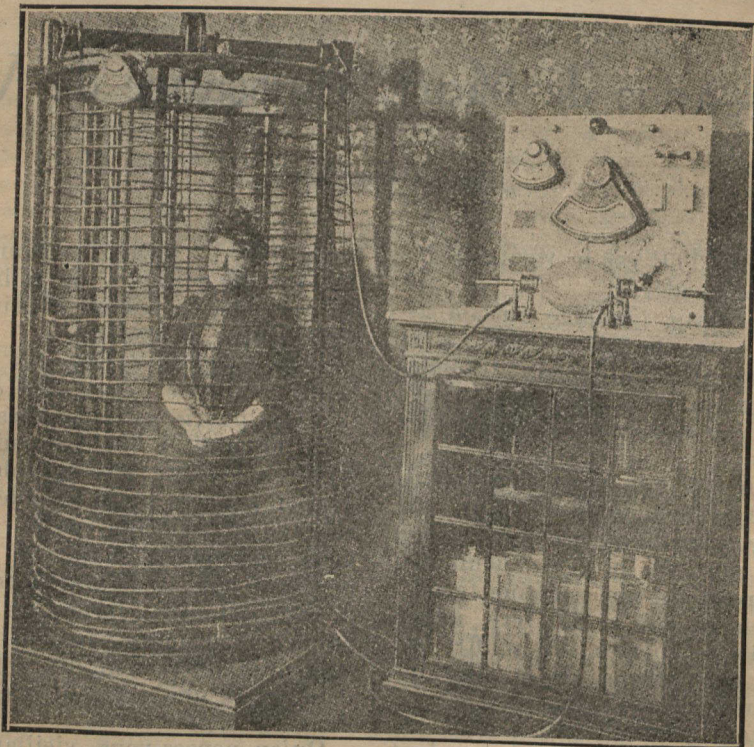
vieux; sans doute aussi votre coeur sera mou, votre rein rigide et votre cerveau paresseux, mais vous souffrirez moins de tout cela.

Respirant plus à l'aise, ayant des orga-

peut-être trois secondes après l'hémorragie cérébrale viendra vous foudroyer ou paralyser vos membres.

—N'est-ce donc rien, cela?

En réalité, l'Electricité aura fait, pour



L'appareil qui fait reculer la Mort.

nes fonctionnant librement vous pourrez achever en paix vos jours sans la crainte continuelle occasionnée par une maladie de coeur, sans l'angoisse de vous dire quand vous vous réveillerez le matin, que

vous, reculer la Mort; mais ne lui demandez pas de la supprimer, car ce pouvoir n'appartient qu'à un seul, Celui dont la puissance est plus formidable que celle des Eléments.







ROMAN COMPLET

# Le Carillonneur de Nuremberg

Par Charles Solo

I

## CHEZ LES CIGOGNES

—Hé! Hé! Voyez donc! les cigognes sont revenues.

C'est en ces termes que les bourgeois de Nuremberg s'abordaient par une radieuse journée de mars 1824.

Et ils humaient à larges bolées, les balsamiques senteurs que la brise apportait des sapinières voisines cependant que, dans les champs limpides du ciel, les hirondelles planaient presque invisibles, que les moineaux menaient leurs sarabandes sous les lierres veloutés d'or pâle et que le long des gouttières, les matous bouffis encore des licheries hivernales, venaient faire leur sieste au soleil.

La joie de la nature déteignait sur les hommes, les bêtes et les choses. Les petits vieux et les petites vieilles retrouvaient leurs bonnes jambes et accouraient se chauffer sur le seuil des portes; les gens moroses se rappelaient quelque chanson oubliée; les brasseries ouvraient leurs fenêtres à deux battants et la marmaille prenait en rechignant le chemin de l'école. Toute la ville frémissait sous le premier souffle du printemps; seules, dans leur pose hiératique, tantôt sur une patte, tantôt sur l'autre les cigognes, au faite de leurs pignons, rêvassaient de leurs merveilleux voyages.

Les flèches ajourées, les toitures à angle aigu s'incendiaient des lueurs cuivrées

du soleil couchant, quand, d'une archaïque maison de la ruelle des Juifs sortit un petit homme qui s'en alla d'une allure trottinante, frappant à chaque pas, le sol du bout de sa canne.

Avec son tricorne mal posé sur les boucles d'une chevelure blanc de neige, sa grande lévite marron qui ne laissait entrevoir, de son accoutrement, que le bout de ses escarpins à boucle d'argent, son regard qui brillait d'un éclat presque juvénile sous des sourcils grisonnants, sa physionomie belle dans l'ensemble et heurtée dans ses détails, le personnage composait à première vue, un type assez étrange.

Mais le regardait-on avec plus d'attention, cette première impression mal définie se dissipait et l'on s'apercevait que ce visage marquait à la fois une certaine distinction et une grande bonté.

Il paraissait, du reste, jouir de l'estime générale, car tous le saluaient avec sympathie.

Les vieux—ceux de son temps— venaient lui serrer la main en susurrant quelque bonne plaisanterie; les bourgeois de mine cossue portaient la main au tricorne, les belles dames faisaient la révérence et les petiots venaient s'accrocher à la grande lévite marron en criant comme des sourds:

—Bonsoir maître Sébald!... Bonsoir!

Les mêmes salutations, les mêmes petites scènes se renouvelaient tout le long du chemin. L'homme à la lévite, toujours trottinant, toujours battant le pavé du bout de sa canne, avait un mot aimable



pour tous, même pour les petiots, qu'il caressait d'une amicale taloche.

C'est ainsi qu'il déboucha sur la Grand-Place, d'où il alla droit à l'église Notre-Dame.

Comme le grand portail était clos, il avisa une sorte d'échoppe incrustée, telle une verrue, aux flancs de l'église, descendit deux marches, courba l'échine et passa sous une porte basse.

Il se trouva dans un étroit réduit où régnait une odeur vétuste de vieux cuir et de semelles battues.

C'était la demeure de Hans Morgen, qui cumulait, avec ses fonctions de sonneur et de bédeau à Notre-Dame, l'état, beaucoup plus profane, de raccommodeur de bottes.

Hans Morgen n'était pas là, mais un jeune garçon, à mine joviale, au regard pétillant d'intelligence et qui paraissait âgé de treize à quatorze ans, gardait le logis.

A l'arrivée du visiteur, il jeta l'écheveau de fil qu'il poissait et se leva précipitamment.

—Bonsoir, maître Sébald! Quelle heureuse chance de vous voir?

—Hé! Johann! N'est-ce pas aujourd'hui samedi, jour de carillon, et mes clochettes chanteront-elles sans moi?

—Vous aviez annoncé que Pétrus Lang vous remplacerait ce soir.

—En effet... mais le garnement qui a quitté Nuremberg, hier, sous je ne sais quel prétexte, me laisse absolument sans nouvelles, et me voici contraint...

—Oh! personne ne s'en plaindra, ni les clochettes, ni les bonnes gens de Nuremberg. Tenez, maître, ça ne me regarde pas, mais vous ne devriez jamais permettre à Pétrus Lang de toucher au carillon.

—Tu ne l'aimes guère, ce bon Pétrus? il est vrai que le gaillard a ses défauts, mais c'est un artiste, il a du talent...

—Pas autant que vous, maître.

—Petit flagorneur!...

Et d'un ton qu'il s'efforçait de rendre grondeur:

—Où est ton père?

—Dans le clocher, maître, à regarder les cigognes. Je leur ai monté ce matin

une pleine brassée de paille bien fraîche et les braves bêtes s'occupent à réparer leur nid que les rafales d'hiver ont endommagé. Tout le monde s'intéresse aux cigognes, même vos chats. Savez-vous qu'ils paraissent fort émus du retour des oiseaux? Il y a surtout ce gueux de Schwartz-Pieterchen qui garde sur le coeur, le coup de bec qui l'éborgna l'an dernier. Si vous aviez vu son gros dos et son poil hérissé! Je suis sûr qu'un jour ou l'autre la paix sera troublée dans la tour. Voulez-vous me permettre de vous suivre là-haut, maître?

—Ah! ah! ah! voilà où voulait en venir le petit garnement... Tu as perdu ton temps, mon garçon! Que ferais-je, dans la tour, d'un bavard de ta sorte! Et puis, il fera noir quand je redescendrai.

L'adolescent restait tout penaud.

Riant sous cape, Maître Sébald le laissa, traversa le réduit, ouvrit la porte du fond et se mit à gravir l'escalier qui menait au clocher.

Cet escalier, tournant sur lui-même comme un gigantesque tire-bouchon, s'arrêtait à la hauteur des premières cloches, les plus grosses. De là, il fallait gagner, par une légère passerelle jetée entre les colosses de bronze, une sorte de plate-forme d'où partait un autre escalier de bois, celui-ci, s'élevant de poutre en poutre, de palier en palier, jusqu'à la chambre du clavier et, quelques mètres plus haut, au carillon proprement dit.

De cet endroit, et pour gagner les points extrêmes du clocher, l'on ne trouvait plus que des échelles roides et quasi perpendiculaires que les couvreurs et les chats osaient seuls escalader.

Maître Sébald, pour reprendre haleine, s'arrêta au haut des marches de granit. Il allait franchir la passerelle, quand une voix, qu'il connaissait bien et qui paraissait sortir des flancs du gros bourdon, le hêla.

—Ohé! Qui va là?... Comment! C'est vous, maître Sébald! Venez donc par ici. Je veux vous montrer quelque chose qui vaut la peine d'être vu.

—Ah! ça! Hans!... Vous êtes comme les trompettes de Jéricho, je vous en-



tends mais je ne vous vois pas. Où diable perchez-vous ?

— Ici, près de la cage de l'horloge ! A la fenêtre des électeurs.

— Que diantre pouvez-vous faire là ? L'horloge marque-t-elle midi à six heures du soir ? Les électeurs ne seraient-ils plus d'accord avec la sonnerie ? (Autrefois, à chaque sonnerie de l'heure, sept bons-hommes représentant les sept grands électeurs, sortaient de leurs niches et tournaient autour de la statue de l'empereur Charles VI. Ce mécanisme est détraqué depuis plus d'un demi-siècle.)

— Il se passe ici quelque chose de curieux. Faites le tour, mais prenez garde, ce butor de Knap a laissé tout un paquet de vieux câbles au beau milieu du passage. Ne trébuchez pas.

Mais déjà le maître carillonneur avait rejoint celui qui l'interpellaît ; sur son invite, il s'accouda dans la baie ouverte.

A un mètre environ au-dessous de lui, deux grands oiseaux allaient et venaient dans la corniche. Du bout de leurs longs becs ils pinçaient quelques tiges de paille dorée et s'en allaient les déposer entre les ailes déployées de la chimère où ils avaient établi leur aérien domicile.

Jamais les cigognes n'ont été inquiétées en Alsace et dans le Sud de l'Allemagne où la population les vénère, tels des oiseaux porte-bonheur ; aussi les hôtes de la gargouille vaquaient-elles à leur travail de bâtisseuses, sans plus se soucier des deux hommes qui les regardaient.

— Cette brassée de paille, que les cigognes trouvent si à propos dans la corniche, n'est pas tombée du ciel. Vous êtes un brave homme, Hans !

— La paille ne coûte pas cher.

— Qui aime les bêtes, aime les gens.

— Voilà une vérité qui n'a pas besoin d'être écrite pour être vraie, car si vous êtes la providence des chats de Notre-Dame, nul mieux que vous ne sait compatir à la misère des pauvres gens. Vous avez raison, maître, qui aime les bêtes, aime les gens.

— Holà, camarade, allez-vous renchérir

sur votre héritier, qui en matière de bavardage en remonterait aux commères les plus loquaces de Nuremberg ?

— Je ne fais que répéter ce que tout le monde dit chez nous ; mais, puisque vous parlez de mon vaurien de fils, je gage qu'il vous a encore rabâché quelqu'une de ses histoires absurdes. En vérité, ce garçon finira mal.

— Est-ce que sa conduite...

— Sa conduite ! Dieu merci, sous ce rapport il va droit, et mal lui en prendrait de dévier d'une ligne. Du temps des Français et du grand empereur...

Hans Morgen s'interrompt et porta la main à la calotte de soie qui lui couvrait le crâne.

Du temps de l'empereur des Français, j'ai servi au 28<sup>e</sup> cuirassiers et je veux que mon garnement marche comme on m'a fait marcher ! Si l'on n'y prend garde, il tournera mal car ses ailes sont plus grandes que le nid. Le polisson se bourre la cervelle d'un tas d'idées qui ne sont pas faites pour le fils d'un savetier. Ce matin, encore, je l'ai surpris devant votre clavier, les yeux grands comme des tasses. Pour dire la vérité, il ne rêve plus que musique et carillon, violons et clarinettes. Voyons, franchement, est-ce que le fils de Hans, le bedeau, est taillé dans le bois dont on fait les artistes ?

— Heu ! heu ! Je crois qu'il a la vocation et s'il veut travailler...

— Qu'il travaille comme le firent son père et son grand-père. Vous allez le tancer sur ce chapitre, n'est-ce pas ? Tiens, voilà les cigognes qui viennent d'enlever le dernier brin de paille.

Dans la cage de l'horloge se fit entendre le déclat qui précède la chute des heures, des câbles couverts de poussière s'étirèrent en grinçant et, là-haut, le carillon, mis en branle par la maîtresse poule, égrena ses notes automatiques.

— Déjà ! fit Sébald. Et moi qui viens dans la tour pour carillonner ! Allons ! compère Hans ! je vais à mon clavier. En redescendant je dirai trois mots à ce gredin de Johann.



II

CHEZ LES CHATS

L'artiste n'a pas mis le pied sur les marches de l'escalier qu'un gros matou, noir comme un démon, la queue en S, le poil tout sale de la poussière des combles, dégringole les marches, fait le beau, frotte l'échine contre les pans de la lévite et ronronne un compliment de bienvenue.

— Schwartz—Pieterchen, mon ami, te voilà bon premier à me souhaiter le bonsoir, et comme une politesse en vaut une autre...

Des poches de son ample vêtement, le maître carillonneur avait exhumé un copieux morceau de mou que le chat happa à la volée.

—Vieux coquin ! Tu mords là-dedans comme la femme de mon voisin Schwab dans les gâteaux du pâtissier Sousberg, auquel elle porte tout le gain de son homme!... Il est vrai que le carème n'est pas fait pour les chats!... Ah! voilà toute la tribu!... Patience, Maiblümchen. Un peu moins de turbulence, Morgenstern..., les premiers arrivés sont les premiers servis!... Goldenstrahl, affreux glouton, tu vas étrangler! Néro! vilaine bête! c'est péché de prendre le bien d'autrui! Al-lons!... tas de mauvais sujets!... hop!...

C'est qu'il avait fort à faire, maître Sébald.

De tous les coins, les chats avaient surgi.

Il y en avait de toutes les sortes et de toutes les tailles; il y en avait qui étaient gras comme de petits moutons et d'autres dont l'échine efflanquée faisait penser aux bêtes de l'Apocalypse. Il y en avait de toutes les nuances et de toutes les robes: des noirs avec des yeux jaunes, des blancs avec des yeux rouges, des arlequins avec des yeux gris, des roux avec des yeux verts.

Il y en avait même un qui était bor-gne.

C'était l'énorme Schwartz-Pieterchen, le favori de Sébald, le patriarche de la

tribu, le viec-roi de la tour.

Toutes ces bêtes zig-zaguaient autour du maître carillonneur; les unes le suivaient, les autres le précédaient, sautil-lant de marche en marche et tournant en rond après chaque saut. Une chatte, toute menue, toute mignonne, avait d'un bond, pris position sur ses épaules et faisait ondoyer le panache de sa queue au-des-sus du vieux tricorne qui s'était mis tout à fait de travers.

La provision de mou devait être plan-tureuse, car, tout en gravissant le roide escalier, le bonhomme continuait la dis-tribution. Il appelait chaque chat par son nom, caressait les plus timides, gourman-dait les plus turbulents.

C'est escorté de la sorte qu'il arriva dans l'étroite chambrette où se trou-vaient le cylindre et le clavier du caril-lon.

Le refrain de l'heure n'avait pas cessé de jouer.

Sébald profita de ce répit pour faire un nouveau partage de friandises.

L'endroit où il se trouvait était un ré-duit polygonal qu'éclairait une seule lu-carne, juste assez large pour y passer la tête et par où s'engouffrait, même quand le temps était calme, l'air vif et pur des hauteurs.

Dans l'angle opposé s'apercevait l'ar-bre métallique hérissé d'aiguilles et ac-tionné toutes les heures, toutes les demies et tous les quarts, par une poulie qu'un système ingénieux reliait au mécanisme de l'horloge.

Quand la pièce évoluait sur elle-même, ses aiguilles savamment disposées, accro-chaient de petits leviers auxquels corres-pondait tout un réseau de câbles qui al-laient mettre en branle les marteaux jux-tapés aux clochettes.

Et une ritournelle précédait la chute des heures, une autre la demie, une autre les quarts.

Mais quand les samedis soir, les diman-ches matin et les jours de grande fête, Maître Sébald se mettait au clavier, alors les clochettes partaient à toute volée et envoyaient leurs notes vibrantes jus-qu'aux échos des collines qui brunoyaient dans le lointain.



Après s'être recueilli un instant, maître Sébald s'approche du clavier, ses mains se posent sur les touches et dig ! d'ing ! don ! les clochettes chantent allègrement pendant que les bourgeois marquent la mesure sous les tilleuls de la place, que les cigognes font craqueler leurs longs becs et que les chats, auditeurs privilégiés, gravement assis sur leur derrière, la queue agitée d'une perpétuel va et vient, suivent le jeu de l'artiste d'un air connaisseur.

Mais le temps passe, le réduit s'assombrit et, dans la pénombre, au front de chaque matou, s'allume une paire de chandelles.

Alors le clavier a un dernier soubresaut, la main de Sébald court une dernière fois de touche en touche, une dernière envolée fuse des clochettes, un dernier trémolo passe dans l'air, et le carillon reste silencieux.

C'est fini. Sur la place, les bourgeois vont boire un litron de bière nouvelle ; les cigognes enfouissent la tête sous l'aile ; tout en haut, autour du clavier, les chats rompent leur demi-cercle et viennent gambader autour de l'artiste comme pour le féliciter.

Comme il fait presque noir, Sébald allume sa lanterne et descend. Les chats lui font la conduite jusqu'à la passerelle. Seul, le borgne Schwartz-Pieterchen jouit du privilège de l'accompagner jusqu'au bas des marches de granit.

Là, le maître s'arrête et passe la main sur l'échine de la bête.

— Ça suffit ! mon camarade ! Je suis à destination, tu peux t'en retourner. Et surtout ne va plus chercher querelle à tes voisines les cigognes. Ce sont de respectables dames qui ont vu du pays et n'aiment point que des chats mal élevés viennent s'immiscer dans leur ménage. Ça t'a coûté un oeil ; prends garde à l'autre.

Le matou a compris ou n'a pas compris. Quoiqu'il en soit, il remonte à larges gambades pour s'en courir au sabbat que ses camarades ouvrent dans les combles de l'église.

Le maître carillonneur passe dans l'é-

choppe du bedeau et accepte un doigt de kirchenwasser.

Pendant qu'il trinque, Johann le regarde avec une fanatique admiration.

— Je vous ai entendu, maître. Que c'était beau et que je voudrais savoir carillonner comme vous.

— Petit chasseur de coquecigrues ! Qu'est-ce que tu rabâches encore, ronchon le bedeau.

Sébald fait comme s'il ne les a entendus ni l'un ni l'autre, mais il saisit son précoce admirateur par le bout de l'oreille.

— Ohé ! garçon. Je vais prendre livraison d'une emplette chez le libraire Kratz. Veux-tu venir avec moi ? Tu porteras la lanterne.

— Mais, comment donc, maître ! Pour ce qu'il fera de bon ce soir, j'aime autant le voir dehors !... dit Hans.

Quant à Johann, qui ne demande pas mieux que d'accompagner le carillonneur, il a déjà décroché sa casquette.

Le bedeau serre la main que lui tend l'artiste, redresse d'une chiquenaude la coiffure de son héritier, les suit un instant des yeux et sort, à son tour, pour livrer à la pratique une paire de bottes fraîchement restaurées.

— Ah ! ah ! ah ! se dit-il en balançant les chaussures au bout de son long bras, les oreilles de mon garnement vont entendre un carillon qui n'a rien de celui d'en haut. Maître Sébald va le tancer de bonne façon. Si, après cela, il ne renonce pas aux clochettes et aux sornettes ! il faudra que je me décide à l'envoyer... Malheureusement, l'empereur est mort et ses beaux régiments n'existent plus...

### III

## LE VISIONNAIRE

Quelle fut la nature de l'entretien qui eut lieu entre le vieil artiste et l'adolescent ?

Les deux interlocuteurs parlaient à voix



basse comme on parle quand il s'agit de choses graves.

Maître Sébald semblait lancé dans un thème qui lui était familier, car il discourait tout d'une haleine, ponctuant ses arguments de petits coups de canne sur le pavé, s'interrompant à peine pour répondre aux salutations des gens qu'il rencontrait.

A la lueur fauve de la lanterne, on pouvait voir le contentement s'épanouir dans les traits de l'adolescent.

On arriva ainsi sur le Horn-Mark où demeurait le libraire Kratz. Maître Sébald et l'adolescent gravirent les quatre marches qui donnaient accès dans la boutique et, pendant quelques instants, toute la place entendit l'égrillard tintinablement de la sonnette qui ballottait à l'angle supérieur de la porte d'entrée.

A cet appel, le libraire qui somnolait dans l'arrière-pièce arriva clopin-clopant, tenant, d'un geste fatigué une lampe de cuivre qui fumait plus qu'elle n'éclairait. C'était un homme d'âge indécis, aux cheveux grisonnants coupés ras, et qui avait une grosse verrue sur le nez.

Dès qu'il reconnut ses visiteurs, un sourire bon enfant apparut sur son masque vieillot.

—Oh! maître Sébald! Vous venez m'accabler de reproches. C'est votre droit, car vous l'ai-je fait attendre, ce papier!... Mais il n'en est pas de ma faute, c'est mon fournisseur de Cassel qui, me sachant à court, n'a pas mis dans l'expédition toute la promptitude que je lui avais recommandée, et le messager Barabas vient seulement de m'apporter le colis. Tenez, vous pouvez le voir, dans ce coin, encore entouré de ses toiles.

Kratz avait débarrassé le milieu du comptoir des paperasses qui l'encombraient; il posa sa lampe sur l'espace déblayé et, d'un geste qui lui était familier, s'accouda, le menton entre les mains.

Maître Sébald ne lui tint pas rancune :

—Hé! Kratz! mieux vaut tard que jamais; et, depuis tant d'années que nous nous connaissons, nous n'allons point nous mettre en guerre pour quelques rames de papier qui n'arrivent pas au jour dit. Savez-vous qu'il y aura bientôt quarante ans

que je sais le chemin de votre boutique?

—Quarante ans? Vous avez bonne mémoire, maître. Vieilles affaires, vieux écus, vieux amis! C'est le père Zébédée qui rabâchait ça dans le temps où il nous inculquait sa science à grands coups de fêrule et moyennant trois grosschen par mois. Il ne date pas d'hier ce temps-là.

—Non, Kratz, il ne date pas d'hier, et bien des choses se sont vues depuis.

—Vous souvient-il maître, comme nous nous vengions des coups de fêrule en décochant nos gausseries au vieux magister. Vous excelliez à contrefaire sa démarche gambillarde. Moi, je simulais, aux applaudissements de tous sa voix tainillante, ses claquements de doigts et les pschutts! dont il accompagnait ses leçons. Nous nous moquions de son crâne qui n'avait plus de cheveux, de sa bouche qui n'avait plus de dents, et de ses petits yeux qui clignotaient sans cesse. Ah! ah! le vieux Zébédée s'en est allé depuis longtemps dans le royaume des taupes, où nous finirons par le rejoindre. Nous nous faisons vieux à notre tour, Sébald, et c'est dommage. Voulez-vous accepter un verre de bière? Je vous montrerai une collection d'estampes que j'ai rachetée à bon prix.

—Merci, Kratz, je verrai les estampes un autre jour. Ce soir je me contenterai d'emporter une partie de ce papier dont j'ai le plus pressant besoin.

—Je sais... Vous travaillez à ce requiem dont vous m'avez parlé et qui sera votre chef-d'oeuvre.

—Oh! un chef-d'oeuvre.

—Ne faites donc pas la fine bouche. Sébald. Vous savez aussi bien que moi que la moindre de vos oeuvres provoque l'admiration des connaisseurs. Votre talent est un de ces talents qui ne se discutent pas, et, à parler franc, je me suis toujours demandé pourquoi vous avez passé votre vie confiné dans l'horizon de notre ville natale, alors que vous aviez le droit de briller au premier rang dans ces capitales des arts qui sont Vienne, Paris et Milan.

Un nuage rembrunit le front du vieil artiste.

—Kratz, laissons tout cela. Je suis de ceux qui ont laissé passer le coche sans y



prendre passage. Il est trop tard pour m'embarquer encore...

—Il n'est jamais trop tard pour bien faire. Vous m'avez dit qu'un imprimeur de Vienne vous offre de publier vos meilleurs morceaux... Puisqu'il veut y mettre le prix, que n'acceptez-vous?

—Kratz, la modeste situation que j'occupe ici me suffit. D'autre part, je ne cherche ni la gloire ni le bruit autour de mon nom.

—Vous êtes la modestie même, mais la modestie poussée à l'extrême devient sottise. J'ajoute que, pour deux raisons, vous avez tort de refuser les offres de l'imprimeur. La première: c'est que vous n'avez pas le droit de frustrer le monde des chefs-d'œuvres que vous produisez.

—Mes clochettes sont là pour les faire entendre.

—Aux Nurembergeois, oui. Mais le monde est grand: et si loin que portent vos clochettes, il est bien des gens qui ne peuvent les entendre. Voilà pour la première raison. Quant à la seconde: c'est que les thalers ne poussent pas comme les mûres au bord des routes. Vous avez une fille, et une fille demande une dot. Vous avez un...

—Assez, Kratz! Il est convenu entre nous que vous ne prononcerez jamais ce nom qui réveille d'affreux souvenirs. En ce qui concerne la publication de mes œuvres, je réfléchirai et s'il m'arrive des propositions nouvelles...

—N'attendez pas qu'elles vous arrivent, écrivez à l'imprimeur...

Maître Sébald ne put réprimer un mouvement d'humeur; il dit brusquement:

—Kratz, si vous voulez me remettre quelques feuilles de papier, avec une boîte de plumes bien taillées, un cruchon d'encre, une demi-douzaine de ces bâtonnets à mine de plomb que vient d'inventer un de nos concitoyens, et une livre de cire à cacheter, mon petit ami Johann se chargea du paquet.

Le libraire rassembla les articles réclamés; il allait et venait dans l'étroite boutique, promenant la lampe de rayon en rayon.

Tous les objets demandés par Sébald étaient réunis quand un nouveau client

entra dans la boutique.

C'était un gros garçon dont la calvitie précoce et les joues bien en chair, le menton imberbe et le ventre déjà bedonnant, offraient une contradiction esthétique assez fréquente dans les pays où la bière compte ses plus fervents adorateurs.

Malgré ses apparences massives, le nouveau venu était d'une vivacité surprenante; il ponctuait chacune de ses paroles de grands gestes saccadés, et ses yeux avaient, à certains moments, une expression de malice qui les faisait ressembler à deux braises ardentes.

—Par les coursiers de Phébus! maître paperassier, il fallait que vous eussiez des clients d'importance pour vous décider à illuminer votre boutique à l'heure où les araignées passent leurs fuseaux au dos des vieux livres...

Il reconnut le carillonneur; alors, il s'avança, les mains tendues.

—Heureuse rencontre! C'est le maître Sébald Rosenkrantz que j'aperçois dans cet antre de la vétusté!... Hé! ne trouvez-vous pas que ça fleure diantrement le parchemin défraîchi et le papyrus en décomposition?... Ah! pffuit! pffuit!

Il se mit à éternuer si fort que les vitres en tremblèrent.

—Décidément, illustre Kratz, il me faudra, en sortant d'ici, avaler quelques pots aux Trois-Mages pour contrebalancer l'effet altérant des parfums qui se dégagent de votre marchandise. Donnez-moi pour six groschen de votre plus beau papier. Je viens de composer une ode à la nuit et je veux en offrir ce soir, quelques copies aux compagnons de la Lune.

Sébald ne put s'empêcher de sourire.

—Vous restez dans les bonnes traditions, monsieur Vogeler, et je constate que vous menez de front le culte des Belles Lettres et celui de Gambrinus.

—Que voulez-vous, maître! Les anciens couronnaient leur muse de myrte et de laurier. Je couronne la mienne de houblon, ce qui est infiniment plus pratique dans le pays où nous vivons. Et puis, si je chante les bonnes choses que nous a données le Créateur, je prêche d'exemple...

Il avait tiré de sa poche un bout de papier qu'il déplaît.



—Etes-vous pressé, maître!

—Oui, monsieur Vogeler.

—Voilà qui tombe mal; je vous aurais donné lecture de mon ode à la nuit.

—Ce sera pour une autre fois. Venez me voir un jour de la semaine prochaine.

—Je viendrai, maître, car je tiens à recueillir votre avis au sujet de cette composition. C'est que les vrais connaisseurs commencent à se faire rares chez nous; bientôt, on n'y rencontrera que des âmes.

—Au revoir, Monsieur Vogeler.

—Au revoir, maître! Je viendrai le matin, un jour de la semaine prochaine.

La petite sonnette grelotta de nouveau et Sébald, suivi de Johann, descendit les escaliers de la boutique.

—Est-ce que nous allons chez vous, maître?

—Non! Tu t'y rendras seul, tu remettras le paquet à Magdalèn, tu lui diras que c'est le soir de ma visite à Suzanne, puis tu iras te coucher comme un brave petit garçon que tu es.

—Bien, maître!

Docile, l'enfant prit le chemin de la Judengasse.

L'artiste obliqua à gauche, s'engagea dans un dédale de rues sombres et s'arrêta devant une porte basse, enfoncée sous une arcade sculptée de mascarons grimaçants comme on en trouve encore beaucoup dans les vieux quartiers de Nuremberg.

L'appel du heurtor de bronze retentit sourdement; un instant s'écoula et l'huis tourna sur ses gonds soigneusement graissés.

Le couloir n'était pas éclairé, mais du fond arrivait une clarté rougeoyante dans laquelle apparut la haute silhouette d'une jeune femme qui s'écarta pour livrer passage à l'arrivant.

—Soyez le bienvenu, Sébald!

Une voix cassée, tellement cassée qu'elle ressemblait à un bêlement plaintif se fit entendre dans la profondeur du corridor.

—Frida! Frida! Qui vient là?

—C'est Sébald, grand'mère! répondit la jeune femme.

La voix se tut. Sébald demanda:

—Comment se porte votre aïeule, Frida?

—Mal! très mal!... Elle a des hallucinations. Venez.

Frida glissa comme une ombre sur les dalles et précéda le visiteur dans la "chambre".

La chambre!... "das Zimmer", c'est encore aujourd'hui, dans les anciennes maisons allemandes, la salle commune qui est comme le tabernacle où se perpétuent les traditions de la famille; c'est là que les générations ont vécu les heures de joie et les jours de tristesse dans un décor qui n'a pas changé; c'est là que se sont déroulés tous les grands événements de la vie; c'est là que les aïeux, rêvasant dans leurs grands fauteuils, aiment à se rappeler l'époque lointaine où tout enfants, par les vitres encastrées de plomb et constellées de givre, ils regardaient la neige tourbillonner au dehors.

Quoique la température fut douce, un grand feu de bois pétillait dans l'âtre. A cette clarté, les plafonds couleur d'ocre, les lambris, les panneaux du mobilier s'allumaient de tons d'incendie et de reflets de pourpre.

Sous le manteau de la cheminée, une vieille femme était assis.

—Bonsoir Suzanne! fit Sébald en serrant la main décharnée qu'on lui tendait. C'est aujourd'hui le premier samedi du mois, et je n'ai pas voulu manquer à la visite que je vous fais ce jour-là.

—Vous avez bien fait, Sébald, car Dieu sait si vous me reverrez le mois prochain.

—Vous dites cela chaque fois que je viens et vous ne vous en portez pas plus mal. Le bon Dieu vous a oubliée.

—Il m'a oubliée longtemps, mais voilà que mon heure approche. Savez-vous quel est mon âge, Sébald?

—Vous avez dépassé la centaine.

—J'ai cent et quatre ans. A cet âge-là, on se demande ce qu'on fait encore en ce monde où les gens et les choses ne sont plus ceux qu'on a connus. Je n'ai plus que ma petite-fille; les autres sont morts depuis si longtemps que je ne me souviens presque plus de leurs visages.



## Le Carillonneur de Nuremberg

—Grand'mère, veux-tu que j'allume la lampe? demanda Frida.

—Non, fillette. Si Sébald y voit assez clair, je préfère la clarté des tisons. Quand j'étais jeune, nous regardions ainsi flamber les bûches et les flammes nous disaient quand viendraient nos amoureux! Y voyez-vous assez clair, Sébald?

—Oui, Suzanne. Du reste, ma visite sera courte; j'ai du travail.

Du bout de son bâton, l'aïeule rassembla quelques tisons épars; le maître carillonneur avait avancé son siège; Frida se tenait debout, appuyée contre le montant de la cheminée; son visage apparaissait noyé d'un rouge sanglant, et sa beauté, ainsi éclairée, avait un singulier éclat.

Elle n'était plus jeune, Frida, mais ses traits gardaient une pureté de lignes remarquable; l'ovale restait parfait et digne d'un camée grec. Toute l'expression de cette physionomie résidait dans ses yeux noirs toujours voilés d'une inexplicable tristesse.

Il arrivait à Sébald de la regarder à la dérobée; et quand il la voyait ainsi, il sentait son cœur se serrer.

—Sébald, demanda la vieille, à quoi travaillez-vous en ce moment?

—A mon Requiem.

—Vous m'en avez déjà parlé. Vous voulez produire un de ces chefs-d'oeuvre qui survivent à celui qui les crée. Vous êtes un grand artiste. C'est mon père qui plaça dans la tour le carillon de Notre-Dame; j'ai entendu les clochettes avant que vous fussiez né, mais jamais elles ne parlèrent à l'âme comme depuis le jour où vous leur avez communiqué une partie de la vôtre.

—Vous avez raison, Suzanne, elles pleurent quand mon âme pleure, elles prient quand mon âme prie!... Ah! Suzanne, l'âme d'un artiste n'est pas une âme comme une autre. Dieu nous a donné des organes pour exprimer ce que nous ressentons; mais ces organes, cendre et poussière comme le reste, sont impuissants à extérioriser certaines de nos sensations. Souvent, des voix viennent chanter, dans mon âme, des cantiques qu'une bouche humaine ne saurait traduire; alors mes doigts courent sur le clavier, le bronze

s'anime, mon âme chante, les clochettes chantent aussi, et, là-haut, dans les airs, près des nuages, elles rendent au ciel un chant qui vient du ciel.

Le vieux musicien était comme transfiguré.

—Ah! mes clochettes chéries! Elles sont la parcelle de mon être qui ne périra pas, parce que l'âme est immortelle et qu'une partie de mon âme, à moi, est passée dans mes clochettes. Quand je ne serai plus que poussière, elles chanteront encore, et chaque fois qu'elles chanteront, on pourra dire: c'est l'âme du vieux Sébald qui chante.

La centenaire attisait le foyer; la flamme avait de brusques tressauts, les bûches crépitaient, un sarment noueux explosait en crachant des gerbes d'étincelles.

La vieille tisonnait, tisonnait toujours.

—Frida, dit-elle, va chercher des bûches.

—Oui, grand'mère et j'allumerai la lampe.

—Non! Je veux voir pétiller la flamme; ça réchauffe davantage, n'est-ce pas Sébald?

Il y eut un silence pendant lequel on n'entendit que le tic-tac de l'horloge dont le balancier gémissait dans son coffre.

L'aïeule reprit:

—Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid, horriblement froid? Ah! comme la terre doit être glacée et comme ces pauvres morts en sont transis! Ma seule terreur, Sébald, c'est d'avoir froid dans la tombe.

—Quelles idées vous avez là, Suzanne?

Frida revint avec les bûches qu'elle jeta dans le foyer; la chaleur devint telle que l'artiste fut obligé de reculer son siège. La jeune fille avait repris sa place et semblait insensible à ce qui se disait.

—Vous aimez vos clochettes, et ce n'est que juste, continua Suzanne. Mais n'aimez-vous que vos clochettes?

Sébald frémit des pieds à la tête.

—Répondez-moi, Sébald: N'aimez-vous que vos clochettes?

Frida avait tourné la tête; son regard avait perdu quelque chose de sa tristesse et se rivait aux lèvres de l'artiste.

Celui-ci dit enfin:

—J'aime ceux que je dois aimer. J'ai-



me ma fille Magdalène. Je vous aime, Suzanne! J'aime Frida; j'aime tous ceux qui sont dignes de mon affection.

La vieille répéta mot pour mot les dernières paroles du maître carillonneur.

—Vous aimez tous ceux qui sont dignes de votre affection. J'espérais une réponse moins vague.

Le même silence s'appesantit dans la chambre.

La vieille reprit encore :

—Sébal, j'ai cent et quatre ans; et si j'ai froid, c'est que la chaleur de la vie m'abandonne. Quand vous reviendrez, le mois prochain, je ne serai plus ici, je serai dans la tombe. Savez-vous que les vieilles gens, celles qui se sentent mourir, ont parfois, comme les tout petits enfants, des visions? Elles voient ce que vous ne voyez pas, vous autres!... Eh bien! j'ai eu une vision et je vais vous la dire... J'ai vu un pays qui doit être bien loin d'ici, car le ciel y est beaucoup plus gris que le nôtre et les gens n'y sont pas habillés comme chez nous. Il y avait une grande route, une route toute blanche, sans arbres et avec des rochers des deux côtés, mais je n'ai pas vu de maisons. Sur cette route, un homme marchait comme marchent les soldats. Il avait un grand chapeau mou qui cachait son visage; ses bottes étaient comme la route, blanches de poussière; sur ses épaules, était jeté un grand manteau; il avait un bâton à la main et un sac au dos... Et il marchait, il marchait; et je voyais la route qui s'allongeait avec les mêmes rochers des deux côtés et pas de maisons. Tout à coup, il dut y avoir un coup de vent, le chapeau de l'homme tomba; il courut le ramasser et j'entrevis son visage. Savez-vous qui c'était, Sébal?... C'était lui.

—Suzanne!

—Oui! c'était "lui"! Non plus "lui" tel qu'il venait s'asseoir à ce foyer qui devait être le sien. Ce n'était plus "lui", beau comme quand la jeunesse bourdonnait dans sa cervelle et l'amour en son cœur! C'était "lui", les traits flétris, la taille voûtée et les cheveux gris.

L'artiste avait mis les coudes sur ses genoux et se cachait la tête entre les mains.

—Voilà ce que j'ai vu, Sébal!... Est-ce que vous ne dites rien?

Mais Sébal gardait le silence. Suzanne s'était remise à tisonner. Frida avait quitté sa pose de cariatide et se tenait raide derrière le fauteuil de la centenaire.

Petit à petit, l'impression pénible qui annihilait les facultés de l'artiste parut se dissiper; il demanda :

—Est-ce une vision ou un rêve que vous avez eu?

—C'est une vision! Je ne dormais pas. J'étais ici dans mon fauteuil à regarder brûler les bûches, quand un brouillard a passé devant mes yeux. Les choses qui m'entouraient se sont effacées et j'ai vu la route, la route blanche, comme si je l'avais vue de ma fenêtre ouverte! Ah! mon Dieu!...

La vieille venait de saisir le poignet de Sébal et le serrait avec une force qu'on ne pouvait supposer à ce vieux corps tout délabré.

—Sébal! Voici le même brouillard qui revient!

Elle s'était rejetée en arrière, son regard était devenu vitreux, effrayant.

Le maître de chapelle avait essayé de se débarrasser de l'étreinte; il ne put y réussir.

—Sébal! Regardez! C'est toujours "lui", avec son grand manteau et son bâton à la main; il suit encore la route, mais ce n'est plus la même. Des deux côtés, il y a des maisons et des cabarets où l'on chante. Des gens passent. C'est un autre pays et ce sont d'autres gens habillés à peu près comme ceux de chez nous. Il fait nuit, mais la lune brille, et il fait aussi clair qu'en plein jour. Je vois tout, jusqu'aux cailloux de la route et aux rubans que les filles qui passent, ont aux cheveux! La route fait un coude et laisse voir la vallée. "Lui" s'arrête et porte la main à ses yeux. Laissez-moi regarder aussi. Je vois comme un long serpent qui scintille dans la vallée; c'est un fleuve, un grand fleuve, et, des deux côtés, une grande ville, beaucoup plus grande que Nuremberg, avec une tour qui monte bien haut, et beaucoup d'autres plus petites. Attendez. J'ai déjà vu ce fleuve, cette ville et ces tours. C'est Strasbourg!



## Le Carillonneur de Nuremberg

Le maître carillonneur haletait.

—Mon Dieu! Mon Dieu! disait-il.

—Voilà qu'il reprend sa marche. Il aborde deux hommes et leur parle! Ah! c'est fini! Je ne vois plus rien!

Sébald répétait:

—Mon Dieu! pitié! pitié! pitié!

La vieille le regarda de ses yeux hagards.

—Pitié!... C'est pour "lui" qu'on vous demande de la pitié! Gaspard n'avait pas la vocation de l'art, mais il ne fut jamais un mauvais fils. Une scène regrettable a surgi entre vous et, dans votre égoïsme paternel, vous l'avez chassé. Dix-sept années ont passé depuis et voilà qu'il revient! Chacun de ses pas le rapproche de ceux qu'il aime et vous devez l'accueillir comme nous l'accueillerons nous-mêmes.

—Gaspard peut venir. La porte de cette maison lui est ouverte, dit la jeune fille.

—Vous entendez, Sébald. Il sera le bienvenu dans cette maison; il doit l'être aussi dans la vôtre. Ah! Sébald, ne tentez pas Dieu.

Suzanne lâcha le poignet de l'artiste et se mit à trembler comme une feuille morte.

—Des bûches, Frida, des bûches. Il fait froid, si froid!

Le foyer fut alimenté, la flamme grandit encore, le tremblement de la vieille cessa; elle ferma les yeux.

—Mon cerveau devient si lourd, lourd comme du plomb. Je veux dormir. Laissez-moi dormir, Sébald.

Sa respiration devint plus régulière et une grande expression d'apaisement adoucit les lignes de son visage.

Frida mit un doigt sur ses lèvres.

Sébald se lava et quitta la chambre à pas étouffés; la jeune fille le reconduisit jusqu'au seuil et demanda:

—Serons-nous longtemps avant de vous revoir?

—Non, Frida..., je viendrai jeudi et... nous causerons.

Ce furent ces mots qui terminèrent cette étrange visite.

La lune courait dans un ciel sans nuage et sa clarté avait quelque chose de

serein qui contribua à calmer la fièvre du vieux musicien.

Il alla d'abord, le front courbé, mais il se redressa, et ses lèvres murmurèrent:

—Lui! lui! revenu? Suzanne est folle!

Il fit encore quelques pas.

—Pourquoi aussi Gaspard m'a-t-il brisé le cœur en dédaignant mon art?... C'eût été une grande joie pour moi de lui léguer le soin de mes clochettes!... Mais il n'avait pas dans l'âme ce souffle qui élève les artistes au-dessus des autres hommes et j'aurais dû le comprendre! Suzanne a dit vrai: Mon égoïsme m'a rendu cruel et Dieu me demandera compte de mon aveuglement, car Gaspard ne reviendra pas... Gaspard est mort.

## IV

### AU "GIBET COURONNÉ"

Sur le chemin de Nuremberg à Augsbourg, à une demi-heure de marche environ des vieux remparts, au fond d'un jardin qu'un épais rideau de peupliers sépare de la route, se trouve une sorte d'auberge enseignée: "Zum Gekronten Galgen: Au Gibet couronné", dénomination macabrement ironique que justifie la proximité des fourches patibulaires.

Pendant la belle saison, le jardin du "Gibet couronné" est le but d'excursion des bons bourgeois de Nuremberg qui, par les parès-midi ensoleillées, viennent y vider des brocs de bière mousseuse en causant de leurs petites affaires à l'ombre des tonnelles et des guingettes fleurant le seringa.

Mais si l'établissement est un endroit de joyeuses réunions à l'époque où tous les citadins sont friands de verdure et de fraîcheur, il se transforme en désert quand la brise d'arrière-saison vient dépouiller de leur parure les tonnelles et les grands arbres.

Alors, le jardin avec ses tables croulantes, ses parterres émaillés de débris de faïence et de tessons de bouteilles, ses peupliers décharnés qui ressemblent vrai-



ment à une rangée de gibets, alors le jardin est presque sinistre.

Et, à part les rouliers qui arrêtent un instant leurs attelages sur la route, les nourrisseurs de boeufs revenant des foires de banlieue et les porte-balle ayant quelque pacotile à débiter, peu de clients fréquentent l'auberge.

C'est du moins ce que croient les bonnes gens de Nuremberg.

Les bâtiments du Gekronten Galgen sont au fond du jardin et se composent d'un corps de logis rectangulaire, flanqué de deux tourelles à poivrières et surmonté d'un toit tellement élevé, tellement aigu que sa hauteur équivaut à celle du corps de maçonnerie. C'est une construction très ancienne qui dépendait autrefois d'une demeure seigneuriale dont les vestiges ont disparu et qu'on ne connaît que par la tradition.

Vu de la route, le bâtiment donne l'illusion d'un bloc compact de verdure. A part les trouées étroites qui éclairent la salle du rez-de-chaussée, les cuisines et les communs, on n'aperçoit de l'extérieur nul indice de fenêtres à l'étage; c'est que, sur les murailles s'est ancrée la végétation folle d'un lierre qu'on dit aussi vieux que la maison.

Ce lierre est un géant de sa famille. A leurs bases, les souches ont l'épaisseur de solides arbustes; on les voit grimper le long de la façade comme des poulpes monstrueux, enchevêtrer leurs spirales, former une masse compacte jusqu'aux poivrières que des branches audacieuses escaladent, pour longer les corniches, s'éparpiller sur la toiture, enlacer leurs bras autour des cheminées et pendre inertes, ballotant au vent, faute de point d'appui pour monter plus haut.

Des hirondelles ont installé leur ménage dans les cheminées, quelques couples de ramiers volettent autour des poivrières et un peuple turbulent de moineaux criaille et piaille sous le feuillage.

Le lierre couvre donc l'étage du Gekronten Galgen d'un rideau discret et protecteur; mais, chose bizarre, à certaines heures de nuit, ce rideau se diapre de scintillements, de points lumineux.

Et, par bouffées, arrivent dans le jar-

din, des éclats de rire, des tintinabulements de verres entrechoqués.

A la saison morte, l'auberge n'est donc pas si déserte que le croient les bourgeois de Nuremberg.

Mais qui donc se serait aventuré dans le jardin à l'heure où les honnêtes gens dorment, où personne ne passe sur la route, où les fantômes des vieux pendus viennent errer autour des bois de justice?

Cette nuit-là, aucune clarté ne traversait l'épaisseur du feuillage à cause de la lune qui donnait en plein, mais les mêmes bribes de chansons venaient mourir au pied des guinguettes.

C'est qu'une nombreuse et joyeuse compagnie était réunie à l'étage du Gekronten Galgen. Il y avait là trois salles aménagées avec ce luxe tapageur et de mauvais aloi qu'on rencontre dans tous les endroits où l'on s'amuse. D'épais tapis d'Orient couvraient le plancher et assourdisaient le bruit des pas; de grands rideaux, lampassés de soie, pendaient aux fenêtres; les sièges et les banquettes étaient garnis de tapisseries râpées et ternies par l'usage; aux murailles s'accrochaient des peintures, imitations prétentieuses des maîtres français, et trois lustres en corbeille, à pendeloques de cristal éclaboussaient d'une lumière chatoyante les blêmes visages des compagnons de la Lune, au nombre d'une quinzaine, qui s'efforçaient de finir joyeusement la nuit.

Tous ces jeunes gens, la plupart fils de la haute bourgeoisie de Nuremberg, portaient au front le stigmate du vice précoce; à la clarté des lustres, ces stigmates exacerbés par une nuit d'orgie, s'accrochaient encore et les derniers éclairs de la dignité humaine, les derniers flamboiements de l'intelligence s'éteignaient dans leurs yeux.

Les uns, groupés dans les poses les plus abracadabrantes, vidaient d'un geste fatigué, les pots et les verres qu'une grande fille, aux pieds énormes, à la tignasse rouge, servait à la ronde; ils écoutaient les histoires que disait un membre de la compagnie.

D'autres, les plus nombreux, jouaient



aux dés ou aux cartes; à leurs regards étincelants de fièvre, aux paroles brèves qui passaient entre leurs lèvres crispées, aux pièces d'or et d'argent étalées devant eux, il était facile de voir que les parties devenaient serrées.

Çà et là, quelques ivrognes cuvaient leur vin; debout, sous un des lustres, un jeune homme exécutait une mimique qui réclamait le silence.

Un conteur venait d'achever son histoire; des applaudissements éclatèrent.

—A ton tour, Rodolphe!

—Moi! Je ne sais rien. Je n'ai rien à dire. J'ai sommeil; laissez-moi.

—Oui, laissez cet ivrogne et écoutez-moi. Je vais vous dire des vers de ma composition, des vers que j'ai troussés en l'honneur des Compagnons de la Lune. Ecoutez, écoutez, fit le jeune homme qui se tenait près du fauteuil.

—Tu diras tes vers chez toi, Hermann Vogeler, tu les diras quand tu seras seul avec ta muse.

Le poète incompris ne se tint pas pour battu; il eut un magnifique haussement d'épaule et reprit d'un ton doctoral:

—Les manieurs de férule affirment que l'âne est l'animal le plus sot de la création, et moi j'ajoute que, de tous les ânes, vous êtes les plus ânes, parce que l'âne à quatre pattes est sobre et que vous ne l'êtes pas!... Oh! ne vous récriez pas! Ecoutez plutôt mes vers...

Il commença:

Dans les prés bleus où les épis nouveaux,  
La tête en bas, les pieds dans le chaos,  
A leurs pointes ballottent les étoiles,  
La rousse lune a déchiré ses voiles...

—Assez! assez!... Tu as des étoiles dans le cerveau! Tu nous déchires le tympan.

—Taisez-vous, rustres! Quand je vous dis d'écouter cette oeuvre mirifique:

La rousse lune a déchiré ses voiles,  
Laisant flotter ses jaunes cheveux.  
Elle pleure, pleure son amoureux...

Des cris d'animaux, des hurlements couvrirent la voix du diseur qui ne cessait

de sourire béatement aux interrupteurs.

Ce sourire idiot les désarma, il y eut une accalmie que l'autre s'empessa de mettre à profit:

Elle pleure, pleure son amoureux,  
Et les chiens qui voient pleurer la lune,  
Le nez en l'air, hurlent comme des fous.  
Ils hurlent la mort. Les entendez-vous?  
Hoû! où! où! hurler, hurler à la lune.

—Hoû; où! où! répétèrent les jeunes gens, dont la gaieté avait quelque chose de macabre.

La grande Hébé, son chignon défait, arrivait toute effrayée.

—Vous allez réveiller tous les vieux pendus qui dorment là-bas? dit-elle.

La frayeur de la jeune fille n'était pas jouée; les ivrognes éclatèrent de rire.

—Hoû! où! où! où! où! où!... reprirent-ils à l'unisson.

Hébé était devenue blanche.

—Prenez garde! ça ne vaut rien d'appeler la mort! Tenez, entendez-vous?

Et dans le silence qui suivit, on entendit, au dehors, les vibrations prolongées d'une plainte sinistre.

—Hoû! où! où! où! où! où!

C'était le chien de l'auberge qui hurlait dans sa niche.

Trois fois, il lança son appel lugubre et, au loin, dans la campagne, d'autres chiens lui répondirent.

Malgré eux, les tapageurs sentirent la gaieté leur rentrer dans la gorge.

—Ecoutez, écoutez, disait le poète. La beauté du morceau commence seulement. Ecoutez.

—Non, plus de ça. Hébé, encore une lampée de vin. Buons à la santé des vivants!

Et ils entonnèrent à pleins gosiers un refrain bachique.

Aux tables de jeu, on paraissait fort peu se soucier de ce qui se passait ailleurs.

La plupart des joueurs avaient momentanément abandonné leur partie et faisaient cercle autour de deux jeunes gens qui jetaient les dés avec une agilité fébrile.

—Double six! vous gagnez, fit l'un d'eux.

—Parfaitement. Je gagne cent dix tha-



lers. Avez-vous de quoi payer?

—Je prends à ma charge la dette de Pétrus, dit quelqu'un.

—Vous! baron Otto!

—Parfaitement, mon cher comte. Voici les cent dix thalers.

Celui qui venait de parler déposa sur la table une poignée d'or.

—Voyez si le compte y est.

L'autre empocha les pièces sans compter.

—Et maintenant, reprit le baron, je vais prendre la place de mon ami Pétrus pour vous donner la revanche.

—Vous espérez donc ramener chez vous la fortune qui, ce soir, me traite en enfant gâté?

—J'ai constaté, monsieur, que vous avez la main heureuse. Mais je puis l'avoir aussi. La fortune est une personne capricieuse.

—Vous perdrez.

—Si je perds, je payerai.

—Soit. A combien l'enjeu?

—Dix thalers.

—C'est peu.

—Vingt thalers.

—J'accepte. A vous monsieur.

La partie recommença.

Elle ne fut pas longue; cinq minutes après, le baron Otto avait devant lui un monceau d'or.

Qu'avais-je dit, mon cher Comte? La fortune éparpille ses faveurs.

—Je viens de l'apprendre à mes dépens, mais avouez, baron Otto, que votre chance de ce soir est quelque peu insolente.

Ce disant, le comte regardait d'une façon singulière.

L'autre ne parut pas s'en apercevoir.

Et ce fut d'un ton plutôt nonchalant qu'il riposta:

—Peuh! Trois cents thalers! Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, à vous? Voulez-vous jouer quitte ou double?

—Non! j'ai vidé ma bourse.

—Sur parole.

—Je ne joue jamais sur parole. Et puis, il ne me convient plus de jouer avec vous.

Cela dit, le joueur déçavé se leva, paya sa dépense et quitta le Gekronten Galgen, accompagné d'un serviteur qui l'attendait dans la salle du rez-de-chaussée.

Le baron haussa les épaules, ramassa l'or, s'entretint quelque temps encore avec ses voisins et se leva à son tour.

—Déjà? remarqua un des joueurs.

—Oui! Exceptionnellement j'ai affaire demain de très bonne heure, et les joyeux Compagnons de la Lune souffriront que j'aie me coucher. Es-tu prêt? acheva-t-il, se tournant vers Pétrus.

Les deux jeunes gens serrèrent les mains à la ronde et sortirent.

Précisément, le poète macabre disait:

—Ecoutez la suite de mon poème. C'est le plus beau. Ecoutez, écoutez.

## V

### LA VOIE PATIBULAIRE

La nuit était radieusement belle.

Il faisait frais. Une brise légère soufflait de l'Est, mais pas un nuage ne courait dans le ciel; la lune était au zénith et noyait la campagne d'un rêve éthéré.

Dans cet immense chatoiement, la route s'allongeait comme une ligne d'estompe tracée par un pinceau fantastique. Les arbres profilaient sur le ciel leurs membres décharnés qui, pareils à des bras de fantôme, se joignaient aux maîtresses branches et donnaient l'illusion d'un cloître gothique percé à jour, laissant filtrer des flèches opalines qui venaient esquisser sur le sol de capricieuses arabesques.

Un silence majestueux pesait sur tout cela. Rien ne bougeait sous la ramée; les nocturnes éblouis restaient blottis dans leurs mystérieuses cachettes et se taisaient. Hommes, bêtes et choses, tout reposait.

C'était une belle nuit, une de ces nuits vaporeuses où la vieille poésie allemande évoque les génies des forêts et des ruines, appelle les gnomes et les elfes, les fait s'enlacer dans un rayon de lune et danser leurs rondes folles près du ruisseau qui chante.

Quand Pétrus et le baron Otto sortirent de Gekronten-Galgen, le carillon lointain de Notre-Dame égrenait l'heure et la clo-



che lui succéda en bourdonnant trois fois.

Tout d'abord, les deux hommes allèrent à grands pas, comme s'ils avaient hâte d'arriver.

Puis, insensiblement, ils ralentirent leur allure; le baron aspira bruyamment l'air de la nuit et s'arrêtant brusquement :

—Pétras! sais-tu quel jour nous sommes?

—Oui et c'est mercredi en huit que...

—Que seront présentées à maître Sébald Rosenkrantz ces lettres de change qui nous empêchent de dormir.

—Otto, ces lettres ne doivent pas être présentées.

—Elles ne le seront pas si nous pouvons nous rendre en temps utile chez l'usurier Samuel, qui les détient.

—Il refusera tout nouveau délai.

—Si nous ne lui versons pas un acompte de mille thalers; dans ces conditions, il détruira les lettres de change et en fera souscrire de nouvelles avec l'intérêt au dernier quarante. Il est modeste, le vieux coquin.

—Tu n'as pas essayé de le fléchir?

Le baron eut un éclat de rire sec.

—Fléchir ce scorpion de Samuël!

On attendrait plutôt ce caillou que j'envois rouler du bout de ma botte! Je me suis rendu hier chez lui, à Bamberg, dans la pensée de supprimer les lettres de change par un autre moyen; mais le bandit est toujours flanqué de deux énormes molosses qui m'eussent réduit en petits morceaux si j'avais seulement menacé leur maître d'une chiquenaude.

—Alors, nous ne pouvons arranger les choses?

—Nous devons payer.

—Mais il nous sera même impossible de réunir les mille thalers que Samuel exige pour nous accorder un délai. Tu n'as donc plus d'espoir?

—De mon côté, je n'entrevois pas d'issue à cette situation éminemment désagréable. Grâce au petit talent que je possède de corriger le hasard, je comptais drainer ce soir, à notre profit, une partie de l'or du comte d'Oberhäuser mais le nigaud s'est refusé à perdre plus de trois cents thalers. Je crois même qu'il s'est douté

de ma façon de procéder, et que c'est pour cela... Il y voit trop clair, le comte d'Oberhäuser.

Pétras allait maintenant les bras ballants, une grande expression de découragement au visage.

—C'est fatal, dit-il d'une voix sourde. Les lettres seront présentées au vieux Sébald, on verra que les signatures dont elles sont revêtues sont fausses; nous serons découverts; ce sera le jugement, la prison, la honte.

—Oui! fit sèchement le baron Otto.

—Otto, quand je t'ai connu, les passions me dévoraient, mais j'avais résisté à l'entraînement et j'étais honnête encore. C'est toi qui m'as ouvert les horizons malsains que je ne connaissais pas, c'est toi qui m'as détaché de ma douce fiancée, c'est toi qui as approché de mes lèvres la coupe des plaisirs qui tuent, c'est toi qui as fait de moi un misérable.

Le baron Otto resta froid.

—Est-ce tout? demanda-t-il.

—Ce sera tout quand je t'aurai dit que tu es un démon, que tu m'as tiré du ciel pour me plonger dans un abîme, que...

L'autre eut un nouvel accès de ce petit rire qui retroussait sa lèvre supérieure et résonnait comme le grincement d'une crécelle.

—Ah! ah! ah! Je m'attendais quelque peu à ces doléances d'une âme candide qui regrette le paradis perdu. Singulier paradis où tu suais sang et eau pour gagner les quatre cents guldens que la municipalité t'alloue annuellement comme aide-carillonneur et organiste de Notre-Dame. Il est vrai qu'il te restait comme fiche de consolation l'espoir d'épouser quelque jour la fille de Sébald Rosenkrantz, qui est une ravissante personne, mais qui restera toujours une petite niaise guindée dans ses préjugés et pétrie de vertus bourgeoises.

—Ne te moques pas de Magdalène.

—Hé! Mon intention n'est pas d'amoin-drir à tes yeux, celle que tu aimes ou que tu as aimée... Tu as peut-être raison de regretter le calme de ton existence de travailleur opiniâtre et la perspective du pot au feu préparé par les jolies mains de la charmante Magdalène. Malheureuse-



ment, ces regrets sont tardifs, mon pauvre garçon! La pierre est lancée, elle doit retomber...

Pétras crispa les poings dans un geste de colère impuissante.

—Oui! elle doit retomber; mais où retombera-t-elle? où?... où?...

Le baron posa une main sur l'épaule du jeune homme et, de l'autre, montra un enchevêtrement de lignes noires qui, dans le rayonnement de la lune, se silhouettaient sur une petite éminence, à une centaine de mètres de la route.

Pétras frissonna.

—Le gibet! dit-il.

—Oui, mon pauvre ami, le gibet! C'est là que la pierre retombera si nous ne réagissons pas contre la fatalité, si nous abandonnons la lutte, si nous passons notre temps à pleurnicher le passé au lieu de parer à l'avenir.

Pétras Lang se redressa.

—Otto, dit-il, ces lettres de change doivent être payées, mais le moyen?... le moyen?

—Ce moyen, je l'ai trouvé; mais il dépend exclusivement de toi.

—Que veux-tu dire?

—Je dis qu'il dépend exclusivement de toi, de toi seul. Mais tu l'as pas le droit d'hésiter, parce que, si tu hésites, si tu t'arrêtes un instant à des considérations absurdes qui ne sont pas faites pour nous, tu sais où la pierre retombera. Ecoute, Pétras, écoute bien ce que je vais te dire...

Et il se mit à lui parler à voix basse.

Le visage de Pétras devenait livide, ses prunelles s'écarquillaient; tout en lui trahissait l'épouvante.

Avec sa haute taille maigre et anguleuse, son chapeau enfoncé dans la nuque, sa barbiche en pointe et les lignes de son facies accentuées comme des lames de couteau, le profil du baron avait quelque chose de satanique.

Un bruit de voix les fit se retourner: ils virent derrière eux, à une vingtaine de mètres, sur la route, deux jeunes gens qui les appelaient par leurs noms.

Que la malepeste étouffe les gêneurs! fit le baron Otto.

Et il ajouta:

—Prends garde, Pétras. Tu as un air

sinistre et nous devons nous méfier de ce Herman Vogeler, qui est malin comme un singe et bavard comme une vieille femme.

Les arrivants venaient de les rejoindre.

—Ohé! compères, fit l'un d'eux. Depuis dix minutes que nous sommes à vos trousses, nous vous criions vainement de nous attendre. C'est à croire que vous êtes devenus sourds.

—Vous vous trompez, Alex, répliqua l'autre. Comment n'avez-vous pas compris tout de suite que ces messieurs étaient plongés dans quelque savante dissertation, à coup sûr plus intéressante que le poème dont j'ai voulu donner lecture à ces bélistres du Gekronten Galgen! M'avez-vous vu essayer de leur inculquer la bonne parole, Pétras?... Ne ressemblais-je pas à Orphée pincant de sa lyre pour charmer la ménagerie infernale?

—Vous étiez très bien aise; et si j'étais à votre place...

—Que feriez-vous, carissime?

—Je me ferais peindre en Orphée.

—Vous me suggérez là une idée que je veux suivre; et afin que le tableau soit complet, je demanderai aux Compagnons de la Lune de poser pour la zoologie du Tartare. Mais, dites-moi, baron Otto y aurait-il une grande indiscretion à s'informer du thème que vous discutez?... Moi, tel que vous me voyez, je suis de l'école de Pythagore, et si mes lumières...

Le baron Otto s'impatientait; mais, comme il redoutait les reparties souvent piquantes du poète, il dévora son humeur et reprit d'un ton gouailleur:

—Laissons, je vous prie, le vieux Pythagore dormir en paix et voyez plutôt le singulier effet que produit au clair de lune, le gibet, vu d'ici! Ça doit vous inspirer, vous qui aimez la poésie macabre.

—C'est effrayant, dit Pétras presque malgré lui.

—Effrayant. Par Phébé... Je ne trouve pas que le gibet soit effrayant quand on le regarde de loin! Mais, vous avez raison, ça m'inspire, et j'en ferai une élégie que je veux vous dédier, baron Otto.

—Vous êtes trop bon.

—Du tout, du tout! Politesse pour politesse. Je vous dédie mon élégie à la potence et vous m'enseignez, en retour, l'art



de manoeuvrer les dés avec quelque chance de succès.

Le baron sentit la rage lui monter au cerveau; s'il avait suivi son premier mouvement, il aurait sauté à la gorge du persifleur, mais il comprit que ce serait tomber dans le piège, et il répliqua placidement:

—Quand vous voudrez, cher ami.

—Nous commencerons les leçons un de ces jours, le plus tôt possible, parce que, s'il vous arrivait de quitter notre joyeuse compagnie...

Et comme on rentrait en ville:

—Messires, je sais, malgré l'heure indue, une taverne qui nous offrira la plus généreuse hospitalité... J'y trouverai des esthètes dont mon ode à la nuit fera les délices, et le baron jouerait de malheur s'il n'y mettait la main sur quelque naïf amoureux du double six.

—Merci! dit sèchement Otto de Weisenthal.

Au prochain carrefour, les jeunes gens se séparèrent...

## VI

### OU UNE VOCATION SE REVELE

Le lendemain, dimanche, était jour de repos pour la majorité des Nurembergeois, parmi lesquels ne comptait pas, hélas, le brave Hans Morgen.

Après avoir sonné la dernière messe basse, le bedeau, qui vaquait depuis l'aube, à ses multiples occupations dominicales, regagnait son échoppe en se disant qu'il jouissait d'une petite heure de liberté.

L'échoppe avait été brossée, nettoyée, lavée à grande eau, tout était en place, tout reluisait de propreté; il ne restait que cette vague odeur de poix et de vieux cuir dont on n'avait pu débarrasser l'endroit.

Par la fenêtre, Hans s'amusa un instant à regarder la foule des bourgeois endimanchée qui grouillaient sur la place, où jongleurs et bouquinistes, marchands de remèdes et vendeurs de chiens, arracheurs

de dents et débitants de lunettes exerçaient leur tapageuse industrie.

Puis il décrocha un monumental pot de faïence qui pendait au mur, alla le faire emplir de bière à la brasserie d'en face, acheta, en passant, une couple de saucisses dorées et regagna son logis dans l'intention de déjeuner comme a le droit de déjeuner tout honnête homme qui a bien employé sa matinée.

Il venait d'allonger les saucisses sur une tranche de pain blanc et il donnait une première accolade au cruchon de bière, quand Johann, qui s'en revenait d'une tournée sur la Grand'Place, rentra à son tour.

Le garçonnet, très propre dans son habit des dimanches, portait, comme toujours, la casquette de travers, mais il avait dans tout son extérieur un petit air content de soi qui inquiéta vaguement le bedeau.

—Eh bien, garçon? dit-il en reposant le pot sur la table et en faisant claquer sa langue. Eh bien! maître Sébald a dû t'en dire de drôles, hier soir?

—Oui, père!

—Il a été intéressant, cet entretien?

—Oui, père!

Hans, qui avait happé un copieux morceau de pain et un non moins copieux morceau de saucisse, s'écria, la bouche pleine:

—Oui, père! Oui, père!... Tu me rabâcherais cette antienne jusqu'à demain, que je ne saurais pas ce qu'il t'a dit, maître Sébald!

Il avala une lampée de bière et, la voix éclaircie:

—Eh bien! vas-tu parler? Qu'est-ce qu'il t'a dit?

—Il m'accepte comme élève, et dès aujourd'hui, je l'accompagnerai au carillon chaque fois qu'il se mettra au clavier.

La tour de Notre-Dame se serait écroulée sur la tête du bedeau que sa surprise eût été moins grande.

—Oui, père! reprenait le garçonnet, maître Sébald m'enseignera son art, si vous ne vous y opposez pas.

La stupeur du pauvre homme allait grandissant; la tour ne croula pas, mais



le pot de bière alla se briser en cent morceaux sur le sol.

— Ah! malheur! Un pot que ma défunte avait reçu comme cadeau de noces de sa tante Barbara et auquel je tenais comme à la prunelle de mes yeux! Un pot qui contenait pour quatre groschen de bonne bière. Va donc prendre le torchon, garnement. Ne vois-tu pas que l'inondation gagne l'échoppe? — Ah! malheur! malheur! Un si beau pot. De si bonne bière. Non, c'est péché de répandre ainsi pour quatre groschen de bonne bière. Et il t'a répondu ça, ce vieux gredin de Sébald! Au lieu de t'étriller vertement, il s'est fait ton complice. Et dire que l'empereur est mort et qu'il n'a plus de régiments où je puisse t'expédier sans tambours ni trompettes. Attends qu'il vienne, ton maître Sébald. Attends qu'il vienne! Je lui dirai son fait...

Tout en geignant, tout en pestant de la sorte, le bedeau avait aidé son rejeton à faire disparaître le corps de la catastrophe; l'un maniait prestement le torchon, l'autre ramassait les débris du récipient.

Quand les dalles furent essuyées et que les tessons eurent trouvé leur alignement sur l'appui de la fenêtre, Johann se hasarda à demander :

— Père, que faut-il dire au maître quand il viendra carillonner? Puis-je lui annoncer que vous m'autorisez à suivre ses leçons?

— Comment! Ce que tu dois lui dire! Tu lui diras qu'il aille au diable et toi aussi. Veux-tu bien décamper, affreux garnement! Demi-tour! Par le flanc gauche, rompez!

Le garçonnet connaissait l'humeur de son père; il s'éclipsa par la porte du fond et grimpa dans la tour, où maître Sébald ne devait pas tarder à le rejoindre.

L'ancien soldat se remit à examiner les débris du pot.

— Impossible de rajuster cette mitraille. Y réussirais-je même que la bière ne reviendra pas toute seule. Ah! malheur!... La peste soit de la musique et des petits vauriens dont elle fait tourner la tête.

Cela dit, il ouvrit le placard, en tira un pot moins beau, mais plus vaste que son confrère défunt, s'en alla le rincer à

grande eau et reprit le chemin de la brasserie.

Dix minutes après, il reprenait son déjeuner interrompu.

Dans la chambre du clavier où il s'était réfugié, Johann attendait le maître carillonneur.

Il joua quelque temps avec les chats, caressa l'échine du vieux Schwartz-Pieterchen qui se laissait faire; puis, approchant l'escabeau de la lucarne, il passa la tête dans l'embrasure.

Cent fois, Johann avait regardé par cette lucarne, et le spectacle qu'il découvrait de là l'intéressait toujours.

De la hauteur où il se trouvait, il voyait la ville toute rapetissée à ses pieds; les hautes toitures lui apparaissaient écrasées et comme adhérentes au sol; les rues s'allongeaient toutes noires comme le réseau d'une toile d'araignée rompue par endroits, et dans ces rues, il apercevait des petits points, rien que des petits points qui avançaient et s'entre-croisaient dans tous les sens.

Juste au-dessous de lui, sur la Grand-Place, ces points s'aggloméraient en taches grouillantes dont la forme changeait sans cesse; en regardant bien, cela ressemblait à des gens; mais qu'ils étaient drôles, les gens vus de si haut! Ça n'avait plus de forme, c'était grotesque; ça ressemblait à des êtres ramassés sur eux-mêmes comme des accordéons repliés, à des troncs qui se promenaient sans jambes et sans pieds.

Ceux qu'il voyait dans un angle plus écarté lui semblaient tout aussi minuscules, mais beaucoup moins vilains. Par exemple, il distinguait très bien les formes humaines accroupies à l'autre bout de la place, sur les marches de la Belle-Fontaine, et qui avaient toutes le nez en l'air. C'étaient les petits paysans qui attendaient la "maennleinlaufen", la course des petits hommes, c'est-à-dire le défilé des sept électeurs de bronze devant l'empereur Charles VI.

La brise agitait les boucles blondes de l'enfant. Il leva les yeux et s'amusa à regarder deux légers nuages qui se pour-



## Le Carillonneur de Nuremberg

suivaient au bout de l'horizon; puis une grande ombre, puis une deuxième passèrent si près de lui qu'il retira instinctivement la tête.

C'étaient les cigognes qui rentraient chez elles.

Maître Sébald arriva peu après, flanqué de son cortège de chats.

—Déjà au poste, petit Johann? Réellement, tu y mets plus de ponctualité que cet écervelé Pétrus; as-tu parlé à ton père?

—Oui, maître.

—Et qu'a-t-il dit?

—Il nous a envoyé l'un et l'autre à tous les diables.

—C'est nous envoyer un peu loin et ton père sait que nous sommes trop bons chrétiens pour entreprendre ce voyage-là. Je suis donc entièrement rassuré sur ses intentions et tu l'es aussi, puisque je te vois sourire.

—Oui, maître! Ce soir, il m'accordera tout ce que nous voudrons. Il vous estime et m'aime trop pour s'obstiner.

—Tu raisones comme un sage, Johann. Mais voilà mes chats qui s'impatientent. Hé! bonjour, mon camarade Schwartz-Pieterchen! A-t-on été plus galant à l'égard des cigognes? Bas les pattes! gredins. Ne dirait-on pas que vous jeûnez depuis six semaines?

Il prit dans sa lévite la ration de moût habituelle et en fit le partage.

—Petit Johann, fit le maître carillonneur, quand il eut fini avec ses chats, nous commencerons nos leçons dès demain et tu viendras me voir après déjeuner. Avant de vouloir être artiste, il faudra que tu saches lire tes notes et que tu sois un bon praticien connaissant dans ses moindres rouages le mécanisme du carillon.

—Oh! maître, maintenant que vous me permettez d'être votre disciple, je puis vous dire la vérité. Combien de fois, alors que mon père me croyait à courir par la ville, ne suis-je pas monté dans la tour! Le petit Grünewald, qui chante à la maîtrise, m'a enseigné les notes. En me donnant un peu de peine, je suis arrivé à déchiffrer des morceaux que vous gardez là, dans cette armoire. J'ai mis la main sur la copie de l'air que vous avez adapté

l'automne dernier à la sonnerie du carillon et je l'ai relue plus de cent fois. Bientôt, je l'ai su par coeur et, toutes les heures, quand la poulie tournait, je cherchais à reconnaître sur le cylindre l'aiguille qui correspondait à chaque note, à chaque clochette.

—Et tu y es parvenu?

—J'y suis parvenu, maître.

—Voilà qui est extraordinaire.

—Non, maître, ce n'est pas extraordinaire, parce que je me suis appliqué au travail et que j'avais la volonté de réussir. D'abord, je n'y comprenais pas grand'chose, toutes mes idées s'embrouillaient et je commençais à me décourager. Alors, j'ai eu honte de moi-même, et je me suis remis au travail. Un jour, la lumière s'est faite et, si vous ne me croyez pas, je suis prêt à vous montrer sur le cylindre la place des notes que vous me désignerez.

Au cours de l'entretien de la veille, Sébald avait compris qu'une irrésistible vocation attirait l'enfant vers l'art musical, mais il était ébahi de l'entendre parler avec une telle assurance.

Il ouvrit l'armoire où se gardaient les copies des airs du carillon, en prit une au hasard et la remit au garçonnet.

—Supposons que je te charge d'adapter ce morceau à la sonnerie, où placerais-tu les aiguilles?

Johann parcourut rapidement le manuscrit, et mettant le doigt sur les rainures du cylindre:

—Je placerais la première aiguille ici, la deuxième ici, la troisième ici, la quatrième...

—Assez! Prends garde! Voici le câble qui grince, la poulie va tourner...

—Ai-je bien répondu, maître?

—C'est extraordinaire, répétait le vieux Sébald.

Et prenant les deux mains de l'adolescent:

—Tu seras un grand artiste, Johann, un grand artiste.

Le cylindre tournait et, là-haut, sonnait l'heure.

Le maître était devenu rêveur.

Quand le mécanisme se fut arrêté, il s'approcha du clavier; Johann s'accroupit derrière lui; les chats, battant la



queue, les oreilles dressées, prirent leurs places ordinaires.

Et dig! ding! don! Les clochettes se remirent à chanter.

En se retournant pour laisser sonner le quart, l'artiste vit le fils du bedeau, un chat sur les épaules, un autre sur les genoux.

—Ohé! dit-il, Maiblüchen et mon farouche Goldenstrahl qui entretiennent avec toi des relations d'amitié!... C'est drôle! Ils n'ont jamais pu sentir Pétrus Lang.

—C'est que vos chats sont de bonnes bêtes, maître; ils savent que je vous aime...

## VII

### CELUI QUI REVIENT

Hébé, la "madge" du "Gekronten-Galgen" qui se levait fort tard à cause de son service prolongé chez les Compagnons de la Lune, Hébé prenait le frais à l'entrée du jardin, près des peupliers.

Elle croquait une pomme en pensant que la pomme est un bon fruit, que cinq heures venaient de sonner, que c'était dimanche et que, bientôt, il lui faudrait recommencer à servir des fioles et des pots.

Des gens passaient sur la route, les uns à cheval, d'autres en voiture, la plupart à pied. Hébé les reluquait, donnait un nouveau coup de dent à la pomme, ramenait au devoir une mèche de cheveux rouges qui venait folâtrer sur son front et regardait d'un autre côté.

C'est ainsi que l'attention de la fille fut attirée par un péton qui ne ressemblait pas aux autres.

C'était un homme de grande taille, jeune encore, mais dont les traits étaient profondément ravagés.

Il était vêtu comme personne ne s'habillait à Nuremberg. Un grand manteau couvrait ses épaules, il portait un chapeau à larges bords, avait un bâton à la main et un sac au dos.

Ses bottes chargées de poussière annon-

çaient qu'il venait de loin et son allure rappela tout de suite à Hébé ces soldats qu'elle avait vus autrefois quand elle était gamine, du temps des Français.

Quand l'homme passa devant le "Gekronten-Galgen", il vit la "madge", la regarda, ralentit sa marche et s'arrêta.

—Comment vous appelez-vous, "madge"? demanda-t-il en allemand, mais avec un accent étranger.

—Moi? je m'appelle Hébé! répondit la fille en cessant de mordiller sa pomme.

—Hébé! Hébé! répétait l'inconnu que la réponse semblait désappointer.

Et après un court silence:

—Ne seriez-vous pas Gréta Schlumberger, la fille du tourneur de la ruelle des Juifs?

Hébé ne cachait pas son étonnement.

—Mais oui!... je suis Gréta Schlumberger, la fille du tourneur. Est-ce que vous me connaissez?

—Et vous, Gréta, est-ce que vous ne me reconnaissez pas? Dix-sept années d'absence changent-elles ainsi un homme? Il est vrai que mes cheveux sont gris et que le passé a laissé sur mon front les traces de la souffrance. Je suis pourtant de votre âge et nous étions proches voisins autrefois.

L'homme ôta son chapeau.

—Regardez-moi, Gréta.

Gréta regarda l'inconnu, cherchant à rassembler des souvenirs rebelles.

Tout à coup, elle laissa échapper un petit cri de surprise.

—Gaspard Rosenkrantz! Vous à Nuremberg? Que la Vierge m'assiste. Je vous croyais mort. Et d'où venez-vous?

Le voyageur porta la main dans la direction de l'Ouest.

—De là-bas, des prisons espagnoles.

Cela ne disait pas grand'chose à la fille; néanmoins, elle eut pitié.

Pendant quelques instants, elle étudia encore les traits flétris de l'homme, puis elle demanda:

—Quel âge avez-vous, Gaspard?

—Vous le savez: bientôt trente-huit ans.

—On vous en donnerait cinquante.

—Oh! c'est que j'ai énormément souffert. J'ai souffert tout ce qu'un homme peut souffrir en ce monde. Mais pourquoi



me plaindre? N'est-ce pas le châtimeut?

Et avec, au coin des lèvres, un pli douloureux :

—N'ai-je pas été brutalement à l'encontre de la volonté de mon père? Ne l'ai-je pas blessé à la fois, dans ses sentiments paternels et dans ses sentiments d'artiste? Il aimait son art au-dessus de toutes choses, et, dans son enthousiasme, avait vu en moi, le disciple nature qui continuerait ses chères traditions. Mes goûts étaient ailleurs, je me suis révolté et il m'a chassé.

—Il y a de vieilles gens à Nuremberg qui parlent encore de cela et elles vous plaignent comme elles plaignent...

Gaspard était devenu livide. Hébé vit qu'il s'appuyait sur son bâton et que ses jambes flageolaient.

—Bonté du ciel! Que vous prend-il, Gaspard? Vous allez vous trouver mal. Entrez un instant...

—Non! voilà que le malaise est passé. Achevez, Gréta... Comme on plaint... qui?

—Mon Dieu, Gaspard, comme vous demandez ça?... Je dis que beaucoup de gens vous plaignent comme ils plaignent cette pauvre Frida.

Le voyageur faisait de visibles efforts pour surmonter l'émotion qui le poignait; les mots s'exhalèrent hachurés de sa gorge serrée.

—Frida!... Frida!... Alors elle...

—Non, Gaspard, Frida ne s'est jamais mariée.

Une grande expression de joie passa sur le visage de Gaspard, mais tous ses membres tremblaient.

—Pour l'amour de la Vierge, Gaspard, ne restez pas ainsi sur cette route. Voyez comme les gens vous regardent. Entrez, le maître n'est pas là et ne rentrera qu'après la nuit tombée, je vous servirai un verre de vieux brandevin et nous cause-rons.

—Vous avez raison, Gréta. Je ne veux entrer à Nuremberg qu'après la chute du jour et j'ai tant de choses à vous demander; entrons.

Hébé le précédé dans la salle de l'auberge; elle commença par attiser le feu qui se mourait et demanda ensuite :

—Vous devez avoir faim, Gaspard. Voulez-vous manger quelque chose?

—Merci, Gréta, j'ai diné à Augsbourg.

—Il y a loin d'Augsbourg à Nuremberg. Laissez-moi griller quelques saucisses.

—Non! J'ai le coeur trop gros.

—Alors, je vais vous servir un verre de brandevin.

— Puisque vous le voulez, Gréta, donnez-moi plutôt une pinte de bière du pays.

La magde disparut et revint avec une cruche de faïence débordant de mousse.

—Voilà, Gaspard, c'est le premier pot de la barrique. Buvez, je trinquerai avec vous.

Il but, puis il demanda :

—Frida n'est pas mariée. Vous m'ou- vrez là un coin du ciel que je croyais fermé à jamais. Et mon père?

—Le vieux Sébald est toujours le vieux Sébald; et quoiqu'il ait été d'une grande sévérité à votre égard, tout le monde l'aime et l'estime.

Dans sa hâte fiévreuse de savoir, Gaspard oubliait que la bonne Gréta n'était qu'une humble servante.

—Ne savez-vous pas, Gréta, si mon père m'a pardonné?

—Oh! Gaspard! Je vois souvent le vieux Sébald, mais jamais je ne lui ai parlé. Et puis, tout le monde évite de lui rappeler cette histoire: on sait que ça lui fait de la peine.

—Gréta! Dites-moi. Demeurez-vous toujours dans la Judengasse?

—Oui, dans la même maison, en face de la vôtre, et j'ai parfois l'occasion de parler à votre soeur.

—Magdalène! Elle n'avait que six ans quand j'ai fui Nuremberg, et voilà qu'elle aura bientôt vingt-trois ans. Je suis presque un vieillard. C'est une jeune fille.

—Et une belle jeune fille, une des plus belles de Nuremberg.

—Belle! et bonne?

—Oui, bonne. Un jour que je l'ai rencontrée sous le porche de l'église, je ne sais comment ça s'est fait, mais nous avons parlé des choses du passé; j'ai prononcé votre nom.

—Et qu'a-t-elle dit?

—Elle a pleuré. Oui, elle a pleuré; et



sans vous blâmer, Gaspard, je m'en suis longtemps voulue de lui avoir causé du chagrin.

L'exilé se cacha la tête dans les mains ; il resta longtemps sans parler, mais Créta vit de grosses larmes s'épancher sur le coin de la table où il s'appuyait.

En cet instant, toutes les réminiscences de son passé grondaient dans l'âme de cette épave humaine ; il revêcut ses rêves de jeunesse et son bonheur écroulé.

Car il avait connu le bonheur, il avait connu le sourire ensoleillé d'une fiancée tendrement aimée, les gâteries d'un père qui fondait sur lui ses plus belles espérances et les caresses d'une petite soeur jolie comme les têtes séraphiques qu'un maître inconnu avait sculptées au maître-autel de Notre-Dame.

Il avait connu le bonheur, un bonheur calme et que rien ne semblait devoir troubler.

Et une suite d'évènements, fatalement enchaînés, avait tout anéanti.

Jeune, beau, de caractère enthousiaste et d'imagination ardente, Gaspard s'était épris d'un culte fanatique pour la France dont les armées promenaient la victoire sur tous les points de l'Europe ; le prestige des soldats de Bonaparte exerçait sur son esprit une irrésistible fascination et lui aussi, rêvait de suivre le lumineux sillage du triomphateur, de revenir, un jour, déposer aux pieds de l'aimée un rayon de son auréole.

Mais il se heurta à l'impitoyable volonté de son père qui l'avait vu naître et grandir dans l'idée d'en faire un jour le continuateur de son oeuvre ; pour l'artiste, ce fut un grand déchirement quand Gaspard lui déclara que jamais il ne reprendrait à Notre-Dame la succession paternelle, parce que sa vocation l'entraînait dans la carrière des armes.

Sébald essaya de le détourner d'une résolution qu'il blâmait ; puis, certain soir, il y eut un éclat et le père, profondément irrité, chassa ce fils qui allait si dédaigneusement à l'encontre de ses projets les plus chers.

Et alors, le jeune homme avait fui tout ce qu'il aimait, et il n'avait jamais revu

ni son père, ni la fiancée, ni la petite soeur.

Il s'était fait soldat, et, depuis, sur vingt champs de bataille, il avait bravé une mort qui n'avait pas voulu de lui, même dans ces sinistres prisons espagnoles où la fièvre moissonna tant de ses compagnons.

Et maintenant, après les douloureuses étapes de son existence tourmentée, la fatalité le ramenait sur le sol natal. Dix-sept années s'étaient écoulées depuis son départ, et voici que tout à coup, se sentant près des ruines de son passé, une terrible angoisse venait lui serrer le coeur.

Un sanglot brusque lui monta à la gorge, il se leva en tendant la main à la magde :

—Adieu ! dit-il.

—Gaspard ! Est-ce que vous êtes fou ? Où voulez-vous aller comme ça ? Vous ne seriez pas aux portes de la ville que tous les mauvais garnements du bourg seraient derrière vous. Attendez, je vais vous chercher de l'eau fraîche, une brosse, une serviette.

Déjà la fille tirait au puits un grand seau d'eau claire ; Gaspard se baignait les yeux pendant qu'elle-même brossait ses vêtements.

—Gaspard, dit-elle, je sais à Nuremberg quelqu'un qui vous aime beaucoup et qui m'a souvent parlé de vous. Vous feriez bien d'aller le voir dès que vous serez arrivé... Vous ne devinez pas ? C'est mon oncle Hans Morgen.

—Hans Morgen ! C'est vrai, je l'ai beaucoup connu et estimé au régiment ; nous étions ensemble sur maint champ de bataille. Après la guerre d'Espagne, il est rentré au pays. Qu'est-il devenu ?

—Vous le trouverez dans son échoppe, à Notre-Dame, dont il est bedeau.

—Ma première visite sera pour lui ; mais me voilà ragaillard, ma tristesse se dissipe.

—Oh ! il ne faut pas être triste. Le passé s'oublie ; et le vieux Sébald, qui est un brave homme, ne vous tiendra pas rigueur. N'y a-t-il pas deux personnes qui parleront pour vous ; Magdalène et Frida ? A la bonne heure, Gaspard, je lis dans vos



yeux que vous avez repris courage. Buvez encore une pinte de bière, ça vous fera du bien, et après, je veux à mon tour, vous demander quelque chose.

—Dites.

La magde parut fort embarrassée; elle tordit plusieurs fois le coin de son tablier.

—Gaspard, vous l'avez dit vous-même, nous sommes du même âge. Nous avons été ensemble à l'école et vous avez battu une fois le grand Lapenberg qui se moquait toujours de mes cheveux rouges; je me rappelle cela comme si c'était hier.

L'embarras d'Hébé devenait de plus en plus visible; elle bredouilla:

—Nous sommes donc de vieux camarades d'enfance, et vous auriez tort de vous gêner avec moi..., mais quand on vient des pays lointains, on n'est pas toujours... Mein Gott! Je sais bien ce que je veux dire! Enfin, je veux vous demander s'il ne vous manque rien?

Gaspard comprit l'intention délicate et généreuse de la pauvre fille.

Il en fut profondément touché.

—Rassurez-vous, Gréta. Le gouvernement français me paye ma demi-solde de lieutenant de cuirassiers; cette solde n'est pas lourde, mais elle me suffit.

Il avait quitté la salle, la magde le reconduisait dans le jardin.

Près des peupliers, le fils de Sébald s'arrêta.

—Gréta, dit-il, vous êtes le premier visage ami que j'ai vu à Nuremberg, et ce visage a souri à ma misère. Vous êtes une brave fille, laissez-moi vous embrasser.

Par deux fois, Gaspard posa ses lèvres sur les joues de la magde, qui devinrent presque aussi rouges que ses cheveux.

Et sans se retourner, mais le cœur réconforté, il s'engagea sous les arbres de la route qui s'embrumaient des premières ombres vespérales.

## VIII

### DANS L'ECHOPPE DU BEDEAU

Ce beau dimanche touchait à sa fin, les

rues de Nuremberg s'assombrissaient, et déjà les petits vitraux des tavernes commençaient à rutiler de leurs verdâtres.

Johann avait gagné la soupente qui lui servait d'alcôve et faisait des rêves d'azur. Le bedeau, de grosses lunettes sur le nez, lisait—à la lueur d'un lampion,—une grosse bible, naïvement enluminée, que sa défunte avait reçue de sa tante Barbara.

Il y avait bien deux ou trois ans que Johann avait commencé la lecture de ce livre, et il n'en était encore arrivé qu'à la moitié. C'est qu'il ne disposait que du dimanche soir pour se livrer à cette pieuse distraction; et puis, tout le monde ne sait pas avaler les mots comme ces acheteurs de noir sur blanc, auxquels il suffit de voir une page imprimée pour dire tout de suite ce qu'il y a dessus.

Laborieusement, le bedeau venait d'achever la parabole de l'Enfant prodigue; il mit un signet à la page, ôta ses lunettes, et, fermant le livre:

—Voilà une histoire qui me plaît; et il faut croire qu'elle est vraie, puisqu'elle est imprimée dans la Bible. Ce garnement était sans doute un petit vaurien qui a voulu se faire artiste. La Bible aurait bien fait de dire si le père était savetier et sonneur de cloches comme moi. Mais c'est égal, je le prends pour un brave homme, et il a bien fait de ne pas claquer la porte au nez de son garnement. A sa place, je n'aurais pas tué un veau, j'aurais tué un boeuf, peut-être deux, et j'aurais arrosé le tout d'une couple de barriques de bière.

Plusieurs coups frappés à la porte l'interrompirent.

—Une visite? Est-ce que ce serait encore le petit Schlang qui vient me chercher pour faire la partie de boules chaque fois que le torchon brûle dans son ménage?

Il alla ouvrir et se trouva en présence d'un homme qu'il ne reconnut pas.

Un instant, l'homme resta debout à le regarder sans mot dire; puis il fit quelques pas en avant et entra dans l'échoppe.

Le bedeau était confondu.

—Ohé! l'ami! vous avez une singulière



façon de vous introduire chez les gens. D'où venez-vous de ce pas et que désirez-vous de moi? Ah! par exemple! Est-ce que vous portez un quarteron d'oeufs dans les bords de ce chapeau qui n'a jamais été fabriqué par un honnête chapelier?

D'un geste brusque, le mystérieux visiteur arracha sa coiffure et, toujours silencieux, regarda le bedeau.

Celui-ci eut un cri, et, à ses lèvres, monta un de ces jurons qu'il croyait avoir oubliés depuis longtemps:

—Tonnerre de biseyens! Est-ce que j'ai la berlue?...

Il se rejeta en arrière, le bras gauche collé au corps, la main droite au bord de sa calotte, raide comme un piquet, mais le regard embrumé d'une inénarrable surprise.

—Mon lieutenant!... dit-il.

L'autre lui tendait les bras.

—Hans! mon bon Hans!

Maintenant qu'il s'était conformé aux règles de la discipline militaire, le vieux grognard sentit son coeur s'amollir, quelque chose qui ressemblait à une larme descendit le long de sa joue et brilla dans le poil de sa terrible moustache; la main qu'il portait à la visière d'un casque absent retomba, il s'élança dans les bras que le jeune homme lui tendait:

—Mon lieutenant! Gaspard! Gaspard!

Quand ce moment d'expansion fut passé, l'ancien soldat reprit:

—Et dire que je ne vous ai pas reconnu, Gaspard! Dire que je vous laissais là, devant ma porte, sans un mot.

Me le pardonnerez-vous jamais? Je suis une oie, une brute. Mon coeur aurait dû me dire que c'était vous; mais c'est la faute à l'obscurité et à ce grand chapeau. Mon Dieu, Gaspard! Comme vous êtes changé! Et d'où venez-vous?

—Des prisons espagnoles.

—Est-il possible? Presque tout le monde ici, assurait que vous étiez mort. Mais j'ai toujours répété que ce n'était pas vrai et que vous reviendriez. Et j'ai eu raison.

Tout en parlant, le bedeau qui n'était plus le même homme, avait extrait de l'armoire la fameuse bouteille de kir-

chenwasser des grands jours; il remplit deux verres, en garda un pour lui et tendit l'autre à son ancien officier.

—Gaspard, buvons à votre heureux retour. Buvons au 28<sup>e</sup> cuirassiers.

La physionomie du bedeau s'était transformée; ses grosses moustaches se redressaient d'un air martial; ses sourcils se rapprochaient, un éclair métallique passait dans ses yeux, et sous son crâne hurlaient les sonneries enragées qui l'avaient tant de fois emporté dans un cliquetis d'acier par les plaines tra-  
giques et fumant la poudre.

Il leva son verre bien haut.

—Buvons à notre régiment, Gaspard, et vive l'empereur!

—Oui, Vive l'empereur! Vive la France! répéta le jeune homme que l'enthousiasme gagnait.

Ah! l'étrange scène que celle de ces deux hommes évoquant ainsi le souvenir de l'aigle tombé sur cette terre qui fut un instant sol français.

L'un et l'autre étaient de race germanique; mais la conquête s'était si bien assimilé leurs coeurs, ils avaient conservé de tels souvenirs de l'époque glorieuse; ils avaient servi les aigles impériales avec un tel dévouement, que le bouleversement des frontières n'était rien pour eux; ils restaient ce qu'ils avaient été: de vaillants soldats de la grande armée.

La France avait été foulée sous la botte de l'envahisseur; l'empereur dormait son dernier sommeil depuis deux ans; ses aigles étaient reléguées dans la poussière des arsenaux; ses régiments n'existaient plus, mais les survivants gardaient le culte de l'homme et du pays pour lesquels ils avaient versé leur sang.

Combien de ces fidèles et obscurs amis la nation vaincue garda-t-elle longtemps là où resplendit le soleil de sa gloire?

Et ce soir-là, les vieux burgraves sculptés dans les piliers de l'église durent sentir vibrer étrangement leur âme de pierre.

—Gaspard, reprit l'ancien cuirassier, dites-moi ce qui vous advint pendant ces longues années que dura votre exil.

Le jeune homme brûlait d'aborder un autre sujet, mais il ne put refuser d'ac-



céder au désir du vieux soldat.

Il se recueillit un instant et commença :

—Hans, vous étiez parti depuis longtemps quand je vous rejoignis au régiment qui partait pour la Pologne; nous fûmes ensemble à Eylau et à Friedland. Quitte pour quitte...

—Quand le régiment revint en France, nous partîmes pour l'Espagne, où la guerre menaçait de s'éterniser et prenait mauvaise tournure pour nos troupes. Pendant longtemps, le 28<sup>e</sup> cuirassiers ne donna pas. Il y eut quelques surprises, quelques escarmouches; dans l'une d'elles, vous fûtes blessé...

—Une balle dans la jambe. Il a fallu longtemps pour remettre ça, Gaspard, et, aujourd'hui encore, ça me tiraille quand le temps va changer. Hé! hé! ce que vous ne dites pas, c'est que vous fûtes promu premier lieutenant le même jour.

—Vous restâtes en arrière, le régiment continua sa marche en avant et, quelques jours après les trois divisions du général Dupont, dont nous faisons partie, capitulèrent honteusement à Baylen. Vous fûtes un privilégié, Hans. A la suite de votre blessure, on vous réforma et vous rentrâtes au pays, tandis que nous, nous commençons notre martyre à bord des pontons espagnols.

—On raconte d'horribles choses au sujet de ces pontons. J'ai entendu un ancien vélite de la garde qui en parlait comme de l'enfer.

—Oui, nous étions là, les débris de toute une armée entassés dans d'affreux bateaux démantés, en rade de Cadix, entre les canons des forts espagnols et ceux des marins anglais qui se faisaient nos garde-chiourme. Nous y restâmes de longs mois, en proie à la maladie, à la misère, à la faim.

Une fois, on laissa les prisonniers du "Horea" six jours sans manger. Tous les désespérés qui se jetaient à l'eau, essayant d'une évasion problématique étaient fusillés à bout portant. Les soldats espagnols affectaient à notre égard, une brutalité féroce. Un jour, l'un d'eux me frappa au visage de la crosse de son fusil; je bondis, je le terrassai et j'allais le précipiter par-dessus bord quand arri-

va l'escouade de garde. Je fus maîtrisé et jeté à fond de cale pour subir, le lendemain un simulacre de jugement. Mon affaire était claire et l'on me condamna à mort. Je fus transporté dans un fort. Déjà, je comptais les minutes qui me séparaient du poteau fatal, j'adressai un suprême adieu à tout ce que j'aimais; et comme j'entendais un bruit de pas dans le couloir où donnait ma cellule, je me levai. Mais ce n'était pas l'ordre de marcher à la mort qui venait. Je ne sais comment cela se fit, mais je pense que c'était un raffinement de cruauté, l'on m'annonça que ma peine était commuée en prison perpétuelle. Dès lors je ne retournai plus aux pontons, je fus conduit dans les prisons de Fréjenal. Ah! Hans, si les pontons sont un triste séjour, les cachots de Fréjenal dépassent en horreur tout ce qu'on peut imaginer. On m'y descendit dans un réduit souterrain sans air ni lumière et j'y restai de longues années. L'Empire tomba, mes anciens compagnons des pontons furent rendus à la liberté et je restai là, au fond de mon cachot, mort vivant que nul ne prenait en pitié.

Oui, il fallait que je fusse bâti de fer pour résister à mes tortures morales, car les tortures physiques n'étaient plus rien; mon cerveau seul vivait encore, et dans ce cerveau passaient les plus angoissantes visions. Sans cesse je voyais autour de moi passer des êtres aux formes imprécises et immatérielles mais je les reconnaissais. C'était mon père qui m'avait chassé, c'était ma petite soeur et la douce Frida qui me regardaient sans rien dire.

Hans était énormément impressionné, il avait rempli les verres de kirchenwasser, mais il oubliait de boire.

—Je me sentais mourir et j'appelais la mort à grands cris; un jour, les portes de mon cachot s'ouvrirent; on me fit séjourner à l'infirmerie et j'y restai longtemps, car tous mes membres s'étaient ankylosés et mes yeux ne pouvaient plus supporter l'éclat de la lumière. J'appris alors qu'une armée française, non plus celle de l'empereur, mais celle du roi Louis XVIII, venait de passer en Espagne, où elle avait remplacé Ferdinand VII sur son trône. Le



gouvernement français avait exigé qu'on lui rendit les derniers prisonniers de la grande armée. Nous étions une vingtaine encore, épars dans les prisons espagnoles, et nous rentrâmes dans la vie comme des morts qui sortent de la tombe.

—Ah! les gueux! les sacripants! Infirmer pareil supplice à un soldat coupable d'avoir châtié les insolences d'un garde-chiourme, est-ce possible? répétait le bedeau en donnant du poing sur la table.

Gaspard, qui venait de satisfaire l'amicale curiosité de son ancien compagnon de régiment, reprit :

—Hans, je vous ai raconté ma vie; je vais à mon tour vous questionner.

—Hé! Gaspard, me voilà à vos ordres.

—En passant sur la route, je suis rentré au "KekrontenéGalgen"; j'y ai vu Gréta, votre nièce.

—Hébé! comme on l'appelle là-bas. Pas jolie pour un beller, mais bonne fille quand même et qui a des économies. Imaginez-vous que...

Gaspard l'interrompit.

—Je lui ai parlé de tous ceux qui me sent chers et j'ai appris que tous sont encore en vie. Voyez-vous souvent mon père, Hans?

—Oh! pour cela, je le vois tous les jours, mais il ne me parle jamais de vous. Une fois, j'ai risqué votre nom, il m'a défendu d'y revenir. Mais que ce caprice du maître carillonneur ne vous décourage pas. Au fond, votre père est tout disposé à pardonner, parce qu'il ne cesse de penser à vous. Tenez, je lisais dans la Bible l'histoire de l'Enfant prodigue...

—Laissons cette histoire et dites-moi comment vous savez que mon père me garde une place dans ses pensées.

—D'abord parce qu'un père ne cesse de penser à ses enfants. Ensuite, à cause des chats.

—Que voulez-vous dire?

—C'est vrai! vous ne savez pas que le clocher de Notre-Dame est devenu le champ de manœuvre de toute une brigade de chats dont le vieux Sébald prend un soin jaloux. Chaque matin, je dois leur monter une marmite entière de bon lait et de pain bis; voilà pour l'ordinaire; quant aux délicatesses, c'est lui-même

qui se charge de les distribuer chaque fois qu'il monte dans la tour, et il faut voir comme ses amis à quatre pattes lui font fête, comme ils le flattent et le cajolent.

—Mon père a pris ces animaux sous sa protection; c'est une fantaisie comme une autre...

Hans cligna de l'oeil d'un air entendu.

—Non, Gaspard, ce n'est pas une fantaisie. Je vous dirai que, au commencement, cette passion pour les chats n'a pas laissé de m'étonner; et comme je suis assez curieux de mon naturel, je me suis informé chez Kraab, l'ardoisier. Et, j'ai appris qu'un jour, peu avant votre départ de Nuremberg, vous recueillîtes un pauvre petit chat tout transi de froid et de misère, auquel vous donnâtes asile dans la tour; et comme les chats qu'on trouve par les rues n'ont pas de nom, vous l'appelâtes: Schwartz-Pieterchen.

—Effectivement, il m'en souvient.

—Schwartz-Pieterchen qui vit encore et qui est bien le chat le plus vieux que je connaisse, trouva une compagne qui vint s'installer avec lui dans la tour. Après votre départ, le ménage a fait souche et sa postérité est aujourd'hui aussi nombreuse que celle du Père Abraham. Comprenez-vous pourquoi votre père aime tant les chats de Notre-Dame?... Il les aime parce qu'ils lui rappellent son fils. Ah! le vieil égoïste, il nous défend de lui parler de vous et ses chats peuvent le faire tous les jours...

—Votre remarque touche juste, Hans, et j'en augure favorablement pour la démarche que je vais tenter. Parlez-moi maintenant de ma petite soeur Magdalène.

—Votre petite soeur, c'est une grande et belle jeune fille qui aurait fait tourner bien des têtes si elle avait voulu, mais elle est sage comme un ange et Pétrus Lang est un heureux homme.

—Pétrus Lang!

—Oui. La jolie Magdalène est fiancée depuis l'an dernier à ce grand garçon que votre père a fait nommer organiste à Notre-Dame. On dit qu'il est honnête et travailleur et qu'il fera le bonheur de Magdalène; mais ce n'est pas mon avis, à moi.



Je lui trouve dans le regard quelque chose qui manque de franchise... Tenez, quand il vous parle, on dirait toujours qu'il a peur de laisser percer ses pensées de derrière la tête!... Aussi, vous pouvez m'en croire, je ne le porte pas dans mon coeur, ce Pétrus Lang!

—Pétrus Lang! Pétrus Lang! voilà un nom qui ne m'est pas inconnu.

—C'est possible, Gaspard, car Pétrus Lang est un Nurembergeois natif; il est fils de Heinrich Lang, ce joaillier qui est mort, ruiné par la guerre, dit-on.

—Oui, je me souviens de ce Pétrus. Quoique je sois de dix ans plus âgé, je l'ai fort connu autrefois. Il a, si ma mémoire est fidèle, des cheveux noirs, un nez busqué et sur la joue gauche une cicatrice qu'il se fit en tombant de la charrette du messager de Fürth.

—C'est cela même! Une vraie tête de sacripant!

—Vous n'êtes guère charitable, Hans!

—Je donne aux hommes et aux choses le nom qu'ils méritent. Ma nièce Gréta m'a raconté qu'il existe au "Gekron-ten-Galgen" une société de jeunes fous qui s'intitule les Compagnons de la Lune et qui se livre, toutes les nuits, à un chahut d'enfer. Pétrus Lang est le boute-en-train de la bande, il ne manque aucune réunion et on peut le voir rentrer en ville à l'heure où j'ai presque fini de dormir...

—Ah! Pétrus Lang se rend toutes les nuits au "Gekronten-Galgen".

—Vous n'allez pas l'en féliciter, je suppose!... Je ne dis pas que les jeunes gens ont tort de s'amuser un brin; non! mais il y a plaisir et plaisir!... Et en ce qui concerne votre futur beau-frère...

—Où demeure-t-il?

—Toujours dans la Brunnengasse.

—La Brunnengasse! C'est aussi dans cette rue...

—Qu'habite Frida Ragenheim? Ah! Gaspard! de ce côté, vous n'avez pas de mauvais accueil à redouter, et si j'étais vous...

—Eh bien quoi? Que feriez-vous? demanda l'ex-officier avec impatience.

—J'irais sans plus tarder chez Frida. On dit que depuis votre départ elle n'a jamais souri.

Gaspard s'était levé, et les bras croisés sur la poitrine, la tête inclinée, il arpen-tait l'échoppe à grands pas. Ses idées s'agitaient tumultueuses, un combat se livrait dans les arcanes les plus secrets de son être. Soudain, il s'arrêta, et se plaçant en face du bedeau:

—Hans! J'ai pris une résolution... Mon père doit être averti de mon retour; dès demain, je lui ferai tenir une lettre.

—Cela vaut mieux. Votre père est vieux et, à son âge...

—J'attendrai la réponse; puis j'irai me jeter dans ses bras; je demanderai l'oubli du passé et c'est lui-même qui annon-cera mon retour à Frida. En attendant, je me ferai violence. J'ai tant souffert. Que font quelques gouttes de souffrances ajoutées aux autres quand on voit se ral-lumer l'aube du bonheur?

Hans Morgen estimait que les choses s'arrangeraient au mieux; en conséquence, il ramena le dialogue sur le terrain cher aux vieux soldats, celui des souvenirs.

Sa confiance avait gagné l'exilé et la soirée s'acheva presque gaîment.

—Gaspard! vous souvient-il de cette petite aventure qui nous arriva dans les rues de Madrid, un soir que nous flânions à l'aventure? Nous passions près d'une grande église quand soudain nous enten-dîmes des appels au secours. Comme nous allions voir, nous nous trouvâmes en présence d'une demi-douzaine de mauvais gueux d'un régiment de ligne qui étaient ivres et qui malmenaient un vieil homme et une jeune femme. Vous eûtes tôt fait de remettre les gaillards à la raison. Le vieil homme vous remercia et la jeune dame aussi. Tonnerre de biscayen, quelle paire d'yeux elle avait cette jolie Espagnole! Quand j'y pense, il me semble toujours voir une paire de diamants noirs briller dans la nuit. Vous étiez mon officier, et je n'osais pas vous dire, par A. B. C., ma façon de penser, mais je vous traitai tout bas de mazette quand vous déclina-tes l'invitation que vous faisaient ces gens de les accompagner chez eux.

—Je refusai, mais j'acceptai le souve-nir que m'envoya le vieil homme qui, je l'ai su plus tard, appartenait à la haute société madrilène.



—C'était un poignard catalan dont la poignée et le fourreau étaient autrement ornés que les lattes du 28e cuirassiers. Une merveille de eiselure qui portait votre nom en toutes lettres gravé par un artiste local. L'avez-vous encore?

Gaspard tira de sa poche un stilet espagnol dont la poignée d'ivoire sertie d'or, le fourreau de cuir de Cordoue et la lame damasquinée, gravée avec un art infini, faisaient un chef-d'oeuvre de la vieille armurerie castillane.

—C'est cela, c'est bien cela. Ah! le joli poignard! Tout le régiment vous l'en-viait.

—On me l'avait enlevé pendant mon séjour à Fréjenal; mais, sur mes instances répétées lors de ma libération, le commandant de la prison le retrouva, comme par hasard, dans une de ses panoplies.

Hans tournait, retournait l'arme entre ses mains et ne marchandait pas son admiration.

—Voyez comme ils ont bien gravé votre nom sur la lame. Les lettres sont toutes petites mais on les lit très facilement: "Gaspard Rosenkrantz, 28e cuirassiers. Souvenir de Dona Mercédès Aguada." Qu'est-elle devenue, cette Dona Mercédès? Un bel officier comme vous! si vous aviez voulu...

Le dialogue continua sur ce ton; à onze heures du soir, Gaspard se leva.

—Avez-vous fait choix d'une hôtellerie? demanda le bedeau.

—Non. Et je ne vous cache pas que c'est avec une certaine appréhension que j'envisage la nécessité de coucher à l'auberge. Je puis y rencontrer des gens qui me reconnaîtront; et comme je tiens à ce que mon retour reste secret jusqu'au moment où je pourrai librement rentrer sous le toit paternel...

—Gaspard, je ne dispose que de cette échoppe et d'une soupenote où l'on ne peut se tenir debout sans se cogner la tête contre les solives du toit; mais si je puis vous être agréable, nous arrangerons un lit ici même. Ce ne sera pas un lit de plume, mais quand on a servi au 28e cuirassiers.

Gaspard réfléchit. Un instant, l'offre du bedeau le tenta, mais il répondit:

—Non, Hans. Toutes réflexions faites,

je préfère l'auberge.

Le bedeau n'avait pas l'habitude de discuter la volonté de celui qu'il considérait encore comme son chef hiérarchique.

—C'est comme vous voulez, Gaspard! Je connais précisément une auberge tenue par un homme de Ratisbonne et qui n'est établi ici que depuis une couple d'années. Celui-là ne vous a jamais connu. Allons chez lui.

L'ancien officier acquiesça du geste; l'instant d'après, tous deux traversaient la place et se dirigeaient vers l'hôtellerie.

Mais Gaspard avait ses projets.

Après avoir retenu sa chambre sous le nom de Joseph Langlois, négociant à Strasbourg, il congédia le bedeau et se fit remettre de quoi écrire une lettre.

Il s'était assis tout au bout de la grande salle. Aux tables voisines, de nombreux consommateurs finissaient la soirée; le jeune homme en reconnut plusieurs, mais il constata que ceux-ci le regardaient avec indifférence.

—On oublie vite les absents, pensa-t-il avec amertume.

Quand il eut achevé la lettre qu'il destinait à son père, il annonça à l'aubergiste qu'il rentrerait fort tard, et il sortit dans le but d'attendre Pétrus à la sortie du "Gekronten-Galgen".

Un instant, il eut la pensée d'entrer chez les Compagnons de la Lune, de faire appeler Pétrus; mais il se ravisa et, fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, il résolut d'agir avec discrétion, dans le but de ne pas exciter la curiosité des indifférents.

Il se promena de longues heures sur la route observant, de façon à ne pas être vu, les clients qui entraient au "Gekronten-Galgen", ainsi que ceux qui en sortaient. Le temps s'écoulait avec une désespérante lenteur, mais sa patience se trouva récompensée quand il vit, sur les deux heures du matin, sortir de l'auberge un groupe de jeunes gens, parmi lesquels il reconnut facilement Pétrus Lang.

Gaspard les suivit à distance. Au coude de la route, près de la Frauenthor, il pressa le pas et vit les jeunes gens se sé-



parer pour prendre des directions différentes.

C'était le moment qu'il attendait; il rejoignit Pétrus.

IX

LE REQUIEM

Depuis longtemps déjà, la tumultueuse joie du dimanche s'était éteinte; les derniers bourgeois attardés à la brasserie réintégraient leurs demeures, les portes grinçaient et se refermaient. Grossis par le silence, les douze coups de minuit venaient de bourdonner sur la cité endormie.

Le vent d'ouest s'était levé et les nuages couraient dans le ciel; la lune ne brillait plus que par intermittences; et quand elle déroba sa lumière, on pouvait voir une ombre passer et repasser derrière les vitres d'une maison de la ruelle des Juifs.

Cette ombre était celle de Sébald. L'artiste allait et venait dans sa chambre qui fleurait le vieux parchemin et la moisissure de toutes les vieilles choses qui s'accrochaient aux murailles, traînaient dans les coins et encombraient le plancher.

Une sourde agitation le travaillait; des mots incohérents, des lambeaux de mélodie montaient à ses lèvres et en jaillissaient par saccades; son visage s'éclairait; il tirait quelques sons du clavecin, mais sa main s'arrêtait au milieu d'un accord et il hochait la tête en disant:

—Non! non. Ce n'est pas cela.

Et, les mains croisées sur le dos, l'échine voûtée, il reprenait sa marche par la chambre, allait à la croisée, l'ouvrait grande et envoyait son ombre s'allonger sur le mur d'en face.

Les sonneries du carillon éclataient les unes après les autres, les quarts succédaient aux heures, les demies aux quarts, et, accoudé sur la tablette gothique, Sébald restait figé dans une immobilité de statue.

Un tressaillement le secoua, son oeil

s'irradia; puis, du même mouvement quasi-automatique, il retourna au clavecin, ses doigts se posèrent sur le clavier.

Et le clavier chanta comme chantaient les voix que le compositeur entendait dans son rêve.

C'était d'abord une mélodie plus douce que le souffle du printemps caressant les premières fleurs. C'était une prière émue comme le chaste baiser de la vierge.

Le rythme s'accroissait et filait lentement pour reprendre sa progression saccadée; la sourdine montait, courait d'octave en octave, se faisait dominante. Une musique étrange fusait des entrailles de l'instrument, la phrase hamonique s'entre-coupait de heurts spasmodiques, de sanglots, de gémissements; puis, le cantique baissait; les voix chantaient encore, mais semblaient monter des profondeurs de l'abîme.

—Et, imperceptibles d'abord, revenaient les douces modulations de l'hymne d'espérance; les notes montaient, le clavecin ne pleurait plus; on n'entendait plus gronder le chaos, hurler la douleur.

Alors éclatait un chant de victoire glorifiant la créature régénérée. Et quand Sébald levait les yeux, il voyait, dans un rayon d'or, des formes lumineuses, imprécises, dont les lèvres s'agitaient et chantaient avec lui son sublime cantique.

Les voix avaient parlé, le Requiem était composé.

Les premières lueurs de l'aube faisaient pâlir la clarté de la lampe quand le compositeur abandonna le clavecin pour retranscrire son oeuvre.

Puis, brisé par l'effort, il se jeta sur son lit et dormit quelques heures d'un sommeil fiévreux.

Vers neuf heures du matin, il était debout; son déjeuner fut sommaire et il se remettait à son instrument quand Johann arriva.

La visite de l'enfant lui causa une grande joie.

—Assieds-toi, petit, et écoute le Requiem.

Johann écoutait avidement; toutes ses fibres, toutes ses facultés étaient tendues,



et il restait encore sous le charme longtemps après la chute de la dernière note.

—Comment trouves-tu cela, petit Johann?

—Oh! maître! on n'a jamais rien entendu d'aussi beau; et, pour sûr, les anges qui chantent près du bon Dieu doivent en être jaloux.

Le compositeur sourit, mais son front se rembrunit aussitôt.

—Oui, Johann, le morceau est beau, et c'est mon chant du cygne, j'en ai le pressentiment.

Le fils du bedeau ne comprit pas; il demanda:

—Allez-vous adapter ce morceau aux clochettes, maître?

—Je compte le faire dès demain, mais pour quelques jours seulement. Je garde le Requiem pour plus tard.

—Oh! maître.

—Quand je serai mort, je veux qu'on l'adapte à la sonnerie des heures. Ce sont les voix, Johann, les voix que j'ai entendues cette nuit qui m'ont ordonné cela.

—Oh! maître! maître!

—Dès que j'aurai rendu le dernier soupir, tu monteras au clocher. Tu dévisseras les aiguilles et tu les replaceras selon la notation du Requiem. Il faut que ce Requiem sonne mon glas et que ce glas sonne une année entière!... Tu as bien entendu, petit Johann? Promets-moi d'obéir aux voix.

L'enfant eut un sanglot.

—Pourquoi parler ainsi, maître?

—Il faut promettre.

—Oh! je veux bien promettre ça; mais, si j'ai une prière à adresser au bon Dieu, c'est qu'il vous laisse vivre longtemps, longtemps encore...

## X

### L'ECHELLE DU CRIME

A la soirée, Magdalène vint dire:

—Père, tu m'avais défendu de te déranger, mais il y a là-bas, en bas, un visiteur, qui te demande.

Sébald parut contrarié.

—C'est un étranger. Il m'a dit qu'il arrive de Vienne et que tu connais le but de sa visite. Veux-tu descendre ou dois-je le faire monter?

—Fais-le monter, répondit l'artiste, après un moment de réflexion.

Un petit homme, en costume de voyage, une lourde valise à la main, parut dans l'entrebaillement de la porte.

—Monsieur Julius Berg? fit Sébald.

—Oui, Julius Berg, de Vienne, qui va son petit bonhomme de chemin en faisant le possible pour se maintenir en bonne santé. Et la vôtre, maître?... Je constate que vous restez vert et bien portant. Et le carillon va-t-il toujours à souhait?... Avez-vous composé de nouveaux morceaux? Savez-vous que si vous acceptiez mes offres, si vous vouliez me les laisser imprimer, ils se vendraient comme du pain?... Je reviens de Paris où j'ai conclu plusieurs bonnes affaires, mais je ne m'en retournerai pas à Vienne sans avoir signé le petit traité que je vous propose depuis une dizaine d'années.

—Je vous ai déjà dit que j'étais dénué de toute ambition...

C'est malheureusement, le gros défaut de tous les vrais artistes; je dis: les vrais, parce que, plus un talent est nul, plus il cherche à se produire.

—...Et que je n'ai jamais considéré l'art comme une marchandise qui se vend.

—Permettez, maître! Je ne dirai pas que vous avez tort, mais je me garderai d'ajouter que vous avez raison. L'art, voyez-vous, c'est une plante délicate dont la fleur s'épanouit dans les cieus, mais dont la racine plonge dans la terre pour y chercher sa nourriture. Négligez la racine, et la fleur se flétrit. Ceci pour démontrer que les artistes font preuve d'inconséquence quand ils affichent leur joli mépris pour les choses matérielles.

Maître Sébald sourit; il coupa court au verbiage de l'imprimeur.

—Et vous venez renouveler vos offres de l'année dernière?

—Mais oui, maître. Je vous propose un essai, un simple petit essai, c'est-à-dire que vous me cédez le droit exclusif d'imprimer et de vendre quatre de vos œu-



vres, à votre choix; en échange de quoi je vous paye une somme de quinze cent thalers en bonne monnaie courante.

—Si j'ai bon souvenir, vous ne m'en offririez que mille l'an dernier.

—Vos souvenirs sont exacts, maître. C'est un sacrifice que je fais, rien que pour la gloire de faire connaître au monde les productions d'un...

—Assez, monsieur Berg. J'accepte.

—Voilà un mot que vous auriez dû prononcer depuis longtemps, mais que je sais à vol, puisque vous vous décidez enfin. Avez-vous les morceaux que vous voulez bien céder?

Sébalde choisit dans une liasse de parchemins, quatre fardes qu'il remit au Viennois.

Celui-ci jeta un coup d'oeil sur les titres et se déclara satisfait.

—Les affaires sont les affaires, et si vous voulez me rédiger un petit écrit, nous serons d'accord. Pour ma part, je vais vous payer en beaux souverains d'or que j'ai apportés à votre intention. Les souverains d'or ont aussi leur chanson, et cette chanson résonne agréablement à toutes les oreilles! hé!hé! hé!

Le Viennois ouvrit sa valise et en tira plusieurs rouleaux de souverains flamboyant neuf.

Sébalde remit en échange l'acte de cession dûment signé, puis l'on s'entretint de choses et d'autres.

Julius Berg se leva pour prendre congé.

—Restez-vous longtemps à Nuremberg, demanda Sébalde.

—Non, ma chaise de poste est attelée et je quitte la ville dans un quart d'heure.

—Bon voyage, monsieur.

—Je reviendrai l'an prochain et si vous avez alors quelque autre composition à me céder... Quoiqu'il arrive, vous pourrez toujours m'écrire. J'accepterai vos offres avec empressement.

Sur cette assurance, il se retira.

Resté seul, Sébalde alla s'asseoir dans son fauteuil et s'absorba dans ses méditations.

Tout à coup, son regard se reporta sur les pièces d'or accumulées sur la table.

—Ce sera pour l'anniversaire de Magdalène, dit-il.

Il prit sur une commode un coffret à couvercle bombé et garni de ferrures, essuya la poussière qui le couvrait et alla d'un revers de main, y précipiter l'or de l'imprimeur, quand une voix s'éleva derrière lui:

—Vous êtes riche, maître?

Il se retourna et vit Pétrus Lang, debout, le regard dilaté et comme rivé aux pièces d'or.

—Toi! Comment as-tu pénétré ici, mon garçon?

—Par la porte, car il n'est que le diable qui s'insinue par le trou des serrures, et je ne suis pas le diable. Mais que d'or! que d'or!

—Ne t'occupe pas de cet or et dis-moi ce que tu as fait pendant les trois jours où tu es resté invisible?

—J'étais malade et cloué sur mon lit par ces douleurs du pied gauche qui me reviennent chaque printemps. Ça tient de famille et c'est le seul héritage que m'ait légué mon père, qui avait pourtant connu de beaux jours. Mais jamais il n'a été si riche que vous! Il y a, dans ce coffret, deux mille thalers, au moins...

Le maître carillonneur, qui lui tournait le dos, ne vit pas l'effrayante expression du jeune homme, mais le son de sa voix le choqua; il ferma le coffret.

—Ah ça! M'est avis que tes visites à la taverne deviennent beaucoup trop fréquentes et je veux savoir si tu es disposé à travailler sérieusement, à t'acquitter de ta besogne.

—J'espère que vous n'en avez jamais douté, et sans cette maladie...

—Il est des maladies qui viennent fort à propos, mais glissons...

—Maître, à l'avenir, vous n'aurez plus à vous plaindre.

—C'est sur quoi je compte. Les engagements que tu as pris, le jour où je t'ai agréé comme fiancé de Magdalène, sont des engagements auxquels un honnête homme ne se dérobe pas sans forfaire à l'honneur. Te voilà organiste attitré de Notre-Dame, tu es admis à donner des leçons dans les meilleures familles de Nuremberg, et bientôt, tes ressources seront suffisantes pour te mettre décemment en ménage; mais j'exige que tu re-



nonces à ces habitudes de brasseries dont on commence à gloser. La jeunesse excuse bien des écarts, hélas ! mais je te préviens que ma fille n'épousera jamais un homme dont la réputation aura souffert la moindre atteinte.

—Maître, j'aime Magdalène et je veux être digne...

—Nous allons voir ça. En attendant, pour te rendre le goût du travail, tu te lèveras demain avant l'aube. J'ai composé un Requiem et je veux le mettre pour quelques jours à la sonnerie des heures ; tu m'aideras à changer les aiguilles et tu m'attendras à deux heures du matin sous le portail de l'église.

—Je puis venir vous prendre ici ?

—Non ! Depuis ce maudit rhume qui m'a tant fait souffrir l'hiver dernier, j'ai promis à Magdalène de ne plus me rendre la nuit à la tour, et je ne veux pas la contrarier. Je sortirai donc d'ici à pas de loup, et à la façon des mauvais garnements... Pauvre petite Magdalène, si je la laissais faire, elle me dorloterait comme un grand enfant. Aussi, vais-je lui faire une agréable surprise... Ces quinze cents thalers que je viens de mettre dans le coffret...

—Ah ! il y a quinze cents thalers ?...

—Oui, pas un de plus, pas un de moins, ils sont destinés à Magdalène, et je lui en ferai la surprise le jour prochain de son anniversaire.

—Elle ignore donc...

—Que je suis riche, oui. Tout le monde l'ignore, excepté toi, qui entre chez les gens sans crier gare, mais tu ne me trahiras pas. Tu ne gêneras pas la surprise que je veux faire à ta fiancée.

—Non, maître ; puisque tout le monde ignore que vous possédez quinze cents thalers en or, je ne le dirai à personne.

En disant cela, le voix de Pétrus vibra d'une façon qui n'échappa point au maître carillonneur.

Il eut un sourire.

—Ohé ! garçon, tu te dis en toi-même que cet argent grossira la dot de ta fiancée et qu'il aidera à te mettre en ménage. Hé ! hé !... C'est affaire à Magdalène, qui en disposera à son gré... Mais voilà l'odeur du fricot qui monte jusqu'ici ;

allons souper.

Ils descendirent.

Dans la "chambre" trois couverts étaient mis.

Sur la table, couverte d'une nappe quadrillée de bleu et de blanc, fumait une soupière en porcelaine de Saxe à ramages. Magdalène se tenait debout et attendait que son père et son convive eussent pris place.

C'était une grande et belle personne dont les charmes n'avaient rien de cette beauté poupine si commune aux filles de Bavière ; elle était blonde d'un blond cendré et ses joues avaient la fraîcheur des roses nouvellement épanouies.

Sa magnifique chevelure se relevait en une élégante torsade dont les frisures rebelles folâtraient sur son front ; elle portait une robe de drap gris-perle avec des manches bouffantes et un fichu de petite broderie entrecroisé sur la poitrine.

Quand Sébald et Pétrus eurent déployé leurs serviettes, elle découvrit la soupière, emplit les assiettes d'une appétissante soupe à l'orge et aux prunes et s'assit à son tour.

Les trois personnes mangeaient en silence ; Sébald avait parfois un regard d'orgueil pour la belle jeune fille qui lui semblait ce soir-là plus jolie encore. Pétrus gardait le nez dans son assiette et donnait toute son attention aux prunes qu'il pêchait à l'aide de sa cuiller.

Après la soupe à l'orge, vint le plat traditionnel de "Zauerbrat", viande rôtie après avoir macéré dans le vinaigre ; Magdalène servait ses hôtes ; mais gardait ce même silence qui finit par inquiéter Sébald.

—As-tu du chagrin, fillette ? demanda-t-il.

—Non, père, mais Frida est venue ce matin ; elle m'a parlé des visions de sa grand'mère.

Le couteau que maniait le maître carillonneur dévia et grinça sur la porcelaine.

—Ah !... dit-il.

En même temps, Pétrus levait les yeux.

—La vieille Suzanne est à l'âge où l'on n'a plus sa raison. Elle ferait mieux de mourir.



## Le Carillonneur de Nuremberg

—Comment pouvez-vous parler ainsi, Pétrus?

Le jeune homme comprit qu'il avait blessé Magdalène.

—Ne vous méprenez pas sur le sens des mots, Magdalène. Je veux dire qu'à l'âge de Suzanne on n'est plus qu'une épave humaine et qu'il vaut mieux s'en aller que de souffrir de la décrépitude du corps et de l'esprit. Elle a des visions, dites-vous, c'est mauvais signe.

—Ça dépend, Pétrus!... Moi, je considère les visions de Suzanne comme l'avertissement du Ciel qui présage un heureux événement.

—Oui!... je sais... le retour...

Pétrus se mordit les lèvres, mais il était trop tard; Sébald et Magdalène le regardaient avec une indicible stupéfaction.

—Le retour de mon frère. Comment savez-vous?...

—Je le devine, Magdalène. Combien de fois ne m'avez-vous pas entretenu de ce frère dont vous souhaitez si ardemment le retour... Et quel serait l'événement-heureux que vous espérez, si ce n'est celui-là?

Cette explication semblait plausible; le père l'admirait sans difficulté, mais le regard de Magdalène alla fouiller celui de son fiancé.

—Père! reprit la jeune fille, après une pause assez longue, croyez-vous aux visions de Suzanne?

—J'y crois.

Un rictus qu'il ne put maîtriser vint errer sur les lèvres de Pétrus Lang; il porta la main à la poche intérieure de son habit comme pour s'assurer qu'un objet s'y trouvait encore.

Magdalène reprit avec un tressaillement dans la voix:

—Et s'il revenait, père? Si vous l'entendez là, frapper à notre porte?...

—Je te dirais: Va ouvrir, Magdalène.

—Et vous pardonneriez?

—Je pardonnerais.

Un rayonnement d'allégresse resplendit sur le beau visage de la jeune fille; elle ressemblait en ce moment à ces figures de saintes tout auréolées de la joie d'en haut que Sébald Schonhover, un imagier de

jadis, avait sculptées sous le portail de Notre-Dame.

Pétrus Lang ne disait rien.

La fille de Sébald demanda:

—Pétrus, pourquoi ne vous réjouissez-vous pas avec nous? On dirait que le retour de Gaspard vous laisse indifférent. Ne doit-il pas devenir votre frère?

—Je serai le premier à partager votre joie; mais à quoi bon nous préparer d'amères désillusions?

—Alors, vous ne croyez pas aux visions de Suzanne?

—Non.

Cela jeta un froid entre les interlocuteurs. Magdalène semblait profondément attristée.

—Comme votre cœur s'est endurci, Pétrus!... Vous n'êtes plus le jeune homme enthousiaste d'autrefois. Les amis que vous fréquentez ont-ils pu ainsi changer votre caractère?

—Je ne vous comprends pas, Magdalène.

—Vous savez que je vous aime comme on doit aimer le futur compagnon de sa vie et vous ne cessez de m'attrister.

—Magdalène, je ne pense pas que...

—Vous n'avez pas encore démerité ouvertement de mon estime, mais vous faites votre société d'un homme que vous devriez fuir comme un oiseau de malheur. On vous a vu l'autre jour avec Otto de Weissenthal.

—C'est un gentilhomme qui appartient à une de nos vieilles familles bavaroises.

—C'est un homme dont la réputation est odieuse et qui a semé la ruine partout où il a passé...

Les pommettes de Sébald se colorèrent.

—Magdalène aurait dû parler de cela plus tôt. Pétrus, je vous défends! entendez-vous! je vous défends d'entretenir le moindre rapport avec cet homme.

—Maître!...

—Vous devez le fuir. Je le veux... Sinon, il faudra renoncer à Magdalène.

Jamais le vieillard n'avait parlé avec une telle autorité; son accent avait perdu sa douceur habituelle et les mots arrivaient à ses lèvres, cinglants comme des coups de fouet.

Pétrus baissa la tête.



—Je me conformerai à votre désir, car, que ne ferai-je pas pour être agréable à ma chère Magdalène!

Cet incident avait augmenté la gêne qui régnait entre les convives. Pétrus essaya d'amener la conversation sur d'autres sujets; on lui répondit par monosyllabes. Sébald et sa fille étaient visiblement sous l'empire des pensées les plus lancinantes.

Après le repas, le fiancé ne prolongea pas sa visite, il effleura les doigts de Magdalène et sortit accompagné jusqu'à la porte, par Sébald.

—Sous le portail de l'église, à deux heures du matin, lui dit encore celui-ci.

—Soyez tranquille, je serai exact.

La nuit était noire, le temps était devenu mauvais, le vent soufflait avec impétuosité. Pétrus ramena les plis de son manteau et s'en alla à grands pas. Au détour de la rue, une ombre surgit devant lui.

—Eh bien? demanda l'ombre.

—J'ai remis votre lettre. Votre père en a pris lecture.

—Qu'a-t-il répondu?

—Rien! Du moins, rien qui puisse vous fixer sur ses intentions. C'est-à-dire...

—Pourquoi tergiverser ainsi et ne pas dire que mon père refuse d'oublier le passé?

—Non! il ne refuse pas. Quand je lui ai donné votre lettre, il s'est mis à trembler comme une feuille. Il est resté longtemps sans dire un mot; votre soeur a lu la lettre à son tour, alors, ils se sont regardés et le vieux Sébald a répondu: Dites à mon fils qu'il attende jusqu'à demain!

—Demain!... Est-ce que vous dites la vérité, Pétrus?

—Si je dis la vérité?... balbutia le fiancé de Magdalène, que cette question posée à brûle-pourpoint, troublait profondément.

—Oui! mon père n'a-t-il pas simplement répondu par une fin de non-recevoir.

—Je vous répète qu'il vous a demandé d'attendre jusqu'à demain.

—Et Magdalène?

—Elle se taisait, mais ses yeux intercédèrent pour vous.

—Enfin, Pétrus, vous étiez là; vous avez

pu juger des sentiments de mon père. Que pensez-vous qu'il fasse?

—J'ai la conviction que, demain, il vous fera appeler.

—Lui avez-vous dit où je logeais?

—C'est lui-même qui l'a demandé.

Gaspard serra à les briser les mains du misérable.

—Pétrus! Pétrus! que faire pour vous remercier, pour vous prouver toute ma gratitude?

—En ne m'en parlant jamais, frère Gaspard! Ce que j'ai fait, n'étais-je pas obligé de le faire, en vertu des liens qui m'uniront bientôt à votre soeur!

—Oh! Puisse-t-elle faire votre bonheur, car vous le méritez. Tenez, Pétrus, je puis faire bien peu de chose en ce moment, mais comme vous aimez les choses d'art, je vais vous offrir un objet dont la valeur est inestimable.

Il prit dans sa poche le poignard qui avait fait l'admiration de Hans Morgen.

—Acceptez cela, Gaspard. C'est le seul souvenir que j'aie rapporté de ma campagne au-delà des Pyrénées. J'y tenais beaucoup, mais je vous l'offre, et vous m'affligeriez en refusant.

Quelle chose d'inexprimable se passait chez Pétrus; ses tempes battirent, son sang lui brûlait les artères.

—Cette arme porte mon nom et une inscription gravés sur la lame. Elle me fut offerte à Madrid par deux personnes qui se croyaient mes obligées.

Pétrus s'empara du poignard; par les volets mal clos d'une maison voisine filtra un mince rayon lumineux; il s'efforça de lire l'inscription à cette clarté incertaine.

—Oui, dit-il. Voilà votre nom gravé en toutes lettres. C'est un travail vraiment remarquable, et je vous sais gré de m'en faire cadeau. J'en prendrai soin et, après moi, il ira à mes enfants, si Dieu m'en donne.

—Adieu, Pétrus!

—Vous me quittez? Déjà?

—Je veux regagner mon logis. Songez donc: si mon père s'avisait de me faire appeler ce soir, de venir lui-même.

—Ce serait possible. Adieu, Gaspard.

Les jeunes gens se séparèrent.



## Le Carillonneur de Nuremberg

Gaspard rentra à son auberge; Pétrus alla jusqu'à la Karlesbruck et s'accouda sur le parapet, regardant l'eau noire s'engouffrer sous le pont.

Bientôt, un homme vint le rejoindre.

—As-tu vu l'autre? demanda celui-ci, sans préambule.

—Je l'ai vu, et c'est l'enfer qui nous l'envoie. Mais, une question, Otto... Qu'a dit Samuël?

—Il refuse tout délai.

—Alors, il faut payer, payer à tout prix.

—Oui!

—C'est bien, Otto! Samuël sera satisfait.

Il rit d'un rire mauvais, d'un rire qui faisait grimacer son visage.

—J'ai trouvé la somme, ou plutôt je la trouverai cette nuit chez le vieux. Ah! ah!... ah!... bandit... Je profite de tes leçons et l'élève va en remontrer au maître. Ne roules donc pas des yeux de chouette ahurie. Je te dis que nous aurons la somme entière, tout ce que nous devons à Samuël!... Et non seulement, nous serons libérée envers cet affreux croquelardon, mais jamais personne ne nous soupçonnera d'avoir employé un moyen qui aurait pu envoyer deux Compagnons de la Lune se balancer entre ciel et terre!

Il exhiba le poignard.

—Regarde! Lis l'inscription qui se trouve sur la lame.

Un fanal brûlait tout proche. Otto examina le poignard.

L'expression satanique qui venait parfois crisper ses traits reparut avec une acuité épouvantable.

Sa gorge eut un sifflement vipérin.

Il venait de comprendre.

Celui dont il avait fait son disciple, celui, dont, hier encore, il redoutait les hésitations, venait de se révéler un maître du crime.

## XI

### LES VOIX DE LA TOUR

—Ohé! garçon, es-tu là?

—Me voici, maître. Mais br..., il souffle à décorner Satan en personne. J'avais

peur que vous ne vinssiez pas.

—Il est de fait que tous les vents du ciel se sont réunis en un joli sabbat. Il ne doit pas faire bon là-haut, mais nous irons vite en besogne. As-tu ta lanterne?

—Oui, maître.

—Il eût été sage de prévenir Hans Morgent, qui nous aurait donné un rude coup de main. Si tu allais frapper à son échoppe?

—A quoi bon? Nous suffirons au travail.

—Tu as raison. Laissons ce digne Hans en paix.

Sébald avait introduit une clé dans la serrure, et une petite porte basse tourna sur ses gonds, à côté du portail.

Après avoir allumé les lanternes, les deux hommes s'engagèrent dans l'escalier.

Un bruit grondait au-dessus de leurs têtes; plus ils montaient, plus le bruit s'accroissait.

Quand ils débouchèrent à l'étage des cloches, tout craquait autour d'eux; une rafale faillit éteindre les lanternes; par les auvents percés aux quatre points cardinaux; la tempête s'engouffrait en hurlant: la tour trépidait sur ses bases, le bronze vibra d'un murmure continu, les cordes brimbalaient follement et cognaient les poutres de heurts secs; parfois, comme si des mains invisibles eussent erré dans les cloches, une vibration plus sonore dominait le fracas de l'ouragan.

—Quel temps! quel temps! disait Sébald.

Ils franchirent la passerelle et les fauves lueurs des lanternes allèrent se réfléchir sur les robes des colosses endormis dans un mauvais rêve; puis ils passèrent près de la caisse de l'horloge où quelque chose de détraqué battait la paroi intérieure: toc! toc! C'était à croire qu'une créature humaine, enfermée là-dedans, cherchait à s'en évader.

Sébald, le premier, s'aventura sur le casse-cou qui menait à la chambre du clavier; au-dessus de lui, il vit s'allumer des lueurs glauques qui s'agitaient, montaient et descendaient comme autant de feux-follets acouplés: c'étaient les prunelles



des chats que les bruits de la tour n'échappaient pas.

—Vous voilà mes camarades. Il paraît que l'ouragan ne trouble pas vos promenades. Dieu me pardonne, mais il fait diablement mauvais chez vous, par des nuits pareilles. Allons, hop! nous causerons là-haut.

Ils étaient dans la chambre du cylindre; là, le vacarme devenait assourdissant; les ardoises crépitaient sur la toiture comme des milliers de castagnettes; des plaques de zinc ou de cuivre se tordaient en gémissant.

Sébald alla fermer la petite fenêtre; il posa sa lanterne et dit à Pétrus:

—Dès que le quart aura sonné, tu dévisseras les aiguilles de l'heure. En procédant vite, nous pourrons opérer sans démonter le cylindre.

Pétrus prit ses outils dans l'armoire, le cylindre tourna, le quart sonna.

Il se mit à l'oeuvre.

Sébald s'était accroupi et tout en parlant aux chats, il leur distribuait les rogatons du "Zauerbrat" de la veille.

Mais, cette fois, il eut des attentions particulières pour le doyen de la bande.

— Mon vieux Schwartz-Pieterchen, tu es le Mathusalem des chats; et, malgré ton âge vénérable, tu as encore bon pied et bon oeil, quoique mesdames les cigognes t'aient fort mal arrangé celui de droite. Je ne croyais pas que les chats pussent vivre si longtemps. Tu étais tout petit quand on t'a apporté dans la tour et bien de l'eau a passé, depuis, sous le pont de Peignitz. Oui, mon vieux Schwartz-Pieterchen, l'eau coule, coule toujours, et le temps passe...

Et il caressait l'animal qui dressait la queue, raidissait l'échine et faisait ronron.

Le vieux carillonneur continuait:

—Tu as rempli une longue carrière, mon pauvre Schwartz, et pourtant tu es un enfant trouvé. Un grand beau garçon t'a recueilli, dans le soubirail d'une cave, un soir qu'il faisait frisquet. Est-ce que tu t'en souviens de ce beau grand garçon? Et lorsque tu me regardes de ton oeil tout rond, ne penses-tu pas, dans ta cervelle de chat, que je lui ressemble?...

Hé!... hé!... le temps passe...

Pétrus, agenouillé près du cylindre, détachait les aiguilles; le travail avançait, mais le misérable pensait à tout autre chose qu'à ce qu'il faisait.

Parfois, à la dérobée, il regardait le maître, l'oeil restait un moment sans grincer, les aiguilles sans tomber.

Alors Sébald aussi levait la tête et disait:

—A quoi songes-tu donc, fainéant? Allons! Un peu de courage! Il ne faut pas que Magdalène s'aperçoive de mon escapade. Dois-je t'aider?

—Non, maître, il ne reste plus que trois rangées.

Et l'outil tournait, tournait avec une activité fébrile.

—C'est fait, dit Pétrus, se relevant.

Sébald prit sa place; il rassembla les aiguilles en tas, à portée de sa main et déploya devant lui la copie du Requiem.

Les prunelles du fiancé de Magdalène s'étaient mises à briller, presque aussi fort que celles des chats.

—Mais que fais-tu donc, garçon? Je n'y vois goutte. Place-toi de l'autre côté du cylindre et tiens les deux lanternes! Plus bas..., bon, un peu plus haut, comme cela.

Suivant la notation du morceau, l'artiste insinuait dans leurs rainures les pointes métalliques; il poussait ce travail avec une dextérité remarquable.

Pétrus, les bras tendus, tenait toujours les lanternes; il pensait au couteau de Gaspard, qu'il avait dans sa poche, déjà sorti de sa gaine.

Le vieillard restait accroupi à ses pieds, le dos voûté, la tête penché sur le cylindre; l'occasion était belle; mais, pour saisir le poignard, l'assassin aurait dû déposer une des lanternes, Sébald se serait retourné, il l'aurait regardé, et Pétrus ne se sentait pas la force d'affronter ce regard.

Ses yeux se voilaient d'un brouillard rouge, dans lequel il voyait scintiller les souverains d'or du coffret; il voyait l'effroyable rictus du baron Otto qui devait se trouver au pied de la tour, attendant le moment d'aller s'emparer de l'or du crime.



## Le Carillonneur de Nuremberg

Et ses doigts se crispaient rageusement aux poignées des lanternes : et il sentait peser, comme si elle s'emplissait de plomb, la poche où était le couteau.

Sébald venait d'achever le placement des aiguilles.

—Tout va bien, dit-il. Nous irons entendre le Requiem dans la cage des clochettes et j'en profiterai pour vérifier les câbles.

Cette cage des clochettes était située plus haut que le clavier ; seul, le maître carillonneur en possédait la clé et les ouvriers ne s'y rendaient que lorsque des réparations étaient nécessaires, c'est-à-dire au bout de longs intervalles, quelquefois des années.

Pétrus se dit que, là-haut, tout favoriserait la consommation du crime ; s'il laissait des traces il pourrait les faire disparaître à loisir, par la suite.

Enfin, comme trois heures approchent, Sébald monte.

Accrochées à leurs chevalets, les clochettes, rangées d'après leur grosseur, les plus petites au-dessus, les plus grosses en bas, pendent inertes ; mais ce repos n'est que momentané, car l'instant approche où les marteaux vont se mettre en branle.

Sébald profite de cet instant de répit pour vérifier la tension des câbles.

—Je m'en doutais, voici deux fils qui ne tarderont pas à se rompre, je prévenirai Hans ; demain, nous viendrons parer au mal. Pétrus, approche la lanterne ; on dirait...

Le pauvre homme n'achève pas. Pétrus vient de lui enfoncer le poignard entre les deux épaules.

Il tombe en avant, les bras en croix, sans un cri, sans une plainte.

En même temps, les câbles erssautent ; un frémissement passe dans les clochettes et les premières notes du Requiem éclatent.

Alors se passe quelque chose d'inouï.

Tout s'anime, tout vibre au son des clochettes ; un immense cri de colère s'élève des profondeurs de la tour ; un concert de gémissements sort de tous les recoins ; les échelons, les marches vermoulues craquent sous la foulée d'êtres qu'on

qu'on ne voit pas ; le bourdonnement des grosses cloches monte comme le bruit d'une vague qui va tout submerger ; un long rauquement s'exhale des rouages qui tournent ; des formes hideuses se profilent dans l'ombre et fixent sur l'assassin des regards flamboyants, des bras sans corps s'allongent pour le saisir à la gorge. Au dehors la tempête siffle des malédictions.

Pétrus, debout, l'oeil hagard, la face décomposée, entend et regarde tout cela ; il voit les clochettes frémir sous les coups de heurtoir le carillon pleure le Requiem ; c'est l'âme du vieux qui court de clochette en clochette.

Oh ! ce Requiem ! cet épouvantable Requiem. Chaque note qui tombe le meurtrit d'un sanglant reproche.

—Pétrus ! Pétrus ! Qu'as-tu fait ? Je t'aimais comme un fils et tes mains sont rouges de mon sang. Je t'avais assis à mon foyer et tu y portes le désespoir. Pétrus, qu'as-tu fait ?

Il broye ses oreilles sous l'étreinte de ses poings ; les vibrations lui arrivent plus sonores ; il lui semble que son cerveau va éclater.

Une irrésistible terreur l'envahit ; il s'élance au dehors, franchit les derniers étages du clocher, gravit l'échelle des couvreurs.

Le voici sous la tige qui supporte la croix ; sa tête se meurtrit à l'angle des poutres extrêmes ; la lucarne par où les ardoisiers se hissent jusqu'au coq est à côté de lui ; il livre son front aux poussées de l'ouragan.

Et toujours lui arrivent les notes du Requiem qui prennent des intonations humaines et hurlent son crime par tous les auvents.

Pétrus sent qu'il va devenir fou. De gros nuages noirs, aux franges échevelées par la tempête, se pourchassent dans le ciel et le frôlent presque ; de démoniaques silhouettes s'en détachent et cherchent à l'entraîner dans le vide ; il comprend que ses épaules, sa poitrine émergent de la lucarne ; alors, il se raidit, il se cramponne, il résiste de toute son énergie à l'attraction, il ne veut pas mourir.

Au-dessous de lui viennent expirer les



dernières sonorités du Requiem; un arrêt, trois coups graves arrivent de plus bas. Trois heures du matin.

Alors le misérable respire plus librement; ses nerfs se détendent. En même temps que les clochettes, se sont tués les malédictions de la tour; on n'entend plus que les ardoises qui crépitent, les plaques de zinc qui se tordent.

Les minutes s'écoluent. Le quart succède à l'heure; les clochettes chantent encore, mais ce n'est plus le Requiem; Pétrus se rassure, il retrouve tout son calme; il a honte de ses terreurs, de ses hallucinations.

Il songe à poursuivre son oeuvre criminelle; Otto de Weissenthal doit perdre patience; il faut que tout soit fini avant le jour.

Il quitte la lucarne, redescend à la chambre du clavier et arrache du cylindre, les aiguilles du Requiem pour y replacer l'ancien air, celui que les gens de Nuremberg entendent depuis des mois.

Un papier raîne à côté du mécanisme; c'est la copie du chef-d'oeuvre. Pétrus le ramasse, le froisse avec colère ouvre la fenêtre et le lance dans le vide.

Ainsi, le charme sera conjuré. Il sera détruit pour toujours ce Requiem vengeur qui fait courir l'âme du vieux dans les cloches! Non, il ne l'entendra plus, personne ne l'entendra plus.

Comme l'assassin remonte dans la cage aux clochettes, il entend de petits cris plaintifs. Qu'est-ce encore? Les hallucinations vont-elles recommencer? Non! Sébald est toujours là, les bras en croix; il n'a pas bougé, il ne bougera plus.

Le peu de sang qui a coulé de ce corps de vieil homme est déjà absorbé par la poussière du plancher. Pétrus entreprend de fouiller le cadavre, car il lui faut la clé de la maison de la Judengasse; sa main plonge dans les poches de la lévite, mais il la retire brusquement, striée d'une raie sanglante.

Tous les chats de la tour sont près de leur vieil ami qu'ils s'étonnent de trouver si roide. Les uns ronronnent et passent en le cognant de la tête; d'autres sont acroupis et miaulent plaintivement.

Schwartz-Pieterchen, le poli hirsute, les moustaches hérissées, les griffes sorties, tient levée la patte dont il vient de labourer la main du bandit.

—Bêtes infernales! dit Pétrus, avec un blasphème.

Il saisit une tringle et frappe dans les tas. Les animaux reculent; seul, le vieux chat borgne fait mine de revenir à la charge.

Pétrus trouve enfin la clé, puis il soulève le corps; il est jeune et fort, le vieux ne pèse presque pas à ses épaules.

Il ferme la porte de la cage et descend les échelons, soutenant d'une main le cadavre, tenant de l'autre la lanterne; la descente est pénible, les chats sont derrière lui, soufflant de colère.

Il arrive à l'étage des grosses cloches; au moment de franchir la passerelle, il ressent une douleur lancinante; c'est Schwartz-Pieterchen qui vient de lui planter ses griffes dans la jambe.

D'autres chats surviennent, c'est un grouillement autour de lui; il lui semble qu'on déchiqûete tous ses membres; des gouttes de sueur perlent à son front, une rafale éteint son lumignon; sans lâcher le cadavre, il engage la bataille dans les ténèbres. La lanterne lui sert de massue; il frappe, il frappe là où il voit flamber les prunelles des chats; il frappe à l'aveuglette, au risque de faire un faux-pas et d'aller se briser sur les voûtes.

Enfin, il reste maître du terrain. Alors, il se précipite vers l'embouchure de l'escalier de granit; il arrive en bas, la porte tourne. Otto est là, à attendre.

Les deux complices savent combien le temps est précieux, car, déjà, l'aube s'annonce. Ils précipitent le cadavre dans un angle obscur derrière un gros tas de pavés, s'assurent que le couteau est toujours dans la blessure et s'éloignent à grands pas vers la Judengasse.

Dix minutes après, le précieux coffret est entre leurs mains. Rien n'a bougé dans la petite maison. Magdalène n'a pas interrompu le rêve qui lui montre Gaspard souriant entre Frida et Sébald.

Tout a marché à souhait. Samuël sera payé.



XII

LE CALVAIRE

Après avoir quitté Pétrus Lang, Gaspard était rentré à l'auberge et prenait son repas dans un coin de la salle, sans se préoccuper de ce qui se passait autour de lui.

La maison était bien fréquentée ; des bourgeois cossus y buvaient de la bière dans de grands pots à couvercle ; des jeunes gens devisaient bruyamment et criblaient les deux "magdes" de lazzi plus ou moins spirituels.

Vêtues de leurs jupes de velours noir qui atteignent à peine la cheville, d'un corsage rouge laissant brailler les manches claires de la chemisette, leur double natte retombant dans le dos, les filles allaient et venaient, n'attachant qu'une importance relative aux brocards des consommateurs.

Un de ceux-ci se distinguait par ses allures excentriques ; d'un geste épileptique, il brandissait une feuille de papier et disait :

—La nature n'est pas si sottre qu'on le croit ; et si elle a créé de vilaines choses, c'est pour nous faire apprécier celles qui sont belles. Savez-vous pourquoi elle a mis au monde une horreur dans le goût de notre Hébé, qui est la "magde" la moins esthétique qui ait jamais officié dans les temples de Gambrinus ? Non ? vous ne le savez pas, hommes de peu de jugement. Eh bien ! c'est pour établir la comparaison et faire resplendir dans tout leur éclat, les charmes des blondes enfants que vous voyez ici.

Une des "magde" passait ; le parleur la hêla.

—Ohé ! toute radieuse Anna ! Apprenez que les muses m'ont inspiré des vers en votre honneur ; je vais vous les lire et vous les donnerai ensuite.

—Vous êtes trop aimable, Hermann. Gardez vos vers et payez-moi les deux couronnes que vous me devez depuis la semaine dernière.

—Je vous payerai les deux couronnes,

mais pour vous punir, ce ne sera pas aujourd'hui.

Il enfouit le nez dans son pot de bière, fit claquer la langue et, secouant la tête :

—En vérité, je vous le dis : Nuremberg, la vieille cité des rêveurs et des poètes, est une cité bien dégénérée. On trouverait dans son enceinte, plutôt un chien raisonnant philosophie qu'une créature humaine sachant admirer un beau vers.

Et il laissa circuler à la ronde son regard chargé de mépris.

Mais soudain, le facies glabre de l'esthète réfléchit la surprise la plus vive.

—Que la lumière d'Apollon cesse de luire à jamais, si je n'aperçois pas là-bas un revenant ! Réjouissez-vous, camarades, mes yeux ravis viennent de distinguer dans la foule de ces brutes un joyeux compagnon des noces de jadis que jje croyais depuis longtemps errant sur les bords du Cocyte.

Le rimailleux se leva et s'avança vers Gaspard, à qui il tendit la main.

—Je te salue, Gaspard, et mon cœur sait gré au Destin qui te ramène parmi nous. Sois le bienvenu.

Le fils de Sébald avait reconnu celui qui venait à lui ; mais, outre qu'il ne lui convenait pas de renouer ses anciennes relations, il tenait à garder l'incognito jusqu'au jour où il pourrait rentrer le front haut dans la maison paternelle.

Il posa sa fourchette et, toisant l'homme, demanda sèchement :

—Que désirez-vous, Monsieur ?

—Comment ! Ce que je désire ? Mais je désire serrer la main d'un compagnon de ma jeunesse lointaine et dorée, mais oui ! lui serrer la main en attendant que j'aie composé une ode.

—J'ignore qui vous êtes.

—Je suis Hermann Vogeler, licencié en philosophie de la faculté d'Heidelberg, et vous êtes Gaspard Rosenkrantz, le plus joyeux, le plus spirituel des "anciens", que nous avons eu le chagrin de voir disparaître après certaine querelle qu'il eut avec l'auteur de ses jours. On en parla beaucoup après votre départ et je fus de ceux qui déplorèrent ce coup d'une mauvaise tête...

—Je ne comprends rien à votre chara-



bia. Je m'appelle Langlois, je suis étranger et si je viens en ce pays, c'est pour y faire du négoce.

Gaspard s'était exprimé en français ; depuis l'occupation par les armées de Bonaparte, toute la bonne société comprenait et parlait cete langue, à Nuremberg.

Hermann Vogeler parut interloqué.

— Vous vous appelez Langlois et... vous êtes étranger ?

— Oui.

— Qu' Athropos coupe le fil de mes jours. J'aurais parié ma part de l'Olympe que vous êtes Gaspard Rosenkrantz. Il est vrai que ce pauvre Gaspard, s'il vit encore, n'a pas atteint la quarantaine et que vous paraissez avoir cinquante ans ! C'était le plus joyeux drille de la cité et vous avez l'air d'un fossoyeur. Malgré ça, pour une ressemblance, c'est une fameuse ressemblance, et vous aurez beau me dire...

Comme son interlocuteur s'impatientait, Hermann rengaina le reste de son discours ; il salua et regagna sa place, non sans se retourner plusieurs fois.

Quand il vit le fils de Sébald se lever pour rentrer dans sa chambre, Hermann Vogeler s'en fut agripper par les boutons de son habit, un gros bonhomme horriblement louche, qui avait l'avantage d'être le maître de la maison.

— Maître Yirth, tout le monde à Nuremberg sait que tu es la complaisance faite aubergiste. Je vais donc te demander un serviceê...

Les prunelles du tenancier firent un effort pour converger vers le même point.

Hermann Vogeler reprit :

— Rassure-toi, fils de Silène ! mon intention n'est point de t'emprunter un souverain que je ne te rendrais point. Dis-moi simplement quel est l'homme au grand chapeau qui mangeait là-bas, à la septième table.

— C'est un étranger, Monsieur Hermann.

— Un étranger ?

— Oui ! Il s'appelle Langlois et vient de Strasbourg.

— Voilà qui est surprenant. Tout étranger et tout Langlois qu'il soit, on ne m'ôtera jamais de l'idée que c'est no-

tre Gaspard Rosenkrantz. Vous savez, Gaspard Rosenkrantz qui abandonna un jour notre pays pour se faire soldat.

— Oui !

— Eh bien ! Si ce Langlois n'est pas Rosenkrantz, il y a là-dedans un étrange caprice de la nature, car les deux personnages se ressemblent de façon étonnante ; beaucoup plus que ton oeil droit et ton oeil gauche.

Content de ce bon mot, Hermann tourna les talons et s'en alla rejoindre ses amis qui quittèrent bientôt la taverne pour se rendre au Gekronten-Galgen.

Dans la triste solitude de sa chambre, Gaspard, trop agité pour espérer le sommeil, ôta ses chaussures et arpenta le plancher à grands pas.

Puis il s'assit sur son lit, la tête entre les deux mains, absorbé dans la profondeur de ses pensées

Peu à peu, une sorte d'engourdissement le gagna et il entra dans cet état intermédiaire entre le sommeil et la veille, qui annihile nos facultés mais nous laisse percevoir les bruits du dehors, dans l'imprécision d'un rêve.

Des heures passèrent ainsi.

Quand Gaspard se réveilla de cette torpeur, sa lampe brûlait encore mais tout était silencieux dans l'auberge ; on n'entendait plus que le bruit de l'ouragan fouettant les vitres.

Pour dégourdir ses membres endoloris, il reprit sa promenade par la chambre et alla coller son front contre la vitre.

La nuit était noire, et pourtant, une étoile brillait.

Mais cette étoile ne ressemblait pas aux autres étoiles ; elle avait des scintillements rouges ; son éclat baisait et augmentait, s'éteignait et se rallumait.

Sans savoir pourquoi, il s'intéressa au jeu de cet astre extraordinaire.

— Ce n'est pas une étoile, dit-il.

Un coup de vent lui apporta la sonnerie du carillon qui jouait un air étrange.

— Non, ce n'est pas une étoile, c'est une lucarne de la tour de Notre-Dame qui est éclairée. De la lumière dans le clocher, à cette heure ! Serait-ce un reflet



## Le Carillonneur de Nuremberg

d'incendie lointain? Aurais-je une hallucination?

Il se frotta les paupières, porta son regard ailleurs et, après quelques minutes, le leva de nouveau vers la tour.

Cette fois, la lumière avait disparu.

Un instant, il crut la voir plus bas, filtrer entre les abat-sons des grosses cloches, mais cette vision n'eut que la durée d'un éclair.

Gaspard ne savait que penser : il échafauda conjectures sur conjectures.

Une seule lui sembla plausible.

—Ce ne peut être que Hans, qui fait une ronde à cause de la tempête.

Petit à petit, le clocher se détachait sur un fond de grisaille; c'était l'aube qui poignait.

En même temps, et malgré l'heure matinale, la cour s'emplissait de bruit : des hommes couraient, martelant le pavé du cliquetis de leurs gros sabots; on entendait hennir les chevaux, grincer des ferrailles.

Gaspard se rappela que l'auberge servait de relai à plusieurs diligences; un de ces lourds véhicules allait s'ébranler. Alors, il se rechaussa, vêtit son ample manteau et descendit au moment où la voiture passait sous le porche. Il sortit derrière elle; un des valets de l'auberge le salua au passage.

—Déjà en route, monsieur?

—Oui. Je n'ai pas sommeil; je veux faire un tour par la ville et me recoucher ensuite.

Le valet haussa les épaules; il trouvait qu'il fallait avoir le diable au corps pour éprouver le besoin de se promener par le temps qu'il faisait et quand tout dormait encore.

La remarque du garçon se justifiait en partie, car la tempête redoublait d'intensité.

Gaspard n'avait pas fait quinze pas qu'une énorme girouette s'abattait près de lui avec un bruit formidable; un autre se fut empressé de rentrer au logis; il n'eut pas une hésitation et, par une ruelle qui s'offrait à sa gauche, il déboucha devant l'église Notre-Dame.

Comme il contournait le temple, il rencontra un petit vieux tout ratatiné qui

déambulait gravement, une archaïque hallebarde sur l'épaule. C'était le veilleur de nuit, le même que Gaspard avait connu étant enfant et dont l'unique service consistait à cogner aux volets des boulangeries pour annoncer aux mitrons paresseux que l'heure de se mettre au pétrin approchait.

Le veilleur salua Gaspard comme il saluait tous les noctambules d'honnête apparence, et passa.

Le jeune homme cotoya la Schut-Insel, passa la Peignitz sur la Karlsbrücke et arriva dans les vieux quartiers où les maisons, avec leurs étages encorbelés, avançaient tellement que deux personnes auraient pu, en certains endroits, se tendre la main d'un côté à l'autre.

Quoique le ciel commença à se teinter de gris sale, il faisait encore très sombre dans ces rues. Soudain le cœur de Gaspard battit avec violence; il se jeta dans une encoignure et regarda avidement une fenêtre derrière laquelle brûlait de la lumière.

Une ombre passa, le cœur du jeune homme battit avec violence; l'ombre qu'il venait d'entrevoir était l'ombre d'une femme.

—Frida! dit-il.

Cet homme fort qui avait vu cent fois la mort de près se mit à trembler d'émotion.

Un instant, il eut la pensée de s'élançer vers la petite porte qu'il connaissait si bien, de se suspendre au heurtoir, de crier :

—Ouvrez! Me voici!

Mais il résista, il ne reverrait la fiancée que pour en faire sa femme, et, s'arrachant à sa contemplation, il alla lentement, le dos voûté, la tête baissée, au hasard.

Il sortit de la ville, s'engagea sur la grande route.

Le jour s'était levé, un jour triste et chargé de tempête; des paysans, juchés sur leurs charrettes lourdement cahotantes, se rendaient au marché; tous ces gens le regardaient avec étonnement.

Les hautes branches des arbres se tordaient et craquaient au-dessus de sa tête; le vent s'engouffrait dans son man-



teau; le froid le gagnait; il avisa un cabaret de rouliers et s'y fit servir un verre de brandevin.

Cette boisson forte le ranima; il reprit sa marche sans but, traversa des villages et, s'apercevant enfin qu'il était fort loin de la ville, se décida à rebrousser chemin.

Dix heures du matin sonnaient quand il rentrait à Nuremberg.

Dans le coeur de la cité régnait une animation peu ordinaire; des gens stationnaient sur le seuil des portes et causaient comme s'il eût été huit heures du soir; au tournant de la rue où était son auberge, Gaspard vit un grand rassemblement devant l'hôtellerie. Il avança pour s'informer.

Il entendit des chuchotements; des gens le montraient du doigt en disant:

—Le voilà! le voilà!

La crainte vague d'un danger inconnu l'étreignit; il marcha plus vite.

Tout à coup, les chuchotements éclatèrent en une clameur formidable.

—Le voilà! A mort! A mort!

Cent bras se levèrent; en un clin d'oeil il fut dépouillé de son chapeau, de son manteau; des poings d'hommes, des griffes de femmes s'abattirent sur son visage.

Malgré sa longue détention dans les cachots espagnols, Gaspard était robuste; il voulut se défendre, mais les vagues humaines l'enserraient de si près qu'il lui fut impossible de faire un mouvement; ses vêtements s'en allaient par lambeaux, le sang l'aveuglait; les hurlements de la foule l'assourdisaient. Il eut l'impression d'une masse pesante qui lui frappait le crâne.

### XIII

#### SOUS LE TOIT PATERNEL

Quand il revint à lui, il était étendu sur une banquette dans la salle de l'auberge; tous ses membres étaient comme brisés; un homme noir pensait ses blessures.

D'autres hommes également vêtus de noir étaient assis à une table; ils étaient trois. Celui du milieu semblait réfléchir, celui de droite écrivait, celui de gauche le regardait de ses yeux d'oiseau de proie qui faisaient frissonner.

Au dehors, la foule hurlait toujours, et l'on entendait dans les accalmies, ce même cri: En arrière! En arrière!

—Mon Dieu! mon Dieu! que s'est-il passé? se demandait le malheureux.

Tout son système nerveux se tendit; il prêta l'oreille; un hurlement dominait les autres:

—A mort! A mort!

—Que me veulent ces gens? Que leur ai-je fait?

Il se redressa comme mû par un ressort; deux gendarmes vinrent se placer à ses côtés; un des hommes noirs fit un signe; on le poussa vers la table.

—Comment vous appelez-vous? demanda d'une voix très douce celui qui était au milieu.

—Gaspard Rosenkrantz, lieutenant au 28<sup>e</sup> cuirassiers, chevalier de la Légion d'honneur, actuellement en demi-solde.

L'homme au regard d'oiseau de proie eut un sourire de mauvais augure et dit:

—Si ces titres ne sont pas usurpés, ni la France, ni la Légion d'honneur ne peuvent se glorifier de celui qui les porte.

Gaspard leva le poing.

—Misérable! rugit-il.

Les gendarmes s'interposèrent; l'homme noir à la voix douce dit un mot à celui qui venait de parler et continua:

—Vous êtes Gaspard Rosenkrantz! Alors, pourquoi vous faites-vous appeler Joseph Langlois?

—Pour des raisons qu'explique ma situation à l'égard de mon père. Mais, dites-moi, que signifie cet appareil judiciaire? car je suis ici en accusé! je le vois.

Les trois hommes noirs se consultèrent: l'un d'eux dit aux gendarmes:

—Faites avancer la voiture.

—Où voulez-vous me conduire?

—Ruelle des Juifs.

—Chez mon père?

L'homme sinistre de gauche le scruta de son regard perçant comme une vrille.

—Où. Gaspard Rosenkrantz, nous al-



lons chez votre père.

Sous le porche, la voiture venait de stopper; c'était une de ces lourdes guimbardes qui réalisaient pour l'époque le type du véhicule le plus rapide et le plus perfectionné.

On l'avait, pour la circonstance, attelé de quatre chevaux; les trois hommes noirs, Gaspard et deux gendarmes, montèrent à l'intérieur; un autre policier prit place à côté du conducteur.

On ouvrit à deux battants les portes de l'auberge qu'on avait été obligé de fermer. A ce moment, une nouvelle bordée de vociférations arriva; un homme placé à l'extérieur fit un geste; la voiture s'ébranla.

Gaspard vit la partie de la rue, en face de l'auberge entièrement déblayée, mais plus loin, derrière une rangée de gendarmes, l'arme au poing, il aperçu le remous d'un océan humain.

—A mort!... à mort!... pas de jugement! la potence! criaient mille voix.

Le conducteur cingla ses chevaux; les vigoureuses bêtes partirent à grande allure. Tout d'abord, par les glaces baissées, Gaspard vit des poings qui se tendaient, des silhouettes qui galopaient aux deux côtés de la voiture et qui, essouffées, abandonnaient la course pour être remplacées par d'autres.

Puis il ne vit, il n'entendit plus rien; tout tournoyait autour de lui; le sentiment du réel s'évanouissait; il s'affala dans le fond de la voiture, pantelant, abruti.

Il comprit vaguement que la voiture s'arrêtait, on le poussa, il se leva et marcha sans savoir où il allait.

Soudain, une forme humaine surgit à ses côtés, le serra d'une étreinte fébrile.

—Gaspard! Gaspard!

La torpeur qui glaçait les facultés du malheureux se dissipa en partie; il vit qu'il était dans les bras d'une femme.

—Magdalène!

—Gaspard! mon pauvre Gaspard! Ils peuvent dire tout ce qu'ils veulent! Je sais bien que tu n'es pas coupable.

On arracha le frère à l'étreinte de la soeur; une voix ordonna:

—Montez!

Gaspard reconnut l'endroit; c'était le couloir de la maison de son père; il voyait la maison comme il l'avait vue dix-sept années auparavant.

Dehors, les mêmes hurlements se déchâmaient:

—A mort! A mort!

Pour la première fois, un horrible soupçon lui traversa l'esprit; il se retourna, jeta un grand cri.

—Magdalène! Magdalène! Que me veut-on?

Magdalène ne répondit pas. Des bras robustes le saisirent et le forcèrent à monter.

Dans la chambre de Sébald, les rideaux étaient tirés; mais, brusquement, ils glissèrent sur leurs tringles; la lumière du jour entra à flots.

L'homme au regard d'oiseau de proie posa la main sur l'épaule de Gaspard.

—Regardez Gaspard Rosenkrantz, regardez votre oeuvre!

Et il vit couché entre les colonnes torsées du lit à baldaquin, le cadavre rigide de son père.

Il y eut quelques secondes d'un épouvantable silence. Sans les rugissements de la rue, on aurait entendu battre les coeurs.

Le regard du malheureux allait du cadavre aux hommes noirs, des hommes noirs au cadavre; on y lisait l'angoisse vitreuse de la démence.

Puis il éclata d'un rire lugubre, martelé comme les coups de maillet qui clouent une bière.

—Ah! ah! ah! insensés que vous êtes! Vous ne savez donc pas que ce sont les tombeaux des prisons espagnoles? Ai-je pourri treize années sous terre pour apporter la mort où j'attendais le bonheur? Ah! ah! ah! quels juges êtes-vous donc?... Oui, quels juges? quels juges?

Et il continuait à rire de son rire de dément.

Le magistrat au regard d'oiseau de proie, qui s'appelait Jacobus Koch, reprit:

—Gaspard Rosenkrantz, vous venez de voir votre oeuvre. Devant ce cadavre, je vous adjure de dire la vérité. Quels sont



les mobiles qui vous ont poussé au crime ?

Gaspard ne disait plus rien ; il était tombé à la renverse dans le fauteuil de Sébald ; une haine rosée perlait à ses lèvres, ses mâchoires crissaient, et les orbites de ses yeux, grands ouverts, laissaient voir ses prunelles dilatées, rivées sur une vision chaotique.

Impitoyable, Jacobus Koch continua :

— Répondez, Gaspard Rosenkrantz !

Werner Gülich, l'autre juge et le médecin s'interposèrent.

— Ne voyez-vous pas que cet homme est hors d'état de vous répondre. Laissez-le, fit le praticien.

Koch abandonna sa proie à regret.

En même temps, un gendarme approcha du bon juge et lui dit quelques mots à l'oreille.

Celui-ci ne dissimula pas sa surprise, mais il répondit :

— Introduisez-la.

On eut juste le temps de tirer les rideaux du lit où reposait le cadavre, et l'on vit entrer une toute vieille femme, tellement cassée, tellement voûtée que son dos faisait resque un angle droit avec ses reins.

D'une main, elle s'appuyait sur une canne, de l'autre, elle s'agrippait au bras d'une jeune femme.

C'était Suzanne, la centenaire, et Frida, la fiancée sans fiancé.

#### XIV

### LE COFFRET BOMBE

Cette entrée inattendue causa une profonde émotion. Seul, Jacobus Koch esquisssa un sourire sardonique.

Gaspard restait insensible à ce qui l'entourait ; en passant devant lui, Frida eut un tressaillement ; on crut qu'elle allait défaillir, mais elle ne lâcha pas le bras de l'aïeule.

Werner Gülich fit avancer un siège, la vieille le refusa ; une énergie passagère traversa son vieux corps ; sa taille voûtée se redressa.

— Messieurs, dit-elle, de sa voix chevrotante, aucun bruit du dehors ne franchit le seuil de ma triste demeure, personne ne m'a dit que le vieux Sébald est mort ! Je l'ai vu...

Werner Gülich écoutait la centenaire avec intérêt ; l'énigmatique sourire de son collègue s'accentua.

Suanne reprit :

— Ne riez pas, Jacobus Koch. Dieu réserve des châtiments terribles aux mauvais pasteurs et aux mauvais juges ; les cœurs qui ne connaissent pas la pitié ne connaîtront pas la sienne.

— Cette femme est folle.

— Non, Jacobus Koch, je ne suis point folle. Celui qui m'a laissé cent et quatre ans sur la terre ne m'a pas ôté la raison, et à certaines heures, il me donne la puissance de voir avec les yeux de l'âme ce que vous ne voyez pas avec les yeux de votre corps. J'ai vu le cadavre du vieux Sébald alors qu'il n'était pas encore froid et celui qui l'a tué, ce n'est pas celui-là.

Et elle montra Gaspard.

Quelque chose de cette voix touchait-il les arcanes qui vivaient encore chez Gaspard ? C'est probable, car on l'entendit murmurer :

— Non ! non ! ce n'est pas moi ! Je ne l'ai pas tué ! ce n'est pas moi ! non ! non ! non !

— Le crime a été commis près de Notre-Dame, continua la centenaire, parce que, quand ma vision a commencé, Sébald était étendu dans l'encoignure de gauche, derrière un monceau de pavés ; il avait un bras étendu, l'autre était replié sous le corps, et son pied touchait une grosse pierre. Est-ce bien ainsi que vous l'avez trouvé ?

— Oui, Suzanne ; continuez.

— Quand j'ai vu le cadavre de Sébald, deux hommes venaient de le jeter là ; ils étaient fort grands ; l'un avait la barbe en pointe, l'autre était nu-tête. Je n'ai pu voir ni leur visage, ni la couleur de leurs vêtements, parce qu'il faisait encore nuit ; mais, si je revoyais l'un de ces hommes, celui qui était nu-tête, je vous dirais : le voilà.

La vieille parlait sous le coup d'une émotion qui allait croissant ; mais cette



## Le Carillonneur de Nuremberg

émotion renforçait visiblement son énergie; elle refusa encore le siège qu'on lui offrait.

—Les deux hommes, après avoir abandonné le cadavre, se mirent à courir ils prirent par l'Obst-Markt, la Binder-Gasse, la Theresenplatz, et arrivèrent ici, devant cette maison. L'homme qui n'avait pas de chapeau ôta ses chaussures, tira une clé de sa poche, ouvrit la porte et entra seul; il monta l'escalier sans bruit et vint dans la chambre où nous sommes.

La centenaire s'interrompit encore, regarda autour d'elle et posa l'extrémité de sa canne sur une des consoles qui meublèrent la chambre.

—Il y avait ici une cassette de chêne avec un couvercle bombé et des ancras de fer sur les côtés; elle était à moitié pleine de pièces d'or qui étaient des souverains tout neufs. L'homme sans chapeau s'empara de la cassette, la mit sous son bras et alla suspendre à un clou qui se trouve là, dans l'angle de la cheminée, la clé au moyen de laquelle il était entré dans la maison.

Werner Gülich alla voir à l'endroit désigné.

La clé y était.

Tout le monde se regarda, étonné, l'implacable Koch ne souriait plus.

Suzanne poursuivit:

—Quand il eut accroché la clé derrière la cheminée, l'homme descendit, toujours sans bruit; il ferma la porte avec précaution, remit ses chaussures et s'enfuit avec son complice par la Spitalplatz et la Lorenzergasse... Ici, le brouillard qui termine mes visions est venu et tout s'est effacé.

De nouveau, la voix de Gaspard retentit avec la sonorité d'un glas.

—Non! non! ce n'est pas moi! Je ne l'ai pas tué! Non! non!

On voyait la poitrine de Frida se soulever avec violence, mais son visage gardait la rigidité du marbre.

Werner Gülich se recueillit.

—Alors, femme, vous pouvez certifier qu'un coffret a été enlevé dans cette chambre?

—Oui. Il était là sur cette console.

—Et il contenait de l'or?

—Beaucoup d'or.

—Voilà qui est étrange!

—J'avoue que les déclarations de cette femme sont déconcertantes. Quoi qu'il en soit, il est facile de les contrôler, dit Jacobus Koch.

L'instant d'après, Magdalène, vivante évocation de la douleur, était devant les magistrats.

Magdalène tomba à genoux, se tordant les mains.

—Suzanne! Frida! Pitié!... Je dis la vérité; la vérité comme je l'ai vue! Pourquoi mentirais-je?

Werner Gülich qui avait cru à l'innocence de Gaspard, baissa la tête. Koch rayonnait.

—Je vous le disais; l'assassin de Sébald Rosenkrantz est son misérable fils, et cette vieille femme est folle.

Les prunelles de Suzanne fulgurèrent; cette ruine humaine, cette morte oubliée s'animait d'une force effrayante, les rides de son front s'effaçaient, sa taille était droite comme celle de Frida.

—Vous méprisez l'avertissement que je vous apporte, Jacobus Koch. Souvenez-vous qu'au-dessus des tribunaux terrestres, il en est un autre qui réserve ses châtimens les plus terribles aux mauvais juges et aux mauvais pasteurs! Vous vous refusez à chercher la lumière! Prenez garde, Jacobus Koch, et craignez que le bras de Dieu ne s'appesantisse sur vous!

Un souffle de terreur passa sur les assistants, une convulsion plus violente que les autres secoua le corps de la centenaire; elle se rejeta en arrière et son bras décharné se tendit menaçant.

Un homme venait d'entrer: c'était Pétrus Lang que Werner Gülich avait fait mander.

En voyant la centenaire qui l'enveloppait de son regard chargé d'imprécations, le misérable eut un mouvement d'épouvante, mais il se fit violence et avança.

Suzanne avait saisi le mauvais juge par le poignet.

—Jacobus Koch! Vous voulez connaître l'assassin de Sébald? Eh bien! je vais vous le montrer. Celui qui a tué le père de Gaspard, c'est...

Un hoquet passa dans la voix de l'aïeu-



le; toute son énergie factice venait de s'éteindre comme un feu de paille. Elle s'accrocha au bras de Frida; ses yeux dardèrent une dernière étincelle, elle jeta un grand cri et s'affaissa roide.

Dans le fond de la pièce, une voix s'élevait.

—Non! je n'ai pas tué Sébald!... Non! Ce n'est pas moi! Je ne l'ai pas tué, non! non! non!...

## XV

### LA REVANCHE DES CHATS

Les funérailles de Sébald eurent lieu le lendemain, au milieu d'une foule compacte et recueillie.

A part Magdalène et Gaspard, le défunt était sans parenté; le deuil fut conduit par Pétrus Lang, dont l'affliction émut les coeurs sensibles.

Le jour suivant, un autre cortège s'acheminait vers l'église; c'était celui de Suzanne.

A cette époque, les journaux, très peu nombreux, ne s'occupaient jamais des instructions judiciaires, qui se poursuivaient dans un certain mystère. Si tout le monde savait que la centenaire était morte subitement dans la chambre de Sébald, on ignorait les circonstances qui accompagnèrent cette mort étrange, et il ne circulait à ce sujet que de bruits vagues, tellement vagues qu'il était difficile de faire la part de la vérité.

Néanmoins, comme il arrive toujours en pareil cas, la curiosité était surexcitée et il y eut presque autant de monde aux obsèques de la vieille qu'à celles de Sébald.

Chez Gaspard, la réaction s'était opérée, et il envisageait maintenant son horrible situation avec plus de calme; il se préparait à la lutte dont sa vie et son honneur étaient l'enjeu.

Après avoir, aux juges instructeurs, exposé sa longue et navrante odyssée, il

raconta l'entrevue avec Pétrus Lang et l'histoire du poignard dont il lui avait fait l'hommage.

C'était élever contre le fiancé de sa soeur une accusation grave.

A la vérité, l'existence du jeune homme offrait certains points obscurs qui eussent corroboré cette accusation sans les circonstances qui s'acharnaient contre le malheureux Gaspard.

Les déclarations de Hans Morgen qui avait vu le poignard entre ses mains, celle du valet d'auberge qui avait remarqué la sortie du voyageur à une heure qui devait coïncider avec la consommation du crime et celle du veilleur de nuit qui découvrit le cadavre après avoir rencontré Gaspard non loin de là, devinrent des charges accablantes.

On interprétait de même contre lui le faux nom qu'il avait donné à l'auberge et la persistance qu'il avait mise à ne pas vouloir reconnaître le poète Hermann Vogeler.

Pétrus Lang fut entendu pour la forme; il se défendit énergiquement d'avoir eu la moindre relation avec le criminel, et mis en sa présence, se borna à répéter:

Je ne connais pas cet homme.

Du reste, pourquoi Pétrus aurait-il assassiné le vieil artiste qui était son bienfaiteur, auquel il devait tout, et dont la fille était sa fiancée?

Ces considérations renversèrent toutes les affirmations de Gaspard, et, dès lors, l'incident du poignard fut considéré comme une légende, inventée pour les besoins de sa cause, par un criminel aux abois.

Le bedeau et son fils, Frida et Magdalène étaient peut-être les seuls qui crussent à l'innocence de Gaspard.

Les jeunes filles avaient pressenti une partie de la vérité; chez Magdalène surtout, qui avait sincèrement aimé Pétrus, le soupçon prenait corps et devint bientôt une certitude.

Depuis l'épouvantable scène de la confrontation, Magdalène s'était retirée chez Frida, et, dans la chambre aux lambris sculptés, lugubre comme une crypte, les deux amies vivaient un long et douloureux martyre.

Un jour, Magdalène s'alita; une fièvre



## Le Carillonneur de Nuremberg

aiguë se déclara et le mal poursuivit lentement son oeuvre.

Dans la froide tristesse de leur solitude, un seul être humain venait apporter une faible lueur d'espérance : c'était le pauvre petit Johann Morgen, qui, chose bizarre, ne paraissait pas si affecté de la mort du vieil artiste qu'on aurait pu l'attendre de son affection.

Il ne cessait de répéter à la fiancée et à la soeur :

—Le maître est mort mais son âme ne nous a pas quittés. Elle est encore dans les clochettes et y restera tant que les clochettes dureront. Il nous parlera encore, le maître. Les clochettes parleront, elles crieront le nom de l'assassin et elles nous rendront Gaspard.

Les malheureuses filles se rappelaient ce qu'avait dit si souvent le vieil artiste et il leur arrivait de tourner la tête vers le clocher avec la quasi-persuasion que le salut viendrait de là.

Le bruit courut que l'instruction judiciaire était close et que Gaspard Rosenkantz allait être jugé publiquement.

Au jour fixé pour l'audience, toutes les affaires furent suspendues, tout chôma à Nuremberg. Dès l'aurore, beaucoup de gens stationnaient aux abords du tribunal, comptant assister à l'arrivée du prisonnier ; mais leur espoir fut déçu, car les magistrats, se souvenant des scènes qui marquèrent l'arrestation et voulant éviter le retour, avaient, dès la veille, et dans le plus grand secret, fait transporter Gaspard dans un local atenant à la chambre de justice.

Le bedeau comptait parmi les témoins les plus importants et il avait quitté son échoppe de fort bonne heure.

Johann se rendit aussitôt dans la tour et monta jusqu'à l'étage des clochettes.

Il était là, dans le réduit où le maître carillonneur avait trouvé la mort ; il était à genoux sur le plancher, les mains jointes dans une ardente prière.

—Clochettes ! disait-il, gentilles clochettes ! ne parlerez-vous pas?... L'âme du maître est-elle impuissante à vous communiquer son souffle de jadis ? Clochettes ! Clochettes ! ne parlerez-vous pas ?

Et la prière de l'enfant devenait une

supplication ; ses genoux labouraient la poussière, ses bras se tordaient, les larmes baignaient ses joues.

— Clochettes ! Clochettes ! ne parlerez-vous pas ?

Le carillon se mettait en branle, sonnait l'heure, puis redevenait inerte.

Johann se levait ; il se hissait sur ses petits pieds, il grandissait sa taille ; il étreignait les clochettes de ses bras, posait ses lèvres brûlante sur le bronze rigide.

—Clochettes ! Clochettes ! l'âme du maître n'est-elle plus parmi vous ? Est-ce parce que je n'ai pas tenu la promesse que je lui ai faite ? Est-ce parce qu'il est parti sans que vous ayez chanté son Requiem ?

Il retombait à genoux ; son invocation s'adressait directement à celui auquel il avait voué une sorte de culte.

—O maître ! maître ! Il n'en est pas de ma faute ; où est-il votre Requiem ? où est-il ? J'ai essayé de le recomposer dans ma tête, mais je n'ai pas pu. O maître, prenez pitié !... Faites chanter les clochettes. Sauvez Gaspard ! Sauvez vos enfants !

Un rayon de soleil para la robe brillante des clochettes d'un éclat aveuglant : le quart sonna. Johann regardait et écoutait avidement. Les reflets d'or du métal se détachèrent et vinrent auréoler son front pâle.

Comme s'il eût obéi à un ordre, l'enfant redescendit dans la chambre du clavier ; fébrilement il se mit à fouiller l'armoire ; pour la centième fois, il explora les coins les plus cachés, il grimpa sur les poutres, il passa la main sous les aiguilles du cylindre. Hélas ! ses recherches restèrent infructueuses.

L'enfant était découragé.

Il s'assit près du cylindre.

—Clochettes ! Clochettes ! Vous ne parlerez donc pas ? gémissait-il.

La petite fenêtre était ouverte. Johann monta sur la banquettes et s'accouda dans l'embrasure.

Sa vue plana sur la ville toute dorée de soleil et qui lui apparut ce jour-là comme un immense damier vert et rouge ; le rouge des toitures, le vert des jardins habillés de leur parure printanière.

Pour la première fois, ce spectacle lui



parut maussade ; il songeait au drame qui se déroulait là-bas et autour duquel la foule ondulait.

Instinctivement, il détourna les yeux de cet endroit où on allait condamner un innocent, et son attention fut attirée par un petit drame qui se passait au-dessous de lui, dans la corniche où les cigognes avaient installé leur nid.

Les volatiles s'en étaient allés vers une de ces excursions qu'ils faisaient chaque matin et leur nid était désert.

Désert, non, pas précisément, car un intrus profitait de l'absence des oiseaux pour violer leur domicile.

Cet intrus était Schwartz-Pieterchen, le doyen des chats de la tour, le favori de Sébald, qui avait la rancune tenace et que la perte de son oeil n'avait pas corrigé. Il avançait, le long de la corniche, de cette allure allongée et cauteleuse particulière aux bêtes de sa race qui méditent un mauvais coup.

D'un bond, il fut au milieu du nid ; un instant, il resta assis sur son derrière avec la majesté d'un triomphateur qui prend possession d'une ville conquise.

Puis, des quatre pattes, il se mit à fourrager dans le tas et, v'lan ! les brins de paille s'en allaient par-dessus la corniche, tourbillonnaient dans le vide et descendaient lentement vers le sol en suivant une oblique sous la poussée du vent.

—Villaine bête ! Méchant chat ! Veux-tu bien finir, cria l'enfant, comme si l'animal eût pu l'entendre et le comprendre.

Mais le chat venait de suspendre son oeuvre de destruction.

Il restait en contemplation devant un objet blanc qu'il avait mis à jour au fond du nid.

L'étonnement de Schwartz-Pieterchen ne fut pas long ; il saisit sa trouvaille entre ses dents et s'enfuit.

—Un oeuf ! fit Johann.

Mais il se ravisa :

—Non ! ce n'est pas un oeuf, un oeuf de cigogne est plus gros, et Schwartz-Pieterchen ne pourrait l'emporter dans sa gueule.

La curiosité le poussant, le garçonnet quitta l'embrasure et se disposait à descendre, quand Schwartz-Pieterchen bon-

dit dans la chambre, poursuivi par les autres chats qui cherchaient à lui enlever le corps du délit.

Le coeur de Johann battit ; il avait reconnu la nature de l'objet dérobé chez les cigognes ; c'était un papier tout froissé, roulé en boule et jauni par la pluie.

—Oh ! Clochettes ! Clochettes ! dit-il.

Il appela le chat qui vint à son appel et se laissa reprendre sans résistance le produit de son larcin.

Là-haut, les clochettes sonnaient allègrement la demie ; mais si puissante que fût leur voix, elle fut couverte par le cri que jeta l'enfant.

Il avait déployé le papier.

C'était la copie du Requiem.

## XVI

### JUSTICE DES HOMMES

L'audience venait de s'ouvrir.

Dans la salle, la foule était tellement compacte que, seules, les têtes pouvaient se mouvoir. Bourgeois et gens du peuple se trouvaient pêle-mêle, tels qu'ils avaient pu se caser dans la bousculade. De rares privilégiés étaient assis aux places réservées : des notables, des hommes de loi, des jolies femmes aux toilettes claires y avaient attendu l'ouverture des débats comme on attend que le rideau se lève sur une tragédie à effet.

On introduisit l'accusé.

Il était vêtu de hautes bottes, d'une culotte de drap bleu et d'un habit noir ; sur la poitrine, brillait la croix des braves ; sa pâleur était livide, mais son visage respirait le calme.

Quoique toutes les charges fussent contre lui, son attitude ferme, ses gestes nobles firent bonne impression.

Plusieurs femmes commencèrent à ressentir de la pitié, et de la pitié à de la sympathie, il n'y a pas loin.

—Celui-là un assassin ? Jamais ! fit à mi-voix la femme du maître des postes, la jolie madame Kessler, qui ne se gênait pas pour sortir un avis.



## Le Carillonneur de Nuremberg

Gaspard tressaillit; c'était le premier mot de sympathie qu'il entendait dans la bouche d'un indifférent; cela lui parut de bonne augure et il eut pour madame Kessler un regard humide de gratitude.

L'interrogatoire suivit son cours; quand le juge aborda l'incident du poignard, Gaspard leva la main.

—Devant Dieu et devant mes juges, sur mon honneur d'honnête homme et de soldat, sur cette croix que j'ai achetée au prix de mon sang, je jure que j'ai donné ce poignard à Pétrus Lang.

Quelques personnes furent frappées de la conviction qui vibrait dans ces mots; elles commencèrent à douter de la culpabilité.

Le premier témoin qu'on entendit fut le juge Werner Gülich, qui retraça avec une netteté vécue la scène de la confrontation.

—Croyez-vous aux visions de Suzanne? lui demanda le président.

—J'y crois.

—Et, selon vous, le coffret contenait de l'or?

—Oui!... dit-il d'une voix ferme.

Le poète Hermann Vogeler vint ensuite. Il raconta comment il avait reconnu Gaspard Rosenkrantz et quelle obstination celui-ci mit à se donner comme un certain Langlois de Strasbourg.

—Mais— corrigea le doux rêveur—ce soir-là, j'avais fait mes lustrations sur l'autel des Muses, et je présume que si Gaspard n'a pas voulu me reconnaître, c'est qu'il ne porte pas les ivrognes dans son cœur. Aussi vrai que les neuf Muses sont filles d'Apollon, je suis persuadé que Gaspard se serait jeté dans mes bras si j'avais été à jeun. Je l'ai beaucoup connu autrefois; c'était un joyeux compère toujours prêt à rire, mais qui avait une sainte horreur des ivrognes.

Comme le poète semblait disposé à continuer sur ce ton, on lui imposa silence.

Voulez-vous me permettre d'ajouter un mot, dit-il.

La réponse fut affirmative.

—Et bien! quand mon ami Gaspard assure avoir donné le poignard à Pétrus Lang, je le crois, moi, parce que Gaspard Rosenkrantz est un honnête homme

et que Pétrus est une fripouille.

Un murmure courut dans la salle; le président donna un ordre; on saisit le poète par les épaules et, deux minutes après, il se trouvait dans le couloir.

Cette expulsion déplut à la foule qui aime l'audace et, en général, tout ce qui rompt avec l'hypocrisie des conventions; de nouvelles sympathies en furent acquises à Gaspard.

Au poète succéda le bedeau.

Le bedeau? Oh non! il n'avait plus l'air d'un bedeau, le digne Hans Morgen. Il était rasé de frais; ses moustaches étaient cirées et retroussées comme au jour fameux où, dans la cour des Tuileries, l'empereur fit défiler le 28<sup>e</sup> cuirassiers avant de l'envoyer se faire massacrer à Eylau et à Friedland. Il avançait roide et cambré dans son bel habit qui n'avait plus vu le jour depuis l'enterrement de sa défunte et, comme Gaspard, il portait sur la poitrine, la croix qu'il avait rapportée des champs de bataille de Pologne.

Arrivé devant les juges, Hans, s'inclina, puis, pivotant sur ses talons, dans la direction de Gaspard, la main droite à hauteur du front, il salua militairement.

Ce geste en dit plus que le plus éloquent plaidoyer. Hélas! la déposition du vieux soldat devait tout détruire.

Sur l'invite du président, il commença par raconter les campagnes auxquelles il avait participé, d'abord comme camarade, puis comme subalterne de Gaspard qui avait franchi la première échelle des grades à la pointe du sabre. On pouvait l'en croire, sans le désastre de Baylen, le jeune homme ne serait pas qu'un simple lieutenant. Il connaissait son Gaspard, lui, un vieux dessalé qui avait pris ses chevrons au 28<sup>e</sup> cuirassiers.

Quand il eut expliqué dans quelles circonstances l'accusé avait reçu le poignard, à Madrid, le juge demanda:

—Et quand le soir de son arrivée à Nuremberg, Gaspard Rosenkrantz vint dans votre échoppe, il l'avait encore, ce poignard?

—Oui.

On lui montra l'arme qui avait frappé Sébald.

—C'est bien celui-ci?



—Oui.

Les juges s'entre-regardèrent d'une façon qui ne laissait aucun doute sur ce qu'ils pensaient.

Voyant qu'on ne l'interrogeait plus, le bedeau reprit :

—Je vous ai dit : oui, messieurs, parce que c'est la vérité. Gaspard avait ce poignard, mais ça ne veut pas dire que je le croie coupable. Dieu m'en préserve ! Gaspard n'a pas trempé les mains dans le sang de son père. Gaspard est innocent.

Il s'en alla comme il était venu ; mais ceux qui le virent de près purent constater que l'ancien soldat avait des larmes plein les yeux.

Le garçon d'auberge, qui avait vu sortir le soi-disant Langlois par un temps à ne pas mettre un chien dehors et à une heure où les honnêtes gens n'ont pas l'habitude de se promener, comparut ensuite.

Ses allures me semblaient louches et j'ai eu tout de suite l'idée qu'il préparait un mauvais coup, dit le valet avec une seraine inconscience.

Le malheur voulait que la sortie de Gaspard précédât de fort peu le moment auquel on présuait que le crime avait été accompli.

Une grande fatigue pesait sur l'assistance, le président suspendit l'audience.

Le doux poète Hermann Vogeler ne fut pas peu ahuri en se trouvant dans la solitude du couloir. Cela s'était opéré tellement vite qu'il n'avait pas eu le temps de protester.

Il descendit l'escalier en maudissant l'humanité entière.

—Décidément, le monde est peuplé de gredins et de sots ! Des sots, parce qu'ils ne voient pas que ce pauvre Gaspard est incapable de l'action criminelle qu'on lui reproche. Des gredins, parce qu'il n'y a plus que les gredins qui jouissent de l'estime des sots. Moi, je vois clair dans tout cela, et je n'ai dit qu'une partie de ce que je pense, une toute petite partie, pas plus grosse que mon petit doigt, alors que j'en sais le poids de tout mon corps. Qu'ils me disent donc, ces ânes coiffés, où cette coquefredouille de Pétrus va cher-

cher tout l'argent qu'il dépense chez les Compagnons de la Lune. On dit qu'il puise sans compter dans la bourse du baron Otto, mais cette bourse me fait l'effet d'être trouée comme la réputation de son propriétaire. Et cette histoire du coffret racontée par Werner Gülich ne donne-t-elle pas la réponse à une question qu'il serait si simple de poser ? Mais non ! tous ces gens sont des ânes incapables de comprendre un beau vers et de lire dans la conscience d'un honnête homme.

Tout en tenant ce petit discours, Hermann Vogeler était descendu dans la rue et traversait à coups de coude les rangs de la populace qui n'avait pu entrer dans la salle d'audience.

Les Nurembergeois connaissaient Hermann Vogeler ; on savait qu'il était un des principaux témoins dans l'affaire. Aussi, fut-il entouré, pressé de questions.

—Que dit Gaspard Rosenkrantz ? Il sera condamné, n'est-ce pas ?

Le poète s'arrêta et, haussant les épaules :

—Oui ! il sera condamné ! malheureusement, oui ! Mais c'est l'autre qui devrait être pendu. Oui, l'autre, l'autre.

A tous, avec une légère variante, il faisait la même réponse ; les gens n'y comprenaient rien et ils pensèrent qu'à force de contempler les étoiles et d'avaloir des chopes, le poète avait subi une notable oscillation de ses facultés.

Il atteignit ainsi une brasserie où, après tant d'émotions, il éprouvait le besoin de se retremper le moral.

Les questions dont on ne cessait de l'accabler lui donnaient sur les nerfs ; au septième pot qu'il avala, sa placidité était devenue de l'exaspération.

—Sera-t-il condamné ? sera-t-il condamné ? Plèbe imbécile et sanguinaire, oui, il sera condamné. Je pense même qu'il sera pendu ! Mais que ne vous pend-on tous avant lui ? Oui, que n'êtes-vous pendus et les juges aussi ? et moi par-dessus le marché.

Sur ce beau geste, il quitta la taverne, laissant derrière lui une impression d'hébètement.

Au dehors, il continua son monologue.

—Il n'y a pas à hésiter, je dois quitter



un monde où m'a perdu une erreur de la nature et où ne respirent que des brutes! Dès demain, je dis adieu à Nuremberg pour planter mes lares dans quelque thébaïde inexplorée; j'y contemplerai la nature; je regarderai passer les nuages, pousser l'herbe et couler le ruisseau. Je composerai des vers que je lirai aux arbres et aux bêtes féroces, moins bêtes et surtout moins féroces que les hommes...

Le poète contournait l'église Notre-Dame dans l'intention de regagner son logis quand un garçonnet l'interpella:

—Monsieur Vogeler! Monsieur Vogeler!

—Par l'Olympe, qui donc prononce mon nom?... Ah! c'est toi! toi!... N'es-tu pas le fils du bedeau?

—Oui, monsieur Vogeler.

—Eh bien! mon garçon, ta canaille de père a fait comme moi, elle en a raconté de belles aux juges. Ah! tonnerre de Jupin! Dire que nous sommes convaincus de l'innocence de Gaspard et que nous avons dû fournir aux juges des armes contre lui! N'est-ce pas absurde? Et qu'on vienne prétendre après cela que la philosophie est le langage de la sagesse.

—Monsieur Vogeler, si vous voulez m'aider, nous sauverons peut-être Gaspard.

Hermann crut qu'il avait mal compris.

—Que coasses-tu là, jeune éphèbe? Ai-je bien entendu?

—Monsieur Vogeler, vous n'ignorez pas combien le maître aimait ses clochettes. Eh bien! les clochettes sauveront son fils si vous voulez m'aider à accomplir la volonté du mort, et alors son âme parlera, elle dira la vérité. J'en suis sûr, parce que je sais ce que le maître m'a dit le matin où il a joué son Requiem sur le clavier.

—Mon pauvre petit garçon, à te voir comme ça, je crains bien que... Mais tu ferais mieux de t'expliquer, de me dire ce que tu veux...

—Venez avec moi. Vous m'aidez à soulever le cylindre, qui est trop lourd. Venez, monsieur Vogeler, venez!...

Le poète suivit l'enfant dans la tour, il arriva dans la chambre du clavier.

L'enfant, travaillé par l'idée fixe qui le torturait depuis la mort de Sébald, était

persuadé que s'il pouvait adapter le Requiem aux clochettes, celles-ci feraient le miracle qu'il espérait dans sa foi aveugle et enthousiaste.

Maintenant que Schwartz-Pieterchen lui avait apporté la copie du morceau, il voulait entreprendre ce travail au-dessus de son âge; mais il manquait d'expérience et savait qu'il ne réussirait pas à appliquer les nouvelles aiguilles sans soulever le cylindre de son axe.

Arrivé devant le mécanisme, il prit le levier qui servait à cet usage et le mit dans les mains du poète.

—Tenez, monsieur Vogeler, vous allez placer le levier comme ceci, contre le coussinet et peser; le cylindre se soulèvera et nous pourrons travailler.

—Qu'est-ce que tu veux faire?

—Vous verrez, vous verrez, monsieur Vogeler. Là, c'est comme ça; un peu plus fort.

Quand l'énorme pièce de cuivre fut déplacée, Johann prit deux clés dans l'armoire; il garda l'une et remit l'autre à son aide improvisé.

—Maintenant, monsieur Vogeler, nous allons dévisser les aiguilles; vous commencerez par le bas et moi par le haut. C'est très facile, vous n'avez qu'à faire comme moi; voyez, un petit tour de main, et l'aiguille tombe d'elle-même.

Le rimailleur passait par toutes les phases de l'ahurissement, mais sa philosophie lui disait que le travail de Johann aboutirait à quelque chose et il obéissait passivement.

Les chats de la tour étaient à leur poste: Schwartz-Pieterchen sur la poutre transversale, Goldenstrahl dans l'embrasure de la fenêtre, les autres accroupis sur leur arrière-train; ils suivaient l'opération avec intérêt, battant la queue et clignant de l'oeil.

Malgré la bonne volonté qu'y mettaient Johann et son compagnon, le travail avançait lentement. Une demi-heure passa.

Deux fois déjà la poulie avait tourné à vide et les clochettes étaient restées silencieuses.

Le poète en fit la remarque.

—Le carillon ne marche plus. Vous avez détraqué tout le système. Que vont dire



les Nurembergeois qui n'entendent plus sonner l'heure? Il est vrai qu'en ce moment ils ont bien d'autres soucis que celui de l'heure!

—Le carillon sonnera bientôt, monsieur Vogeler, et c'est l'âme du maître que les gens de Nuremberg entendront chanter.

La dernière aiguille venait de tomber.

—A mon tour, dit Johann.

Il prit le manuscrit et, lentement, une à une, les pointes métalliques reprirent la position que leur avait donnée Sébald avant sa mort.

Tout à coup, l'enfant se releva radieux.

—Prenez le levier, monsieur Vogeler, nous allons remettre le cylindre dans son axe.

Cinq heures du soir approchaient.

## XVII

### C'EST L'ÂME DU VIEUX QUI PARLE

Les juges avaient repris place dans leurs fauteuils, l'accusé était à son banc.

La plupart des spectateurs n'avaient pas quitté leur rang; cette accumulation d'hommes rendait l'atmosphère étouffante, toutes les fenêtres étaient ouvertes, et de quart d'heure en quart d'heure, on entendait sonner le carillon de Notre-Dame.

Il ne restait plus que deux témoins à entendre: le veilleur de nuit et Pétrus Lang.

Magdalène n'avait pu répondre à l'appel des magistrats, mais trois d'entre eux s'étaient rendus à son chevet et elle leur avait répété ses premières déclarations; c'est-à-dire que le coffret dont Suzanne avait annoncé le vol n'avait jamais contenu un heller.

La jeune fille ignorait que Julius Berg avait versé quinze cents thalers à son père contre le droit d'imprimer plusieurs de ses œuvres.

En l'an de grâce 1824, ni le télégraphe, ni le chemin de fer n'étaient inventés; il fallait un temps considérable pour porter une nouvelle de Nuremberg à Vienne, et

Julius Berg ignorait probablement ce drame sur lequel il eût pu jeter la lumière.

Le veilleur de nuit expliqua comment, après avoir frappé aux volets du boulanger Wilden et, passant par hasard derrière le tas de pavés accumulés près de l'église, il avait découvert le cadavre; ce cadavre était encore chaud et la pensée lui vint que le meurtrier ne pouvait être que l'homme au grand manteau qu'il avait rencontré à vingt mètres de là, et dont les allures l'avaient frappé. Cet homme était Gaspard, il le reconnut formellement.

Cette déposition était écrasante: tout le monde comprit que le fils de Sébald était irrévocablement condamné, Gaspard le sentait aussi, mais il voulait lutter contre la fatalité jusqu'au bout, et il n'espérait plus son salut que de la Providence.

La fatigue pesait lourdement sur tous ceux qui suivaient les phases du drame, et on commençait à en souhaiter le dénouement.

La belle Mme Kessler qui occupait son siège depuis le matin, se pencha vers son voisin.

—Sera-ce bientôt fini?

—Encore une déposition, la plus intéressante de toutes, celle de Pétrus Lang.

—Quelle heure est-il?

Le voisin tira sa montre.

—Bientôt cinq heures.

Il tendit l'oreille comme le faisaient tous les Nurembergeois quand ils voulaient contrôler le bon fonctionnement de leurs montres.

—Tiens, le carillon qui ne marche plus.

—Effectivement, il me semblait...

—Voilà qui est drôle! Le carillon de Notre-Dame qui s'est arrêté! On n'a jamais vu ça!

Un tas de gens venaient de faire la même remarque; bientôt, la nouvelle courut de groupe en groupe.

—Le carillon ne marche plus! il n'a sonné ni la demie, ni le quart!

Et l'on s'étonnait, et chacun donnait son avis sur cet extraordinaire événement, et on en oubliait presque Gaspard Rosenkrantz.

Les personnes disposées au merveilleux y voyaient déjà un présage.



## Le Carillonneur de Nuremberg

L'entrée de Pétrus Lang interrompit les colloques.

Le fiancé de Magdalène avançait d'un pas ferme : pas un muscle ne trahissait son émotion. Il savait qu'une hésitation pouvait lui être fatale.

Gaspard était debout, les deux mains crispées sur le rebord de l'espèce de tribune basse réservée aux accusés ; le haut de son corps se portait en avant, son regard s'attachait à Pétrus.

C'était l'instant que redoutait l'assassin.

Tout à coup, on vit le bras de Gaspard se lever ; sa gorge s'enfla :

—Infâme ! c'est toi qui as tué mon père ! Ose donc me regarder et dire que je ne t'ai pas donné le poignard avec lequel tu as frappé !

Les gendarmes se précipitèrent ; on fit rasseoir Gaspard de force.

Le président s'adressa à Pétrus.

—Vous avez entendu ? dit-il.

—Oui ! mais je ne connais pas cet homme, je ne lui ai jamais parlé.

—Tu mens ! Où donc t'ai-je donné la lettre que tu devais remettre à mon père ? Où donc t'ai-je attendu pour obtenir la réponse que tu t'étais chargé de m'apporter ? Où donc et pourquoi t'ai-je remis le poignard ?

Pétrus Lang resta inébranlable ; en se retournant, il avait entrevu dans la foule le rictus grimaçant d'Otto, et ce rictus lui donnait une force nouvelle.

Il répéta :

—Je ne connais pas cet homme ! Si quelqu'un m'a vu en sa compagnie, qu'il se lève et qu'il le dise.

—Oh ! je sais qu'une épouvantable fatalité s'acharne contre moi !... Mais je suis innocent de l'horrible crime pour lequel je suis ici.

Et, joignant les mains, Gaspard s'écria d'une voix déchirante :

—Oh ! mon père !... mon père !... S'il est une justice au-dessus de la justice humaine, que ne sortez-vous de votre tombe ? Que ne venez-vous dire ici, à la face de ces gens que votre meurtrier, c'est lui !... lui !...

Un juge secouait la tête avec dégoût ; il

crovait de bonne foi que le malheureux jouait un rôle.

Mais une inspiration soudaine fulmina dans l'esprit bouleversé de Gaspard.

En cette minute suprême, il revécut la vision qu'il avait eue dans sa chambre d'auberge quand rongé par la fièvre, il avait collé son front contre la vitre.

Il revit cette leur papillotante qui avait brillé à une lucarne de la tour ; cette leur apparut comme l'étoile de l'espérance, et un voile tomba de ses yeux.

—Messieurs, dit-il aux juges, le cadavre de mon père a été découvert à 3 heures du matin contre l'église Notre-Dame, près de la porte de la tour. Voulez-vous demander à Pétrus Lang ce qu'il faisait dans le clocher peu d'instants auparavant ?

Et comme les juges se regardaient avec effarement, il reprit de sa voix claironnante :

—Réponds !... Que faisais-tu dans la tour, là-haut, tout en haut, près du carillon ?

Un silence effrayant s'était produit ; tous les regards se fixaient sur Pétrus Lang.

—Moi !... moi !... dans la tour ! près du carillon !

L'assassin qui n'avait pas prévu cette attaque, sentit le terrain se dérober sous ses pieds.

Son trouble n'échappa à personne.

Tout l'être de Gaspard frémissait ; ce n'était plus un innocent qui se défendait, c'était un accusateur qui réclamait justice.

—Ce que tu y faisais, je vais te le dire : tu y consumais ton crime !... Tu y frappais mon père avec le poignard que je t'avais donné. Voilà que tu blêmes, Pétrus Lang !... Regarde-le donc ! il blémit, il tremble. Mon père a répondu à mon appel, il est sorti de sa tombe, il rallume dans mon cerveau un souvenir que je prenais pour une hallucination, car, cette nuit-là, il y avait de la lumière dans la tour. Mais réponds donc, assassin !

Pétrus comprit que tout était perdu s'il ne réagissait pas ; il fit un effort prodigieux, surhumain.

—Cet homme est un adroit comédien.



Après la légende du poignard, la légende de la lumière dans la tour. Qui l'a donc vu cette lumière? Lui seul! lui... Moi, dans la tour, la nuit! moi...

A ce moment, le carillon se réveilla brusquement et ses notes métalliques s'engouffrèrent par l'embrasement des fenêtres larges ouvertes.

Chose étrange, il jouait un air nouveau, mais tant était grande la préoccupation de la foule que peu s'en aperçurent à l'instant même.

Mais Pétrus avait frémé; on le vit flageoler sur ses jambes.

—Moi!... moi!... dans la tour où tout hurlait!... Moi, dans la tour, où les cloches grondaient comme la mer en furie! Cet homme joue la comédie. Je n'étais pas dans la tour, où des centaines de fantômes couraient sur les marches, où les nuages voulaient me saisir et me précipiter dans le vide. Mais écoutez donc, vous autres!

Le misérable se tut, les veines de son front se marquaient en stries bleuâtres, sa bouche écumait, le blanc de ses yeux s'injectait de sang.

—Écoutez donc, vous autres, écoutez les clochettes, elles hurlent le "Requiem".

Ce "Requiem" que j'ai détruit! Écoutez les clochettes! Non! ce ne sont pas les clochettes, c'est l'âme du vieux qui crie là-haut que je suis l'assassin! Écoutez.

Et tout le monde prêtait l'oreille, et tout le monde écoutait cette musique superterrestre qui avait été le chant du cygne du maître carillonneur et qui, soudain, réveillait dans l'imagination du criminel les visions qui l'avaient assailli dans la tour.

Car c'était bien le "Requiem" du vieux que le carillon pleurait là-haut.

—Écoutez donc le Requiem du vieux. Oh! oh! l'entendez-vous me maudire? l'entendez-vous hurler mon crime? Faites-le donc taire! Ne voyez-vous pas que je souffre les tortures d'un damné? Faites donc taire le vieux!

Il tomba en avant, roula sur le sol et se tordit dans une crise épouvantable; on entendait grincer ses dents, craquer ses os.

Et les clochettes tintinabulaient les notes du "Requiem"; et elles ressuscitaient

quelque chose de l'incomparable artiste dont le souffle avait créé cette oeuvre magnifique.

Et Pétrus Lang répétait:

—Oui! j'ai tué le vieux; mais faites-le taire! faites-le taire.

Cela dura ainsi jusqu'à la chute du morceau. Alors le président se leva et dit:

—Qu'on arrête Pétrus Lang! Le tribunal va prononcer la mise en liberté immédiate de Gaspard Rosenkrantz.

## XVIII

### LE CIEL S'OUVRE

Dans la chambre aux panneaux noirs, Magdalène et Frida, étroitement embrassées, sanglotent et confondent leurs larmes.

Une clameur lointaine leur arrive; clameur sourde encore, mais qui se rapproche sans cesse.

Magdalène écoute.

—Condamné! il est condamné! Ah! foule brutale, pourquoi porter jusqu'ici l'écho de votre joie!

Frida est devenue anxieuse.

—Oui! ce sont des cris de joie! Mais...

—S'il était condamné, crois-tu la foule assez méchante pour venir insulter à notre douleur? Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Des pas hâtifs courent dans la rue et s'arrêtent devant la maison; le heurtoir est secoué avec violence.

Une voix crie.

—Frida! Ouvrez! Ouvrez! c'est moi, Hoffman, votre voisin. Ouvrez, il est libre, il arrive!

Ces mots leur entr'ouvrent le ciel, un cantique sublime chante dans leur coeur, elles voient Sébald et Suzanne qui leur sourient.

Mais le heurtoir frappe sans interruption, une houle bruyante passe dans la rue, Frida n'hésite plus, elle court, elle vole, la porte s'ouvre, une immense acclamation retentit, des chapeaux s'agitent, une ombre tombe dans ses bras deux coeurs battent à l'unisson.



## Le Carillonneur de Nuremberg

—Gaspard!

—Frida!

—Entrez, Gaspard!... Cette maison est la vôtre.

Derrière Gaspard un autre homme se précipite; sa moustache est toute grisée, mais il pleure, il pleure...

—Gaspard! mon lieutenant! J'ai dû manoeuvrer pour vous rejoindre! Vous me pardonnez ce que j'ai dit aux juges, n'est-ce pas?

Gaspard s'arrache à l'étreinte de Frida et de Magdalène, il serre à les briser les mains du vieux serviteur.

—Je n'ai rien à pardonner, mon bon Hans. Un cuirassier du 28<sup>e</sup> ne sait pas mentir; tu n'as dit que la vérité.

Au dehors, la foule—cette foule à l'âme changeante qui, dans la gradation des sensations ne connaît que les extrêmes—la foule trépigne; des amis, des voisins envahissent la demeure; il est à craindre que, dans son enthousiasme, le gros de la multitude en fasse autant.

Gaspard, Frida et Magdalène éprouvent le besoin d'être seuls, de goûter leur bonheur sans témoin.

C'est Hans qui se charge de parler; il se hisse sur un escabeau et fait signe qu'il va parler.

Un silence relatif s'établit.

—Bonnes gens de Nuremberg, il y a dix-sept ans que Gaspard n'a plus vu sa fiancée; il faut laisser ces jeunes gens en paix. Vous reviendrez tous pour les noces.

Cette harangue produisit son effet; sans le savoir, l'ancien cuirassier possédait l'art de convaincre les foules.

Mais la multitude avait reconnu le vieux soldat, et, comme il lui fallait un triomphateur, ce fut Hans Morgen qu'elle emporta.

La petite maison avait à peine repris son calme que, de nouveau, le heurtoir retentit.

C'était le petit Johann suivi de son nouvel ami, le poète incompris.

L'enfant riait, pleurait, chantait; sa joie était inexprimable.

—Avais-je tort d'espérer?... disait-il. J'avais mis ma confiance dans les clochettes et les clochettes ont parlé!... Elles ont parlé parce que les chats de Notre-Dame

m'ont rendu le Requiem!... Oh! Magdalène, ne pleure plus! le maître n'est pas mort; son âme reste dans les clochettes et elle nous parlera tous les jours comme si le maître était encore là, car le génie est immortel.

## XIX

### EPILOGUE

Le lendemain, Hermann Vogeler composa une ode aux clochettes et, cette fois, il eût le bonheur de ne plus rester incompris.

Il renonça au projet d'aller réciter ses vers aux arbres et aux bêtes féroces, mais il ne renonça jamais à la bière nationale sans laquelle il ne se sentait pas pour un heller d'inspiration.

Il trépassa dans un âge fort avancé, entouré de l'estime de ses concitoyens, buveur impénitent et célibataire endurci.

Il doit se trouver quelque part, en Allemagne, une place publique à laquelle ses admirateurs ont donné son nom; une belle place plantée d'arbres et entourée de tavernes et de brasseries où la bière-blonde et mousseuse coule à flots.

Pétrus ne comparut pas en justice, car ses facultés venaient de sombrer; sa folie était une étrange folie, avec des intermittences de raison. Toutes les heures, chaque fois que sonnait le "Requiem", le misérable voyait surgir les fantômes de la tour, un mal implacable le saisissait et il se débattait dans une crise épouvantable.

On l'isola en des endroits où n'arrivait aucun bruit du dehors; la chanson des clochettes traversait les obstacles et, perceptible pour lui seul, poursuivait le châtiement.

Ce supplice dura six mois. Un matin, on trouva Pétrus glacé dans une dernière convulsion. Le "Requiem" l'avait tué.

Dans ses courts intervalles de lucidité, il avait révélé le rôle du baron Otto dans ce drame, mais l'indigne gentilhomme avait pris la fuite et l'on perdit ses traces.

Le mariage de Gaspard et de Frida eut lieu l'année suivante; les nouveaux époux



quittèrent Nuremberg et s'établirent à Strasbourg.

Magdalène resta longtemps cloîtrée dans un volontaire isolement. Plusieurs années après, elle accorda sa main à un honnête jeune homme, Johann Morgen, devenu le successeur de Sébald.

On avait appris de quelle façon l'enfant avait contribué au dénouement de ce sombre drame ; son talent était réel ; la municipalité l'envoya poursuivre ses études musicales à Vienne et à Paris ; quand il revint à Nuremberg ce fut pour occuper les fonctions de maître carillonneur qui lui avaient été réservées.

Hébé finit aussi par trouver un mari ; elle devint, par la suite, propriétaire du "Gibet couronné", qui fit des affaires d'or et où son oncle, Hans Morgen, installé à demeure sous le manteau de la cheminée, n'interrompait le récit de ses campagnes que pour faire remarquer aux clients de l'auberge qu'il fut le premier à reconnaître le talent de son fils.

Schwartz-Pieterchen survécut de quelques années à son dernier exploit ; il mou-

rut l'âge respectable de vingt et un ans, limite extrême que peu de chats ont atteinte.

Les chats de Notre-Dame acquirent une grande célébrité ; aujourd'hui encore, dans certaines familles, on assure posséder les descendants de cette race illustre.

Que peut encore ajouter l'auteur de ces lignes ?

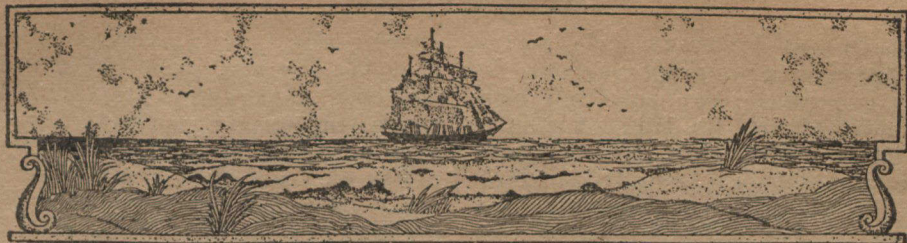
C'est que les faits qui viennent d'être racontés sont d'une authenticité rigoureuse ; le soussigné en tient le récit de Frida-même, qui mourut, il y a quelques années à peine, en Alsace, dans un âge qui dépassa de quelques mois celui de l'aïeule.

Lors du grand déchirement qui suivit la dernière invasion, ses petit-fils optèrent pour la mère-patrie ; un de ceux-ci continue dans l'armée française la vaillante tradition de l'ancien lieutenant du 28<sup>e</sup> cuirassiers.

C'est pour cette raison et sur une demande expresse que nous avons cru devoir changer le cadre de ce drame, ainsi que les noms des principaux personnages.

FIN.





## Les Serpents de Mer

Je distingue au milieu du gouffre où l'air  
[sanglote,  
Quelque chose d'infâme et de hideux qui  
[flotte.  
Victor Hugo.

La légende du grand serpent de mer qui parcourt les flots pour dévorer les marins est une des plus fortement enracinées dans l'esprit de beaucoup de gens. C'est qu'en effet, elle repose sur de nombreuses attestations, la plupart dignes de foi. Mais les récits sont loin de s'accorder, quant à la description de l'animal; la vérité est que le fameux reptile, auquel certains accordent une longueur de près de cent pieds, n'a jamais été vu nettement et l'a toujours été de très loin, de si loin même qu'il n'a jamais été possible de s'en approcher.

Néanmoins, tout bon mathurin qui se respecte prétend l'avoir vu au moins une fois dans sa vie, se présentant comme un long corps déroulant ses anneaux à la surface de l'eau, en grande partie recouvert par les flots et, par conséquent en partie caché. Il est curieux de noter que cette légende est très ancienne, puisque Aristote et Plin en parlent déjà dans leurs écrits. De nombreux auteurs scandinaves ont recueilli les récits des marins et s'évertuent même à le figurer sous l'aspect d'un animal gigantesque, terrible, jetant l'épouvante dans les navires et engloutissant un infortuné matelot d'une seule bouchée.

Plus tard, en 1740, Hans Egede mit un peu plus d'exactitude dans sa description. L'animal qu'il rencontra dans les environs du Groenland était à demi sou-

levé au-dessus des flots et lançait par la bouche une trombe d'eau; il portait des poils et quatre paires de nageoires. Ce "très terrible animal", comme il l'appelait, eut l'audace de se dresser si haut le long du vaisseau que sa tête dépassait la hune.

Vers la même époque, Eric Pontoppidan se fit le défenseur acharné du grand serpent de mer, dont quelques sceptiques mettaient l'existence en doute. Il ne l'avait pas vu lui-même, mais... il avait vu Thorlack Thorlacksen, lequel assurait avoir vu le "très terrible animal". Pontoppidan regarde ledit serpent comme un des sujets les plus dignes de l'étude de celui qui regarde avec joie les grandes oeuvres du Seigneur. Si, ajoute-t-il, on ne le voit pas souvent, c'est qu'il passe perpétuellement sa vie dans les profondeurs de la mer, par suite d'une sage et prévoyante disposition du Créateur en vue de la sécurité de l'homme.

Depuis, les récits se sont multipliés, mais sans jeter de profondes lumières sur la question, et il en est évidemment qui sont inventés de toutes pièces, de sorte qu'on ne sait plus comment distinguer les vrais des véritables. L'une des mystifications les plus célèbres est celle du journal "le Constitutionnel", mystification qui d'ailleurs l'a rendu immortel; tous les ans, à l'époque des vacances, moment où, on le sait, les périodiques manquent de sujets, il publiait le récit d'un marin qui avait aperçu le grand serpent de mer, récit d'où naissait une polémique, grâce à laquelle les colonnes étaient remplies.



Les récits sont nombreux, mais la plus petite épreuve photographique ou le moindre morceau de l'animal ferait bien mieux notre affaire. En 1845, on exhiba un squelette à New-York, mais à l'examen, on reconnut qu'il avait été fabriqué par un ingénieux personnage avec des ossements variés d'animaux fossiles, du type "zanglodon" notamment.

Que faut-il penser de tous ces faits ? Evidemment la plupart des observateurs sont de bonne foi : ils ont vu "quelque chose" ressemblant à un serpent. Mais est-ce bien un serpent ? Les descriptions permettent presque sûrement de dire qu'il n'en est rien. Serait-ce des algues flottant

crinière allant de la nuque à la base de la queue. Il a une queue effilée et quatre membres, deux antérieurs, deux postérieurs transformés en rames. Les dimensions sont variables. Mais il semble qu'il puisse parvenir jusqu'à une taille de 260 pieds. La couleur varie du blanc grisâtre au gris, gris jaunâtre, brun, brun chocolat et noir.

Le grand serpent de mer est un animal méfiant, timide, qui s'enfuit à l'approche des navires ; il se nourrit probablement de poissons, de dauphins, de marsouins. Il est très bon nageur, car on le rencontre toujours à de grandes distances des terres. Mais il semble se plaire à fleur d'eau



Le serpent de mer, comme quelques-uns se le représentent.

à la surface de l'eau ? C'est très possible. A-t-on vu une série de marsouins marchant, comme ils le font d'habitude à la queue leu-leu ? La théorie est bien séduisante. S'agit-il d'un céphalopode, d'une sorte de polupe aux bras gigantesques ? Peut-être. Enfin, a-t-on affaire à un véritable animal bien défini ?

En voici une description :

Le corps est très allongé, le cou long, flexible, porté une tête petite à crâne rond, à museau court. L'oeil est rond avec une paupière très nette. Le corps n'est point couvert d'écailles, il n'est point nu, mais couvert de poils serrés et courts. Sur le dos s'étend une sorte de

lorsque le vent ne souffle pas, se laissant parfois flotter à la dérive.

Son aire de répartition est fort étendue, puisqu'on l'a rencontré dans toutes les mers du globe. Les vieux auteurs scandinaves le montrent sur les côtes de Norvège et de Suède, dans la mer du Nord, dans la Manche (à 100 milles de Brest), dans l'Atlantique, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux Açores, dans la Méditerranée, et encore dans la mer de Behring, enfin dans le Pacifique, depuis la Californie jusqu'à Malacca.

Si l'on met en doute l'existence "du" grand serpent de mer, ce n'est pas qu'il



### Le Carillonneur de Nuremberg

n'existe pas "des" serpents de mer; ils sont même bien connus, mais ils sont toujours de taille relativement faible.

Les types des serpents de mer peuvent atteindre 6 pieds de long, et revêtent des couleurs verts olivâtre foncées par place en un certain nombre de taches; ils se rencontrent fréquemment sur les côtes de la péninsule de l'Inde.

Ces serpents de mer ont le même aspect que les serpents terrestres avec, en plus, quelques caractères que leur imprime le milieu aquatique dans lequel ils vivent. Ils nagent, en effet, constamment dans la mer et ne vont jamais à terre. On les rencontre dans tout l'océan Indien et l'océan Pacifique, mais plus particulièrement sur les rivages du sud de la Chine et le nord du continent australien.

Ils sont d'un naturel très féroce. Quand ils sont dans le milieu habituel, ils cherchent à mordre les objets les plus voisins et même ils tourment en rond comme pour se poursuivre eux-mêmes et se font des blessures.

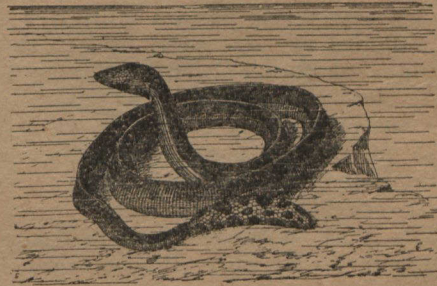
Quand on les sort de la mer, ils sont en quelque sorte aveuglés, tant est considérable la contraction de la pupille, ce qui, joint à la difficulté qu'ils éprouvent à soutenir sur le sol leur corps à ventre caréné, les rend alors aussi incertains et maladroits de leurs mouvements qu'ils sont au contraire lestes et agiles pendant la natation.

Les serpents de mer vivent et chassent à la surface de la mer; ils ne s'enfoncent profondément que lorsque le temps est orageux. Pour pouvoir voir à différentes profondeurs, leur pupille est très contractile: en plein jour, elle se ferme de manière à laisser pénétrer le plus possible de rayons lumineux affaiblis.

Réunis en troupe, la tête hors de l'eau, ils fendent l'eau avec une grande rapidité. Viennent-ils à rencontrer un banc de polypiers, ils s'y enroulent par la queue pour se reposer un instant. Quand la mer est calme, ils restent immobiles et se lais-

sent bercer par les flots: un navire passant à côté d'eux, les laisse souvent même indifférents. Certaines espèces sont cependant timides et se laissent couler à pic quand elles aperçoivent un objet insolite sur la mer. Les petits naissent tout vivants et non dans des oeufs.

Les pêcheurs malais et océaniens ramènent souvent des serpents de mer dans leurs filets, mais ils en ont grand peur et se hâtent de les tuer. C'est qu'en effet leur morsure est des plus dangereuses. Ainsi, en 1837, un homme de l'équipage du vaisseau de guerre "Algérie" fut mordu à l'index de la main droite, si peu qu'il ne s'en occupa pas, et continua à vaquer à ses affaires. Mais au bout d'une demi-heure il fut pris de vomissements et de sueurs froides, tandis que les pupilles se dilataient et que le pouls devenait intermittent. Un peu plus tard, la partie mordue enfla considérablement et le visage prit une couleur grisâtre. Finale-



Serpent de mer authentique, mais de taille très ordinaire

ment la respiration devint anxieuse et la mort survint quatre heures après la morsure. De même, en 1869, un capitaine de navire mourut soixante et onze heures après une piqûre fait à la jambe.

Quoique de taille assez faible, les serpents de mer authentiques sont, on le voit, encore plus à redouter que le "grrrand" serpent de mer de la légende.







## LES FUMEURS D'OPIUM

Il faut, hélas! le constater: de plus en plus, la manie de fumer l'opium envahit l'humanité. Les fumeurs d'opium ne sont pas, certes, la majorité, mais ils font des prosélytes.

On fume l'opium en aspirant les vapeurs que dégage une boulette d'opium que l'on fait griller dans une petite urne, une espèce de fourneau de pipe, fixée sur un tuyau de bambou qui arrive à la bouche. Chaque bouffée de vapeur d'opium forme une pipe et l'on parvient très aisément à fumer cinquante pipes par jour.

Cette manie a été importée chez nous par les voyageurs, par les militaires qui ont fait des voyages en Extrême-Orient. L'opium est pour l'Orient exactement la même chose que l'alcool pour nous; il est tout aussi répandu. Aussi la première chose que fait un voyageur, là-bas, c'est d'aller voir une fumerie d'opium; on comprend très bien cette curiosité.

Mais il ne se borne pas à la curiosité du spectacle; il essaie. Il commence d'abord par ne pas céder aux tentations des indigènes, il s'en défie, mais il écoute les mauvais conseils d'un ami qui a pris goût à la pipe d'opium.

L'effet immédiat est, paraît-il, fort agréable. Après un léger énervement, survient un sentiment d'ivresse assez douce, l'imagination s'exalte et le fumeur est en proie à un bien-être assez général. Ses

idées lui semblent nettes, il a conscience de tout ce qui se passe autour de lui, il parle avec abondance et comprend tout ce qu'on lui dit avec une énorme facilité.

Puis c'est un état de torpeur qui suc-



Un fumeur d'opium.

cède à ce bien-être; on rêve tout éveillé et les heures se passent dans l'insomnie. Le sommeil, vient enfin enfin au bout de six heures, et on se réveille malade, affaibli, la langue pâteuse, la gorge sèche, le cerveau lourd.

Or, c'est l'état de torpeur qui décidera le fumeur à recommencer l'expérience, et dès lors, l'opium a conquis un nouveau client. C'en est fait.





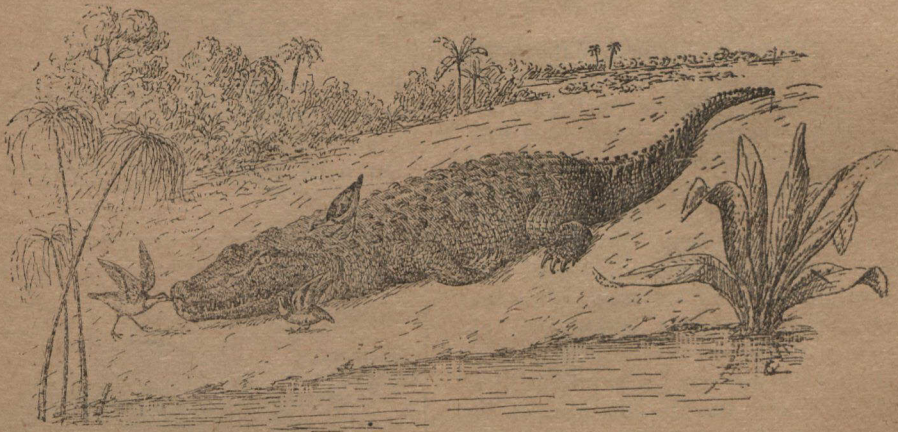
## Les Animaux Paresseux et Gourmands

**L**ES oiseaux sont presque toujours des indépendants, vivant à leur guise et ne demandant aux animaux qui les entourent,—sauf ceux dont ils se nourrissent,—que de les laisser en paix. Il en est quelques-uns cependant qui ne vivent que dans le voisinage d'autres êtres vivants et qui, se nourrissant à leurs dépens, trouvent de grands avantages à cette promiscuité : ces oiseaux commensaux—de vrais pique-assiette—ne sont pas très nombreux et ce que nous allons en dire suffira à es-

rayées de blanc et de noir.

Quand le crocodile est couché sur le sable, la gueule ouverte, l'oiseau arrive, entre dans sa gueule et la nettoie. Cela est agréable au crocodile; aussi ménage-t-il cet oiseau, et ouvre-t-il sa gueule plus grandement encore pour qu'il ne s'y blesse pas. Cet oiseau est petit, de la taille d'une grive; il se tient près de l'eau; il vole à lui, l'éveille en criant, en lui becquetant le museau.

Les cris qu'il pousse quand il aperçoit



UNE MANIÈRE DE DEJEUNER

L'oiseau appelé pluvian nettoie les dents du monstre qui paraît y éprouver un certain plaisir.

quisser l'histoire de tous ceux que l'on connaît.

Le plus singulier d'entre eux est certainement le pluvian, cet oiseau que les Arabes, dans leur langage imagé, désignent sous le nom d'"avertisseur du crocodile" et que l'on pourrait tout aussi bien appeler l'"oiseau cure-dents". Tous ceux qui ont parcouru l'Égypte le connaissent à cause de sa vivacité de sa légèreté, de son agilité et de l'élégance de sa démarche, rehaussée par celle de ses belles ailes

quelque chose d'insolite avertissent le crocodile qu'il est temps de se réfugier au sein des flots. Ils se rendent ainsi service mutuellement, mais certainement sans le vouloir. Le pluvian d'ailleurs ne se nourrit pas seulement de ce qu'il trouve dans la gueule des crocodiles; il mange aussi des vers, des mollusques, et des insectes.

Les pique-boeuf ont des moeurs tout



aussi curieuses. Dans l'Afrique centrale et en Abyssinie, on les rencontre en petites troupes de sept à huit individus, et toujours dans le voisinage des grands mammifères, aussi bien les troupeaux de boeufs et de chameaux que les éléphants, les rhinocéros, les buffles, etc... Ils s'abattent sur leur dos et grimpent sur eux



Deux amis qui n'ont pas la même taille. Le pique-boeuf et le buffle.

comme des pies sur les arbres. Sans cesse en mouvement, ils descendent du dos sur les flancs, du ventre sur les pattes ou remontent du poitrail sur le cou. Les animaux qui les connaissent ne s'inquiètent nullement de leur présence; ils les traitent même avec amitié et ne les chassent même pas avec leur queue. Mais ceux qui les voient pour la première fois sont très effrayés quand ils s'abattent sur leur dos.

Les Abyssins n'aiment guère ces oiseaux parce qu'ils ont l'habitude de s'abattre de préférence sur les animaux blessés et dont, disent-ils, ils enveniment les plaies. Les pique-boeuf agissent ainsi parce que dans le voisinage des parties à vif ils sont certains de rencontrer des larves de mouches qu'ils s'empressent d'avalier.

Le garde-boeuf ibis agit à peu près de même; il vit sur le dos des buffles, des éléphants, des bestiaux, voire même des chiens, et se nourrit des divers insectes qui grouillent dans leur toison ou sous leur peau. Mais contrairement à l'espèce précédente, il vit en parfaite intimité avec l'homme, qui le regarde toujours avec plaisir et le laisse parfaitement en repos; aussi le voit-on se promener dans le voi-

sinage des indigènes labourant la terre, avec le même sans-gêne qu'un animal domestique.

Tous les oiseaux que nous venons de passer en revue étaient commensaux d'autres animaux. Il en est quelques-uns aussi qui vivent avec l'homme sans parler des espèces trop connues comme tous les oiseaux des villes, pierrots, cigognes, etc... De ce nombre sont les caracaras qui accompagnent les caravanes pour se saisir de tous les cadavres qu'elles laissent sur leur chemin.

Ces caracaras sont même très désagréables quand on se livre au plaisir de la chasse; ils enlèvent les proies aussitôt tuées, avant même que le chasseur ou son chien ait eu le temps d'arriver.

Un autre rapace, le néophron moine, loin d'être nuisible comme le précédent, est, au contraire, très utile.

On peut regarder le néophron moine



Un nettoyeur des rues: le néophron-moine.

comme un animal à moitié domestique. Il est aussi hardi que la corneille, et presque autant que le moineau. On le voit se promener sans crainte devant les portes, s'avancer jusqu'à l'entrée des cuisines, et, pour se reposer, chercher simplement un refuge sur l'arbre le plus voisin. Il enlève toutes les ordures à mesure qu'elles sont



déposées, et aide ainsi à assurer la salubrité des endroits.

Jamais il ne dérobe rien, jamais il n'enlève un poulet ou quelque autre petit animal domestique; il ne se nourrit presque exclusivement que d'ordures et des débris de cuisines.

Le moine apparaît aux regards comme un bel oiseau et un véritable vautour. Lorsqu'il vole il est même parfois difficile de le distinguer d'avec les grandes espèces. Les parties nues de la tête et du cou contribuent à sa beauté, car, lorsque

du pique-assiette.

L'anomalocorax sans vivre en grandes bandes est cependant très sociable. Il passe la nuit en compagnie de ses semblables et au voisinage des villes et des lieux habités. Il est certains endroits où ces oiseaux, au coucher du soleil, arrivent en grand nombre, de trois à six milles à la ronde. C'est alors un bruit assourdissant, jusqu'à ce que chaque individu ait trouvé sa place. Ils se querellent se battent et le trouble est encore augmenté par l'arrivée de bandes non moins nom-



Un oiseau des Indes: l'anomalocorax, un voleur qui vit des débris de la cuisine et les dispute par ruse aux chiens.

l'oiseau est vivant, ces parties présentent toutes les variations de couleurs que nous observons à la crête du dindon. Il est si hardi que la naturaliste peut l'observer facilement; il suffit de lui jeter quelque morceau de viande et de rester tranquille pour le voir arriver et s'approcher autant qu'on peut le désirer.

Dans les Indes il y a une sorte de corbeau, l'anomalocorax, qui peut être aussi considéré comme notre commensal avec une pointe de parasitisme; c'est le type

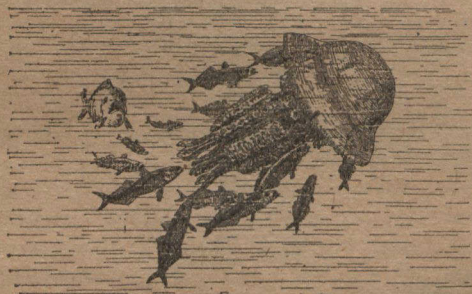
breuses de perroquets de mainates et d'autres oiseaux qui viennent aussi chercher un asile pour la nuit.

Le matin souvent même avant le lever du soleil, les anomalocorax se réveillent, se divisent en petites troupes de vingt, trente, quarante individus, non sans avoir auparavant beaucoup crié, beaucoup volé de côté et d'autre, comme pour se communiquer leurs impressions de la veille, leurs projets pour la journée qui commence. Ceux qui doivent aller loin s'envolent ra-



pidement; ceux dont le territoire est le plus rapproché prennent leur temps, babillent avec leurs voisins, lissent et peignent leur plumage.

Quelque variée que soit la nourriture des anomalocorax, on peut dire que ces oiseaux vivent des miettes qui tombent de la table de l'homme. Beaucoup d'Indiens mangent en plein air, à la porte de leurs cabanes, et jettent les débris de leur repas; ceux qui mangent dans l'intérieur de leurs maisons jettent aussi les débris, et ils le font à certaines heures bien connues des anomalocorax. Dès que quelque chose est ainsi abandonné, un individu en sentinelle avertit ses camarades. Ces oiseaux savent ce que c'est que la cuisine;



Ces jeunes poissons habitent l'intérieur d'une méduse. Ils s'y réfugient dès qu'un danger les menace.

dès qu'ils voient du feu ou de la fumée, ils accourent et attendent patiemment leur pâture. Dans l'intervalle de ces repas les anomalocorax ne sont pas d'ailleurs à court d'aliments; ils trouvent tantôt une écrevisse, tantôt une grenouille, un poisson, un insecte. Les uns cherchent les vers blancs dans les terres labourées; les autres chassent les insectes dans les pâturages, au milieu des troupeaux, et jusque sur le dos du bétail; quelques-uns pêchent au bord d'un ruisseau ou d'un étang; il en est même qui s'approchent des fleuves, suivent les canots, disputent aux mouettes et aux hirondelles de mer leur nourriture. Aux environs de Calcutta et des autres grandes villes, ils

trouvent des aliments en abondance: les restes humains confiés aux eaux du fleuve sacré, les cadavres des animaux domestiques. Ils pillent les bananiers et les autres arbres fruitiers; et quand, à la fraîcheur du soir ou du matin, s'élève un essaim de termites ailés, ils sont là, avec les guêpiers, les milans, les chauves-souris, et leur font une chasse acharnée.

Un de ces audacieux voleurs rôdait en vain depuis longtemps autour d'un chien occupé à ronger un os; il cherchait à attirer l'attention de l'heureux propriétaire du trésor en dansant devant lui. N'ayant pu réussir, il s'envola, mais pour revenir avec un de ses compagnons, qui se percha sur une branche tout près du sol. La danse recommença sans plus de succès toutefois. Alors, le second individu se précipita violemment sur le chien et lui donna un vigoureux coup de bec; cette diversion réussit. Surpris et furieux, le chien se détourna contre son agresseur; mais celui-ci s'était déjà envolé, et au même instant l'os disparaissait.

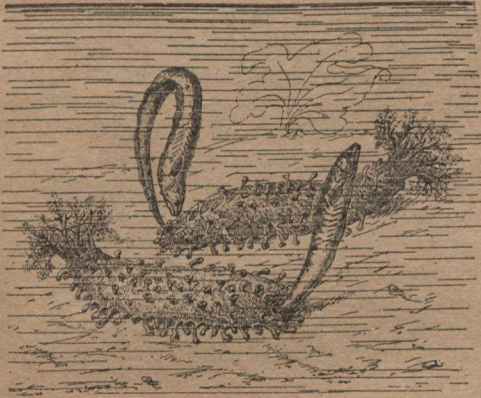
Des pique-assiette, non moins bien caractérisés, se rencontrent chez les poissons.

Si, pendant les vacances, vous allez faire une promenade en mer, vous rencontrerez probablement une de ces grandes méduses, si élégantes dans l'eau. On les voit nager lentement en contractant tout leur corps d'une manière si bizarre qu'on leur a attribué le nom de "poumons de mer". Mais, si intéressants que soient ces animaux, portez votre attention dans leur sillage, et vous ne tarderez pas à voir qu'ils sont entourés d'une véritable flottille de petits poissons.

Ces jeunes poissons nagent parallèlement à la méduse et dans la même direction. Ils se tiennent au-dessus, au-dessous, sur les côtés et en arrière de lui, mais ne s'avancent pas au delà du sommet de son "ombrelle", ainsi qu'on désigne assez justement la partie supérieure du corps de la méduse. Par moments, la flottille s'écarte; mais à la moindre alerte, immédiatement et avec une très grande vitesse,



elle revient occuper sa situation précédente. On voit alors souvent quelques-uns des poissons, plus effrayés que les au-



**Un autre animal étrange: l'holothurie qui permet à certains poissons de se loger dans son propre intérieur.**

tres sans doute, se réfugier sous la méduse et pénétrer même dans les cavités dont elle est creusée. Il est très facile de les y voir par transparence, attendant un moment d'accalmie pour en sortir.

Ces poissons accompagnent les méduses non pour les manger, mais pour se faire protéger par elles. En effet, celles-ci sont la proie d'à peu près aucun animal, à cause de leur consistance gélatineuse. Par ce fait, elles créent autour d'elles, et cela d'une manière absolument passive, une zone de protection où les jeunes de certaines espèces de poissons et quelques autres petites espèces animales, viennent se mettre à l'abri de leurs ennemis.

Plusieurs autres espèces de poissons vivent dans le même rapport étroit avec d'autres anémones de mer. Mais cette association n'est pas absolument indispensable à leur existence. Séparés dans des aquariums différents, ils vivent fort bien, à la condition d'être isolés. Si l'on met quelque ennemi avec le poisson, il ne peut résister et succombe.

Sur certaines côtes, il est assez fréquent de rencontrer un animal peu élégant—oh non!—qui se présente sous la forme d'un boudin ou encore mieux d'un concombre; c'est ce que les naturalistes ont appelé une holothurie et que les pêcheurs, qui ne cherchent pas à choisir leurs expressions, désignent tout simplement sous le nom de "cornichon de mer". Si vous ouvrez un de ces cornichons, vous y trouverez, débouchant dans la dernière partie de l'intestin, des organes en forme d'arbres creux, très ramifiés, et à l'intérieur de ces "organes arborescents"—c'est ainsi qu'on les nomme—un, deux, trois, quelquefois quatre petits poissons, des fiérasfers allongés comme des lançons à la queue pointue.

Les cas du fiérasfer que nous venons de citer confinent au parasitisme. Celui du rémora est, au contraire, du commensalisme très bénin. Ce poisson a un aspect très bizarre, qu'il doit surtout à la présence sur sa tête d'une large ventouse ovale formée de petites lamelles. Autrefois il régnait à son sujet des légendes absurdes. On prétendait qu'ils pouvaient arrêter les navires en s'y fixant.

C'est complètement faux, naturellement. Les rémoras sont absolument incapables d'arrêter les navires. Ils se collent à eux pour se faire voiturer sans fatigue;



**Le bernard l'ermite. Il s'en va cahin-caha en abritant plusieurs autres animaux.**

mais aussitôt qu'on jette quelque aliment dans la mer, ils lâchent prise, se précipitent sur l'objet et l'absorbent pour reve-

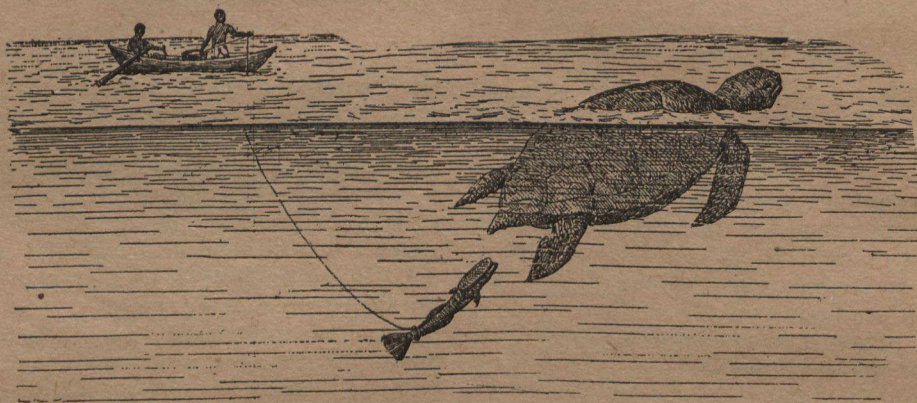


nir de suite, à grands coups de nageoires, se fixer sur le navire. Les rémoras se fixent d'ailleurs aussi sur de grands poissons, les requins en particulier. Ils ont de cette façon trois avantages: ils se font transporter sans effort; ils bénéficient de la terreur qu'inspirent les requins aux autres habitants des mers; et ils recueillent des brindilles de nourriture que les requins laissent échapper.

Fait curieux et également à noter, le dessous du corps des rémoras est plus foncé que le dessus.

Le rémora est employé à la pêche aux tortues. On attache à la queue du poisson un anneau d'un diamètre assez large pour ne pas l'incommoder et assez étroit pour être retenu par la nageoire caudale.

rémora garni de sa longue corde; l'animal, délivré en partie de sa captivité, cherche à s'échapper en nageant de tous les côtés. On lui lâche une longueur de corde égale à la distance qui sépare la tortue marine de la barque des pêcheurs. Le remora, retenu par ce lien, fait d'abord de nouveaux efforts pour se soustraire à la main qui le maîtrise; sentant bientôt, cependant, qu'il s'agit en vain et qu'il ne peut se dégager, il parcourt tout le cercle dont la corde est en quelque sorte le rayon, pour rencontrer un point d'adhésion et, par conséquent, un peu de repos. Il trouve cette sorte d'asile sous le plastron de la tortue flottante, s'y attache fortement par le moyen de son bouclier et donne ainsi aux pêcheurs,



La pêche à la tortue de mer au moyen d'un poisson: le rémora.

Une corde solide tient cet anneau. Lorsque le rémora est ainsi préparé, on le renferme dans un vase plein d'eau salée qu'on renouvelle très souvent, et les pêcheurs mettent le vase dans leur barque. Ils voguent ensuite vers les parages fréquentés par les tortues marines. Ces tortues ont l'habitude de dormir souvent à la surface de l'eau, sur laquelle elles flottent; et leur sommeil est alors si léger que l'approche, si peu bruyante cependant, d'un bateau pêcheur suffit pour les réveiller et les faire fuir à de grandes distances ou plonger à de grandes profondeurs. Mais voici le piège qu'on tend de loin à la première tortue que l'on aperçoit endormie: on remet dans la mer le

auxquels il sert de crampon, le moyen de tirer à eux la tortue en retirant la corde.

Des pique-assiette peuvent, enfin, être observés chez les animaux, en dehors des groupes des oiseaux et des poissons.

Tout le monde connaît le bernard l'ermite, ce singulier crustacé de nos côtes, qui loge son abdomen mou dans les coquilles de mollusques. Ce crabe-soldat, comme on le désigne souvent, et sa maison sont le lieu de rendez-vous de toute une série de commensaux appartenant aux espèces les plus diverses du règne animal.

L'un des commensaux est un animal



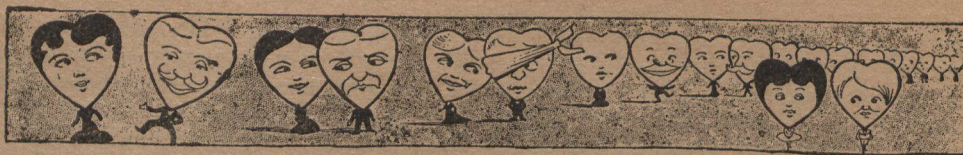
très simple, l'hydractinie épineuse : on ne la rencontre jamais sur des coquilles vides ou encore pourvues de leur mollusque. La présence d'un bernard leur est indispensable. Leur organisation, sur laquelle nous allons jeter un coup d'oeil, est cependant très bien comprise pour la lutte pour l'existence. Lorsqu'on examine une hydractinie à l'oeil nu, c'est une masse grise-blanchâtre formant une croûte sur la coquille, mais seulement sur le dernier tour de spire, c'est-à-dire celui qui porte l'ouverture par où sort et rentre le bernard.

Les cas que nous venons de citer sont très nets. Il n'en va pas toujours de même. Souvent, lorsqu'on croit avoir affaire à un parasite, on n'a en réalité qu'un commensal et réciproquement. C'est le cas par exemple d'un ver, le *néréilepas*, qui vit dans les coquilles habitées par les bernards l'ermite; ce ver, avec un sangène dont rien n'approche, vient véritablement retirer le pain de la bouche du bernard et lui enlever les meilleurs morceaux.

C'est la nature humaine en petit!







## L'ORIGINE DE LA CARTE POSTALE

Sait-on que l'origine de la carte postale date de l'époque de l'occupation allemande en France, au cours de cette guerre de



1870, dont les souvenirs sont loin d'être effacés?

Disons, tout d'abord, qu'un décret du 26 septembre de cette année-là, créa des

cartes-poste qui furent expédiées de Paris par ballons non montés; elles étaient de petit format et sur carton de plusieurs couleurs. Mais, imaginées en vue d'un besoin momentané, personne n'y fit attention.

Sur ces entrefaites, l'administrateur allemand des postes dans les territoires français occupés, nommé Rosshirt, faisait apposer sur les murs de Nancy, le 29 septembre pour préciser, une affiche rédigée à la fois en allemand et en français—affiche dont un spécimen vient d'être retrouvé—créant "la carte de correspondance", dans le but de "favoriser les communications". Sur ce document est figuré le modèle de la carte, qu'accompagnent sa description et le prix de vente.

Il ne restait plus qu'à donner droit de cité à l'innovation allemande, qui avait rencontré une faveur générale. C'est ce qui fut fait par un décret en date du 20 décembre 1872.

Il est superflu de rappeler le succès considérable qu'a obtenu, depuis quelques années la carte postale. Il n'est pas, en effet, un de nos lecteurs, qui n'en ait envoyé à des amis, au cours de ses vacances.







## Origine des Instruments de Musique



ANS même s'être jamais occupé de musique, nul n'ignore, et vous savez tous, qu'il y a trois sortes d'instruments : les instruments à cordes, comme le violon, le violoncelle, ou la harpe, ou le piano ; les instruments à vent, comme la flûte, le hautbois, la clarinette, ou le cor, le trombone, ou l'orgue ; les instruments à per-

cussion, comme le tambour ou les cymbales. Si loin qu'on puisse remonter dans l'histoire de la musique, on retrouve, fût-ce à l'état embryonnaire, ces trois classes fondamentales. Mais, depuis le temps, les instruments se sont à ce point modifiés, qu'il semble difficile d'établir, à première vue, une filiation directe. Elle existe pourtant, et elle relie d'une façon ininterrompue l'antiquité grecque à l'Europe moderne.

Les Grecs d'autrefois connaissaient les mêmes catégories d'instruments que nous ; mais, dans chaque groupe, les types étaient moins nombreux et plus rudimentaires. Un des instruments les plus anciens est la flûte de Pan. Elle était composée de roseaux d'inégale grandeur, bouchés à un bout, et assemblés de façon que leurs orifices libres se trouvent sur une même ligne. On en jouait en soufflant dans ces petits tuyaux, qu'on promenait de droite et de gauche devant ses lèvres. La flûte de Pan a disparu complètement de l'instrumentation moderne ; mais elle nous a laissé un descendant considérable par sa situation et par sa taille : c'est l'orgue. L'orgue, lui aussi, n'est qu'un assemblage de tuyaux de dimensions différentes, et auquel il a fallu ajouter une soufflerie, puis un clavier. A cette parenté directe, établie par l'intervention de la cornemuse, ajoutons tout de

suite la ligne collatérale, qui a donné le binou breton, un parent pauvre, lequel n'est autre chose qu'un orgue rudimentaire à un seul tuyau.

Les Grecs employaient également la flûte à trous, ancêtre des instruments en bois et des flûtes d'aujourd'hui. C'est le groupe d'instruments qui s'est le moins modifié à travers les âges, et dont la sonorité soit vraisemblablement restée la même.

Les instruments en cuivre, eux aussi, sont très anciens. Le caractère belliqueux et éclatant de leur sonorité, caractère qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours, les faisait employer seulement dans des circonstances militaires ou ostentatoires. Les "salpinges", dont la Grèce antique, lançaient de brillants appels à la tête des armées, ou rehaussaient la pompe des cérémonies publiques. Plus tard, ce sont encore les trompettes qui sonnent les fanfares de triomphe pendant les tournois, ou qui scandent la démarche majestueuse du seigneur ou du roi, quand il s'avance parmi les acclamations de son peuple. Les instruments ont changé de forme ; la plupart se sont recourbés, se sont enroulés sur eux-mêmes pour être plus facilement maniables ; mais le timbre original est resté le même, ainsi que, en général, leur attribution descriptive, ou symbolique.

En ce qui concerne les instruments à cordes, le type fondamental, l'ancêtre commun, est la lyre. On sait que la lyre était construite à l'origine avec une écaille de tortue sur laquelle on tendait une peau. On adaptait à cette caisse sonore deux montants réunis en haut par une traverse, d'où partaient sept cordes qui passaient par-dessus un chevalet pour rejoindre ensuite le bas de l'instrument, où



elles étaient attachées. On jouait de la lyre en pinçant alternativement ces cordes, ce qui ne donnait qu'un son grêle et sans timbre. De nos jours, le seul instrument établi sur ce principe (cordes fixes pincées) est la harpe. Mais les dimensions de cet instrument, ainsi que les grands perfectionnements apportés à sa facture, lui donnent une sonorité beaucoup plus chaude, beaucoup plus pleine que n'était celle de l'instrument antique. Quoi qu'il en soit, la lyre est restée pendant fort longtemps le modèle, le type parfait des instruments. Tous ceux qu'on a construits jadis sur les mêmes bases, comme l'épigone, comme la cithare, comme le barbitos, n'en différaient guère que par les dimensions, ou par le nombre et le registre des cordes employées.

Il faut aller jusqu'au moyen âge pour trouver les premiers archets. Vous connaissez bien le rôle de l'archet. En frottant contre les cordes tendues, il prolonge la cause déterminante des vibrations, et, par conséquent, il donne au son une amplitude, une continuité soutenue très favorables à l'expression musicale. Dès lors, la grande famille des violons est fondée. Elle commence par le rebec à trois cordes, se continue par les violes, aux variétés nombreuses, pour aboutir au violon, à l'alto, au violoncelle et à la contrebasse. Pendant ce temps, une autre branche d'instruments à cordes se développait en Orient, et donnait naissance à la guitare, à la mandoline, qui n'ont plus qu'une place très effacée aujourd'hui et ne figurent pas dans l'orchestre symphonique, mais qui ont été assez en faveur du seizième au dix-huitième siècle, surtout en Italie.

Parallèlement à ces classes d'instruments à cordes dont une caractéristique commune est d'être portatifs, il s'en développait une autre, dont les types, destinés à être joués sur place, étaient de dimensions plus grandes, et qu'on mettait en oeuvre au moyen de petites baguettes. C'étaient notamment le qanon et le psaltérion, nés en Orient, et qui émigrèrent vers l'ouest dans le bagage des croisés, revenant dans leurs foyers. Tandis que, dans les Balkans, ils se transmettaient

presque intacts de génération en génération et parvenaient, peu modifiés, jusqu'à nos jours, sous le nom de tympanon, ils ne tardaient pas à se transformer, de ce côté-ci des Alpes, pour engendrer le clavecin. Le clavecin, le clavicorde étaient de grands psaltérions dont les baguettes, devenues de petits marteaux, étaient actionnées par un clavier semblable à celui de l'orgue. Le son grêle, défaut de la lyre, était encore leur apanage. Pourtant, bien avant les perfectionnements qui en ont fait le piano moderne, ils ont rendu des services considérables aux musiciens. Ils constituaient la base de la musique concertante, et l'on peut dire que leur rôle, à cet égard, était plus prépondérant que celui des Pleysels d'aujourd'hui, puisque ceux-ci sont actuellement bannis de l'orchestre, et que leurs aïeux en étaient le soutien indispensable.

La troisième classe d'instruments, les moins musicaux, comprend les instruments à percussion. Le tambourin est l'un des plus vieux, et l'antiquité païenne s'en servait pour rythmer bruyamment ses danses et ses cortèges bachiques. C'est la seule place qu'occupait la peau d'âne dans l'instrumentation de jadis, car elle était tout à fait exclue de la musique pure. Ce n'est que beaucoup plus tard, avec les naquaires importées du Levant, qu'on chercha, comme pour nos timbales d'aujourd'hui, à faire donner aux instruments de cette nature une note du ton du morceau dans lequel ils intervenaient.

Dans la musique symphonique ou théâtrale, leur rôle est assez restreint. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Au moyen âge, au temps où l'on représentait les "Mystères" sur les parvis des églises, les tambours étaient chargés d'accompagner spécialement les interventions diaboliques, et elles étaient fréquentes. Mais, parfois, l'auteur trouvait qu'ils étaient insuffisants, et savez-vous ce qu'il leur adjoignait? Des couleuvrines, ni plus ni moins.

Vous voyez que si l'instrumentation a réalisé peu à peu des progrès énormes, elle n'en a pas moins été, à certains moments, sensiblement plus bruyante qu'elle ne l'est devenue aujourd'hui.



## Les Grenouilles Extraordinaires

A côté des grenouilles que tout le monde connaît, il est quelques espèces plus rares, mais fort intéressantes. L'alyte ou crapaud, a une taille plus petite. C'est le plus ordinaire. Il se promène dans les vieilles carrières, le long des murailles, dans les prés. Ce qu'il présente de vraiment curieux, c'est que le mâle porte les oeufs attachés à ses pattes postérieures.

Le sonneur ou bombinator est assez com-



Le rhacophore. Des palmures qui servent à voler! La nature a souvent de drôles d'idées!

mun dans les vieux pays. Au premier abord on le prend pour un crapaud à cause de sa peau rugueuse. Le dos est brun terreux; le ventre, orangé avec des taches bleues, presque noires. Pendant presque tout l'été, il reste à l'eau à quelque distance du rivage. A l'automne seulement, il va se promener dans les champs. Quand on vient alors à le tracasser, il prend une position des plus comiques, il se renverse sur le dos, creuse son échine, relève ses cuisses et se met les pattes antérieures dans les yeux, comme un enfant

coléreux à qui l'on a fait mine de prendre sa tartine de confiture. Le sonneur a un chant plutôt doux que l'onomatopée: "houhou, houhou, houhou," rend assez bien.

Toutes ces petites bêtes sont fort jolies. Mais la plus agréable de toutes à contempler est certainement la petite rainette, si gentille dans son costume d'un vert idéal.

On l'emploie pour la prédiction du temps; pour cela, on la met dans un bocal contenant de l'eau et l'on y place une petite échelle. Lorsqu'il doit faire beau, la rainette s'élève. Elle descend au contraire si le temps tourne à l'orage.

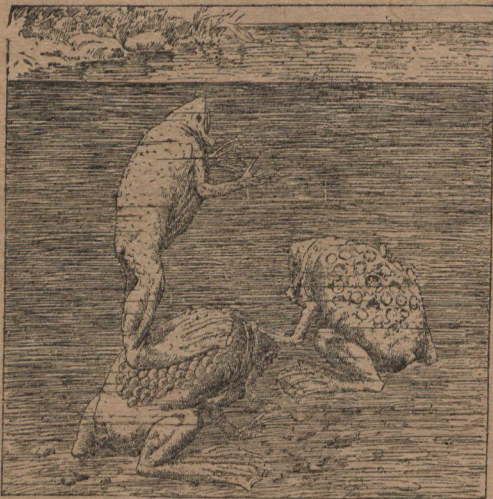
Pendant que nous en sommes sur la question des animaux météorologiques, disons un mot d'un animal qui est un véritable calendrier, tant ses déplacements sont réguliers.

On sait que les récifs de coraux laissent entre eux et la terre une lagune où nagent de nombreux animaux et où vivent d'abondants êtres sédentaires. C'est là notamment que se trouvent les volumineux bédouins qui mangent les indigènes, et le trévang, holothurie qui, fumée, est un mets si délicieux qu'on l'expédie au loin, en Chine tout particulièrement, où l'on aime les aliments sortant de l'ordinaire. On y rencontre encore un autre animal comestible, celui-là moins connu que les deux précédents, mais fort intéressant. C'est un ver que les riverains appellent "palolo" et que les naturalistes ont rangé sous le nom de "lysidiée viridis". Il vit en temps ordinaire au fond de l'eau, et l'on ne se serait jamais douté de son



existence s'il n'avait pris l'habitude de venir nager à la surface deux fois par an, en octobre et en novembre, exactement le jour du dernier quartier de la lune ainsi que le jour qui précède et le jour qui suit. Cette précision est telle que les indigènes l'ont notée pour régulariser leur calendrier (dont ils ne prennent pas un soin excessif). Pour eux, octobre et novembre sont respectivement le petit et le grand mois du palolo. A ce moment, les palolos sont tellement abondants à la surface de la mer

décapité qui vient flotter. Cette dernière partie abandonne dans l'eau les oeufs dont elle est bourrée et c'est certainement là la raison de sa pérégrination. Les riverains ont dès longtemps remarqué cette émission d'oeufs; palolo veut dire: animal qui donne de l'huile (lolo) en crevant (pa). Une fois les vers débarrassés de leurs oeufs, ils redescendent au fond de la mer au moment où le soleil commence à monter à l'horizon. Il faut donc les récolter sans tarder: bien qu'ayant "perdu la tête", ils savent ce qu'ils font.



**La pipa de la Guyane.** Cet animal prend souvent des attitudes dépourvues d'esthétique. Peut-on imaginer rien de plus stupide que l'air du mâle dressé sur ses pattes de derrière? Et que dire de la femelle avec son dos troué comme une écumoire, où vivent les petits pipas?

que celle-ci en est comme boueuse. Les indigènes récoltent cette sorte d'écumoire en grande quantité et la mangent à bouche que veux-tu: les mois du palolo sont bien connus d'eux comme étant l'occasion des fêtes et de festins.

Le palolo se trouve surtout aux îles Samoa et dans le groupe voisin (Fidji, Tonga). C'est un ver de 2 pieds de long, véritable fil par conséquent. Fait encore plus curieux, les éléments qui viennent flotter ne sont qu'une partie de l'animal: la tête reste au fond de l'eau, sans doute pour régénérer l'animal par bourgeonnement, tandis que c'est le reste du corps

Revenons aux rainettes exotiques dont certaines méritent d'être signalées. L'une d'elles, qui habite le Brésil, l'"hyla faber", élève du fond des étangs des sortes de volcans de vase et dans la cavité desquels elle dépose ses oeufs pour les protéger contre les dangers des ennemis et l'assèchement.

Une autre rainette de Java, le rhacophore est intéressante à un autre point de vue: ses pattes, démesurées et palmées, lui servent de parachute et lui permettent de voler en quelque sorte d'un arbre à un autre.

Mais la plus curieuse de toutes les grenouilles, bien que la plus laide, est la pipa.

Le pipa habite les marais des forêts obscures, il rampe lentement et maladroitement sur le sol et répand une forte odeur sulfureuse. Le frai est déposé dans l'eau comme pour les autres anoures; le mâle, qui prend soin des oeufs, ne les enroule pas autour de ses pattes comme le fait l'alyte, mais les étend sur le dos de la femelle. Il se forme alors dans la peau du dos une petite cavité pour chaque oeuf, cavité qui prend alors la forme hexagonale d'une cellule d'abeille et se referme par une sorte d'opercule. Dans cette cellule, le jeune pipa achève ses métamorphoses, brise sa prison, et l'on voit apparaître ici une patte, là une tête; les jeunes quittent bientôt le dos maternel.

Firmin, dont nous venons de citer le nom, ajoute que la femelle dépose ses oeufs dans le sable, et que le mâle s'em-



### Les Grenouilles Extraordinaires

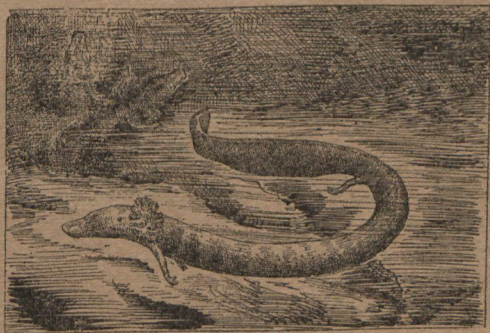
presse alors d'accourir; celui-ci saisit la masse des oeufs avec ses pattes de derrière, si longuement palmées, et les porte sur le dos de la femelle. Sitôt qu'il a fait cela, il se retourne et place son dos contre celui de la femelle, fait plusieurs tours quitte la femelle pour se reposer, revient quelques minutes après et recommence le même manège. Après que l'éclosion des petits a eu lieu, la femelle se débarrasse des restes de cellules en se frottant contre les pierres, contre les plantes; elle fait ensuite peau neuve.

Le pipa se trouve aux Guyanes et au Brésil.



Pour terminer ce chapitre, nous citerons les rotées qui sont entièrement aveugles et vivent dans les grottes de la Carniole.

Ils ont de toutes petites pattes qui leur servent très peu; ils ont plutôt l'aspect d'un serpent ou d'une anguille. C'est peut-être à ces animaux qu'un romancier bien connu pensait en disant d'un de ses personnages: "Je lui ai serré la main, elle était aussi froide que celle d'un serpent."



Le protée. Bête aveugle qui, néanmoins, sait se diriger sans béquilles et sans chien dans les sombres grottes que la nature lui a données pour abri.



# LE MARIAGE D'HERMANCE

Par Albert Cim



E fut surtout après avoir perdu sa mère qu'Hermance Desrigny sentit le désir de se marier et se jura de ne pas mourir vieille fille. Elle avait vingt-neuf ans déjà, et si son père, ancien agent voyer cantonal, décédé sept ou huit ans auparavant, si Mme Desrigny avec sa prévoyance et sa tendre sollicitude, n'avaient pas réussi à l'établir, malgré leur modeste aisance et la dot qu'ils étaient tout disposés à lui donner, c'est que la pauvre Hermance n'était pas bâtie comme tout le monde ni d'un placement facile : elle était bossue. Mais cette difformité ne l'empêchait pas d'avoir un petit cœur rempli de généreuses aspirations, gonflé de sève—des trésors d'affection et de dévouement à prodiguer. Et sur qui verser ce baume ?

Seule, dans sa jolie et quète maison de la rue des Remparts, au chevet de Saint-Alban, l'élégante église romaine qui forme la principale ou plus justement l'unique "curiosité" de Châtillon-sur-Meurthe, elle songeait mélancoliquement à l'avenir qui l'attendait, s'épouvantait de ce perpétuel isolement.

Depuis la mort de Mme Desrigny, elle avait pris à demeure la femme de ménage qui venait précédemment chaque matin vaquer aux grosses besognes de la maison ; mais si obligeante, probe et fidèle qu'elle fût, la mère Toinette, avec ses soixante-six ans et malgré les fines moustaches qui lui étaient poussées, ne pouvait guère lui tenir lieu de mari, tout au plus lui servait-elle de chaperon et de porterespect.

Où le trouver, cet époux si secrètement

mais si instamment appelé ? A qui recourir, à qui oser s'adresser ?

Hermance savait bien qu'elle ne possédait pas la taille élancée d'une Diane chasserresse, pas plus que l'ampleur et l'imposante prestance de Junon ; mais de là à se croire contrefaite ! Elle se reconnaissait "un peu" trop petite, dans son for intérieur, toute mince, fluette et mignonne, avec une épaule, oui, l'épaule droite, peut-être "un peu"... un peu différente de l'autre :—il n'y avait pas à en douter, pas moyen ! et certaines phrases chuchotées parfois derrière elle le lui avaient appris,—"un peu" plus haut et trop... anguleuse. Voilà ce que c'est que de ne pas surveiller le maintien des enfants lorsqu'ils sont encore au berceau et à la lisière, de leur laisser prendre de mauvaises postures ! Et puis d'ailleurs s'il n'y avait pour convoler que les Vénus ou les femmes colosses, il y a bel âge que le monde aurait cessé de se recruter.

Un soir qu'elle parcourait son journal habituel, "Le Petit Lorrain," "journal de Meurthe-et-Meuse et des départements limitrophes", Hermance Desrigny rencontra, au bas d'une colonne de la troisième page, l'annonce suivante :

"**Institut Matrimonial de France**, fondé par Mme de Saint-Elme, pour faciliter entre les familles honorables les alliances les mieux assorties au point de vue physiologique et social.—Dots de 10,000 francs à plusieurs millions.—Rue de la Chaussée-d'Antin, 65, Paris.—De une heure à cinq.—Correspondance."



## Le Mariage d'Hermance

Le lendemain le regard d'Hermance tomba encore sur cette annonce, le surlendemain encore...

“Si j'écrivais à cette dame?” finit par se dire Mlle Desrigny.

Et elle lui écrivit.

Par retour du courrier elle reçut un magnifique prospectus, lithographié sur papier rose, et destiné à expliquer, prôner et célébrer “le but moral de l'Institut matrimonial de France”.

“L'Institut Matrimonial de France n'est point une agence,” déclarait catégoriquement et dédaigneusement Mme de Saint-Elme, en tête de son épître.

“En le fondant, je me suis proposé d'offrir aux familles mon concours maternel et dévoué; d'être pour elles plus et mieux qu'un intermédiaire et un trait d'union:—une mère! une mère vigilante, prévoyante, douée d'un flair providentiel, d'une expérience consommée, d'un tact accompli, avant tout d'une inviolable discrétion, et n'ayant en un mot d'autre souci que d'assurer le bonheur de ses enfants.

“Je crois remplir ainsi une véritable mission, un devoir imposé par les circonstances présentes, aujourd'hui que notre société, ébranlée dans sa base, a besoin de se reconstituer et de trouver des coeurs généreux prêts à aider à ce mouvement de régénération qui s'accomplit, etc.”

Comme conclusion, Mme de Saint-Elme invitait ses correspondants à lui adresser la modique somme de vingt francs, prix d'abonnement au “Voile Nuptial”, moniteur officiel de l'Institut Matrimonial de France”, où, chaque mois, une nombreuse liste de beaux et brillants partis, tous garantis bon teint, était régulièrement enregistrée et soumise au choix éclairé, offerte à la juste et sainte impatience des lecteurs et lectrices. Pour figurer sur cette liste, mériter d'être admis parmi cette élite, il suffisait d'ajouter cinquante francs au prix de l'abonnement.

Hermance acquitta cette double taxe et expédia en outre à Mme de Saint-Elme conformément à une recommandation insérée dans l'éloquent prospectus, une de

ses photographies,—un petit portrait-carte exécuté l'an passé et où apparaissait seulement sa fine tête, pleine d'expression et de grâce, et son cou, jusqu'à la naissance des épaules.

Mais, au milieu de tous ces futurs conjoints, dans cette longue et interminable séquelle de brèves annonces qui remplissait “Le Voile Nuptial”, qui choisir, où se fixer?

Grand était l'embarras d'Hermance.

Après avoir pointé au crayon d'abord une vingtaine de ces courts entrefilets,



Et ils furent heureux...

puis réduit ce nombre à quinze, puis à dix, puis à huit, et s'être alors demandé s'il ne valait pas mieux s'en référer au jugement de Dieu et tirer au sort parmi ces huit postulants, elle finit, de guerre lasse, par s'arrêter au numéro 12218, ainsi libellé:

“Employé d'administr. habit. province, appointem. 3,500, avec chances d'avanc. assur. 38 ans, bonne santé, goûts simples, désire épouser demois. ou veuve, ayant âge, fortune et caract. en rapport.”

“Goûts simples,” il se pourrait bien que ce fussent ces deux petits mots qui,



## Le Mariage d'Hermance

au milieu de son inextricable perplexité et en fin de compte, avaient déterminé Hermance.

Elle fit part de ce résultat à la maternelle directrice de l'Institut Matrimonial, et, moyennant un nouveau versement de cinquante francs, elle reçut communication de la photographie du numéro 12,818 accompagnée d'une fiche relatant les nom, prénom, qualité, résidence, etc., du candidat.

Il se nommait Adrien Bastide et était receveur de l'enregistrement au fond de la Bretagne, dans le petit bourg de Kernorven. Il était représenté en pied sur son portrait-carte, et, malgré l'épaisse barbe qui s'étalait en éventail et frisotait sur sa large poitrine, il n'avait pas du tout l'air terrible; sa physionomie souriait au contraire et était empreinte d'aménité et d'amabilité.

Mais quelle taille, mon Dieu! quelle gigantesque taille!

On eût dit d'un tambour-major en civil, ou d'un maître sapeur sans sa hache, son tablier et son bonnet à poil. Quel contraste à côté de la pauvre petite maigrichonne d'Hermance!

"Ah! il est bien trop bel homme pour moi!" murmura-t-elle en soupirant.



Mais il n'y avait plus à reculer. En même temps qu'elle transmettait à Hermance cette carte photographique et ces indications, Mme de Saint-Elme, toujours attentive aux intérêts de sa clientèle, c'est-à-dire aux siens propres, et pressée de toucher des deux côtés à la fois, avisait le numéro 12,818 de la distinction dont il était l'objet, lui expédiait la note signalétique et le portrait de Mlle Desrigny, et celle-ci recevait le lendemain même une lettre signée Adrien Bastide et ainsi conçue:

"Mademoiselle,

"Bien que n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, j'ose prendre la li-

berté de vous adresser ces lignes; je ne puis résister au besoin de vous exprimer la profonde émotion qui m'a saisi au seul aspect de votre image, et par quelle toute-puissante, quelle providentielle sympathie, je me sens attiré vers vous. Oui, il me semble que j'obéis à une voix du ciel, qu'une inspiration surnaturelle me guide et me pousse... Il est impossible qu'avec un regard si pur, si ouvert, si franc, des yeux à la fois si pétillants d'esprit et si remplis de mansuétude et de bonté, vous n'ayez pas un cœur généreux, compatissant et aimant.

"Mademoiselle, voulez-vous, avant que je prenne les dispositions nécessaires pour vous aller voir, voulez-vous m'autoriser à vous écrire, et consentiriez-vous à répondre à mes lettres? Ce serait, me paraît-il, un moyen tout simple de faire connaissance ensemble, une connaissance préalable.

"C'est du fond de l'âme, de toutes mes forces, que je vous conjure de m'accorder cette grâce. Vous ne repousserez pas ma prière, non! Vous êtes bonne; je l'ai vu dans vos yeux, j'en ai la certitude, et c'est en attendant le bonheur de vous lire que j'ose me dire, Mademoiselle, votre très humble et très respectueux serviteur,

"Adrien Bastide,

"Receveur de l'enregistrement, à Kernorven, Finistère."

En fille avisée et bien élevée, Mlle Desrigny estima convenable, avant d'acquiescer à cette proposition, de compléter les renseignements que lui avait fournis Mme de Saint-Elme, et elle pensa qu'elle ne pouvait mieux s'adresser pour cela qu'à M. le curé de Kernorven.

La réponse qui lui parvint était entièrement rassurante. M. Adrien Bastide jouissait dans tout le canton d'une excellente réputation; il était sobre, rangé, plein d'exactitude et de courtoisie dans l'exercice de ses fonctions, d'une probité et d'une moralité au-dessus de tout soupçon. Il sortait peu, principalement depuis le décès de sa mère, survenu l'an passé,



ne voyait pour ainsi dire personne en dehors de ses heures de bureau, et occupait ses loisirs à jardiner et à pêcher à la ligne.

Charmée de tout ce qu'elle apprenait, elle manda à M. Adrien Bastide qu'elle agréerait volontiers son offre, que cette idée de correspondre, en attendant leur entrevue prochaine, de s'étudier d'abord à distance et se révéler l'un à l'autre, lui paraissait très judicieuse et d'autant plus acceptable qu'ils n'étaient plus des enfants, qu'ils se trouvaient tous les deux en pleine maturité d'âge et de raison.

Un commerce de lettres, de plus en plus actif, se noua donc entre eux. Ils se contèrent, avec des détails chaque jour plus abondants et plus intimes, ce qu'ils avaient fait jusqu'ici, quelles avaient été leur enfance et leur jeunesse, quels leur rêves d'avenir, et comment et pourquoi tous deux avaient eu recours à l'entremise de Mme de Saint-Elme.

Le même motif les y avait poussés : le manque de relations, l'isolement où ils vivaient l'un et l'autre.

Une entière confiance, un charmant abandon, s'établit ainsi entre eux par degrés. Bientôt Adrien fit emplette d'une bague qu'il adressa à Hermance comme gage de fiançailles ; Hermance alors de lui broder bien vite un élégant porte-cigares pour le jour de sa fête, le 5 mars.

L'entrevue des deux soupirants ne devait plus d'ailleurs être longtemps retardée. Adrien Bastide avait annoncé son intention de profiter de la semaine de Pâques pour solliciter un congé auprès de son directeur départemental et se rendre à Châtillon.

Bref, l'affaire était en si bonne voie, les choses s'arrangeaient si bien, que Mlle Desrigny s'avisait qu'il était temps de prévenir deux amis de son père, M. Mau-court, le pharmacien, et M. le capitaine en retraite Larsonnier, afin qu'ils voulussent bien lui servir de témoins ; et si, après réflexion, elle différa cette démarche, ce fut simplement par excès de réserve. Que risquait-elle d'attendre quelques jours encore, jusqu'à l'arrivée de son fiancé ? — Son fiancé ! Ah ! comme ce mot lui était doux à prononcer, faisait délicieusement

battre son cœur ! — De la sorte, elle n'irait pas seule chez ces messieurs : son Adrien l'accompagnerait ; et quelle joie de l'avoir à son bras, quel triomphe et quelle ivresse de l'exhiber !

Enfin le grand jour se leva. C'était le matin même du dimanche de Pâques qu'Adrien Bastide devait débarquer à Châtillon, et Hermance était avertie qu'il se présenterait chez elle aussitôt après, sur les deux heures de l'après-midi.

La coquette petite maison de la rue des Remparts avait été nettoyée de fond en comble, à l'occasion de cet événement, le corridor lavé à grande eau, le parquet du salon énergiquement ciré et frotté, transformé en miroir, les allées du jardin minutieusement ratissées et peignées comme l'arène d'un cirque.

— "J'attends quelqu'un, Toinette !

— Mademoiselle me l'a déjà assez dit ! Ce n'est pas pour le lui reprocher ! ...

— Vous aurez soin de ne pas faire languir à la porte, comme cela vous arrive souvent ...

— Oh ! peut-on ...

— ... et d'introduire aussitôt ce ... cette personne dans le salon, acheva Hermance.

— Bien sûr, mademoiselle ! Où voudriez-vous ? ... N'ayez crainte : je m'embusque dans le corridor, et, au premier coup de sonnette ... "

Il retentit, ce coup de sonnette. Hermance, assise devant la cheminée du salon, tenait un livre à la main, par contenance, et tremblait, tremblait ...

La porte s'ouvrit ; le bel homme, le tambour-major à longue barbe, apparut, mais traînant la patte, armé d'une forte canne ressemblant à une béquille ; il boitait, le bon géant.

— Mademoiselle Desrigny ? fit-il.

— C'est moi, monsieur ... monsieur Bastide ? balbutia la petite bossue, en laissant échapper son livre.

— Vous ? ... Mais ... Mademoiselle Hermance Desrigny ? qui m'écriviez ? ...



—Oui...”

Et ils demeureraient plantés l'un devant l'autre, tous deux ébaubis, interdits, bouche bée, et se considéraient stupidement.

—“Mais, mademoiselle, vous ne m'aviez pas... vous auriez dû me... m'avouer que...”

—Comment, monsieur!

—Il fallait me... Non, mademoiselle, non, ce n'est pas ainsi que l'on... Si j'avais su...

—Si vous... vous m'aviez dit, monsieur...”

Et Hermance, les jours empourprés, tremblait de plus en plus, se sentait près de défaillir.

—“Oui, j'aurais dû... c'est vrai, mademoiselle! Mais vous, vous aussi...”

—Monsieur, je ne... Moi? Oh!... Non... Adieu, monsieur!...”

Et la pauvre petite, toute confuse, désorientée, affolée, les yeux remplis de larmes, et sur le point d'éclater en sanglots, s'enfuit brusquement, abandonnant la place à son visiteur,—son ex-fiancé.

Le bon géant boîteuxpatienta quelques instants, trois ou quatre minutes; puis—que faire?—il ouvrit la porte du salon, celle du corridor ensuite, et s'en retourna clopin-cloquant vers l'hôtel où il était descendu, l'hôtel du Cygne.

Sur son chemin, il rencontra la pittoresque promenade des Quinconces, qui se déroule au pied d'un contrefort des Vosges, surplombe la rivière, et commande une immense et agreste vallée.

Un pâle soleil évoluait dans l'azur sans nuage, et, malgré la saison peu avancée, l'air avait tiédi déjà; l'on pressentait l'éveil des bourgeons et l'éclosion du renouveau.

Sous les arbres, des quinconces, de nombreux promeneurs allaient par couples ou par groupes, à petits pas, douillettement, paresseusement, et savouraient de leur mieux cette première belle journée.

Adrien Bastide s'assit à l'écart, sur un des lourds bancs de pierre, et, les yeux machinalement fixés au loin, le regard perdu dans les sinuosités de la vallée ou les brumes de l'horizon, se prit à méditer sur son aventure, sa mésaventure plutôt, et s'abandonna à toutes les réflexions

qu'elle lui suggérait.

Contrefaite! Elle était contrefaite, cette demoiselle Hermance Desrigny, et elle ne lui en avait rien dit! Ah! ce n'était pas de jeu, cela, c'était de la fourberie, une indigne tricherie! Et Mme de Saint-Elme, la “maternelle” directrice de l'**Institut Matrimonial de France**”, est-ce qu'elle n'aurait pas dû mieux connaître ses enfants, et les avertir?... Voilà ce que c'est que de s'adresser à ces charlatans et ces filous!

Mais lui-même, est-ce qu'il n'avait pas sa... son infirmité? Il s'était bien gardé d'en parler cependant! Il avait donc voulu tricher, lui aussi? Non, ce n'était pas tout à fait ce motif. Il n'avait pas osé. C'était une sorte de... de honte, qui l'avait retenu. Mais pourquoi Mlle Desrigny n'aurait-elle pas obéi aux mêmes scrupules que lui? Oui, c'était sans doute aussi la timidité, la honte qui l'avait empêchée...

—A moins que... à moins qu'elle n'ignorât son état?... Ah! n'importe! Elle que, d'après son portrait, j'avais crue si séduisante! une perfection! Non, ça ne se fait pas! J'ai beau boîter, moi... Si elle n'était que boîteuse, passe encore! Mais contrefaite!

Adrien Bastide avait eu le malheur d'être élevé par une mère tellement idolâtre de lui qu'elle l'avait toujours gardé sous sa coupe, tenu accroché à ses jupes,—jalouse de toutes les femmes qui pouvaient approcher de ce fils chéri et le ravir à sa folle tendresse.

Quand, à l'âge de vingt-deux ans, par suite d'une grave chute de cheval, il perdit le libre usage de sa jambe gauche, cette incomparable maman, au milieu de ses larmes et de son désespoir, fut presque tentée de se réjouir. Oui! Au moins son Adrien ne la quitterait plus, se trouverait rivé près d'elle...

Oh! elle avait bien l'intention de le marier, certainement! C'était son devoir de mère, et elle n'y faillirait point, bien sûr! En attendant, les mois et les années



s'écoulaient, et elle ne découvrait rien. Elle mourut sans avoir mis la main sur cette perle fine.

Cependant Adrien se voyait monter en grade et songeait qu'il était temps, grand temps de se décider, de faire choix d'une compagne qui remplaçât cette chère et inappréciable maman. Mais où choisir? Sa timidité naturelle, encore développée et aggravée par l'éducation qu'il avait reçue; l'appréhension, le trouble, la douloureuse gêne que sa claudication lui causait, l'empêchaient de chercher autour de lui; et une réclame de journal lui ayant révélé l'existence de Mme de Saint-Elme et du providentiel et patriotique établissement qu'elle avait créé, il s'enthardit,—il est si aisé d'être brave à distance et plume en main!—et demanda à prendre rang dans la brillante et éblouissante phalange du "Voile nuptial": — coût cinquante francs d'insertion, plus vingt francs d'abonnement.

Lorsqu'il reçut avis du désir exprimé par Hermance, avec communication de son portrait, et apprit qu'elle figurait dans le susdit livre d'or sous le numéro 19,724: "Orpheline, 29 ans, physiq. agréab., bien élevée, disting. musicien, 40,000 fr., habitant province, jolie maison avec jardin et cours d'eau, épous. monsieur honor. De préférence empl. d'administr.," il fut à son tour immédiatement séduit par la délicate et ravissante expression de sa physionomie, ainsi qu'il s'était hâté de le lui mander; puis, il faut bien le dire aussi, par les 40,000 francs et par cette "jolie maison avec jardin et cours d'eau", où ses goûts d'horticulteur et de pêcheur à la ligne trouveraient à s'exercer librement, sans dérangement, à son aise et à ses heures.

Et de même qu'Hermance avait consulté M. le curé de Kernorven, il jugea prudent de se renseigner, lui aussi, d'écrire à son collègue, à M. le receveur d'enregistrement de Châtillon-sur-Meurthe. Celui-ci comprit, sans doute, qu'il s'agissait d'un prêt à faire, ou d'une hypothèque à prendre sur la jolie maison avec jardin; et il fournit sans retard les attestations les plus circonstanciées et les plus favorables sur l'honorabilité et la

solvabilité de Mlle Desrigny (Hermance).

Tout était donc pour le mieux, c'était parfait, et l'on pouvait sans risque aller de l'avant.

Hélas! il n'y avait qu'un point d'omis dans l'annonce du "Voile nuptial", aussi bien que dans la lettre de Mme de Saint-Elme et dans celle du collègue de Châtillon: c'est qu'elle était contrefaite, cette orpheline.

Mais lui, est-ce qu'il ne différerait pas aussi quelque peu du commun des mortels, est-ce qu'il n'avait pas asusi sa tare? Et puis, elle semblait si affectueuse, si prévenante, dévouée, remplie de généreux sentiments, cette petite Hermance; elle lui écrivait de si gentilles lettres, si cordiales, bien tournées, spirituelles... On devait être si heureux dans la pimpante et proprette maison de la rue des Remparts, le jardin paraissait si bien exposé, le petit cours d'eau si poissonneux!

En tout cas, il ne fallait pas tourner bride et détalier sans se revoir et se mieux expliquer. Que diantre! on ne fait pas deux cents lieues pour toucher barre simplement et rebrousser chemin au galop.

—Ce ne serait pas raisonnable! Maintenant que le premier moment de surprise est passé, que la glace est rompue, il faut deviser un brin...

Hermance, pendant ce temps, était en train de se tenir un langage analogue.

Ce n'était pas si facile d'agripper un mari; elle en savait quelque chose avec ses vingt-neuf ans! Raison de plus pour ne pas laisser s'envoler celui qu'elle avait trouvé, qu'elle était sur le point de saisir.

Il était boîteux; mais enfin, elle, elle avait bien l'épaule un peu... un peu pointue?

Rien, songeait-elle avec tristesse, ne retient plus M. Bastide ici. Il va se hâter de partir, et comme il n'y a que trois trains par jour pour Paris, deux dans la matinée et un le soir, il n'attendra pas



jusqu'à demain ; c'est ce soir même, par l'express de quatre heures qu'il s'en ira... Je devrais bien tout au moins tâcher de l'apercevoir, de me trouver sur le chemin de la gare, comme par hasard!..

Et vite, elle mit son chapeau, s'enveloppa de sa mante, et sortit. Mais, à deux pas de chez elle,—il est vrai que la rue des Remparts conduisait directement à la station,—elle se jeta dans le bon géant, le colosse boiteux.

“Monsieur Adrien... Vous partez?”

Et elle avait la mine si contrite, les yeux encore si rouges, si prêts à se mouiller derechef... que le géant s'inclina vers elle, lui prit la main timidement et respectueusement.

“Je vous demande pardon, mademoiselle Hermance... pardon de... de tout à l'heure... Vous étiez si émue... Moi aus-

si... Mais je ne voudrais pas m'en retourner comme ça... Me permettez-vous de rentrer avec vous? A présent que nous nous connaissons, nous causerons plus posément...”

Il y a deux heureux maintenant dans la petite maison de la rue des Remparts.

Sur l'un des vantaux de la porte, est fixé un écusson en zinc verni et de forme ovale, où se détache, en lettres noires cette inscription: “Bureau de l'Enregistrement”. Quelques mois après son mariage, Adrien Bastdie a obtenu, en effet, de permuer avec son collègue de Châtillon.

Et ils sont heureux, les deux disgraciés, bien heureux, dans leur paisible et gaie solitude.

## NOVEMBRE

Avant que le froid glace les ruisseaux  
Et voile le ciel de vapeurs moroses,  
Ecoute chanter les derniers oiseaux,  
Regarde fleurir les dernières roses.

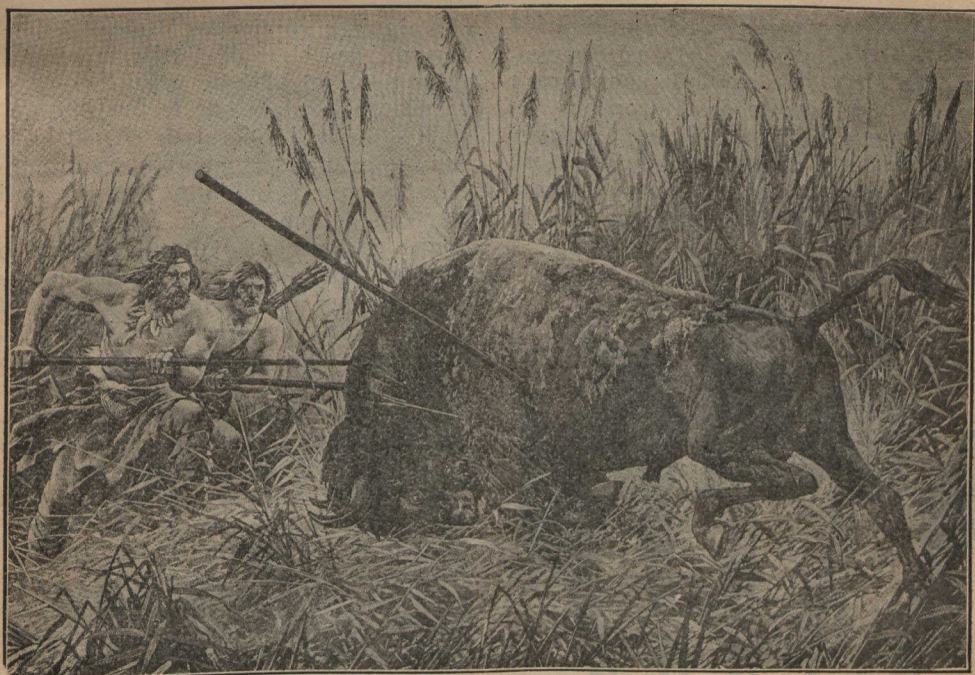
Novembre permet un moment encor  
Que dans leur éclat les choses demeurent;  
Son couchant de pourpre et ses arbres d'or  
Ont le charme pur des beautés qui meurent.

Tu sais que cela ne peut pas durer,  
Mon coeur; mais malgré la saison plaintive,  
Un moment encor tâche d'espérer,  
Et saisis du moins l'heure fugitive.

Bâti en Espagne un dernier château,  
Oubliant l'hiver qui frappe à nos portes,  
Et vient balayer de son dur râteau  
Les espoirs brisés et les feuilles mortes.

FRANÇOIS COPPEE.





## Les Armes Peu Connues

L'INDUSTRIE des Nègres africains diffère beaucoup d'un endroit à l'autre.

L'industrie du fer est singulièrement dominante, mais le laiton joue aussi un rôle considérable. Les manches des hachettes, des sagapies ou des lances, le bois des arcs, les manches et les gâines des poignards sont entièrement couverts de tortillons de cet alliage, fort adroitement entrelacés. Le fer se montre sous l'aspect de larges armatures de lances ou de haches, plates, étroites ou allongées, quelquefois bizarrement contournées en crochet du côté de la monture.

Dans la région des grands lacs, livrées à des guerres perpétuelles, on trouve des armes offensives et défensives. Les boucliers de l'Ungada, en cuir couvert de jones tressés et à centre conique, sont fort remarquables. Nous n'avons rien à dire des arcs, des flèches, des lances, des sagaies, dont la qualité montre que l'art du forgeron n'est pas moins développé

sous l'Equateur que sous le tropique du Capricorne. Les massues sont en cornes de rhinocéros et analogues à celles des Cafres du Zoulouland. Le seul instrument de musique répandu est une trompe de guerre en corne d'antilope.

Presque tous les peuples sauvages nègres portent, outre l'arme pour attaquer, des boucliers pour se défendre, des flèches et des lances; il y en a de toutes sortes, aussi bien en écorce qu'en fer ou en bronze, mais surtout en cuir. Très souvent ces boucliers sont peints ou décorés en relief et font la gloire de leur heureux possesseur.

Les armes les plus communes à tous les sauvages, aussi bien en Afrique qu'en Amérique, sont certainement les lances et les épieux plus ou moins ferrés dont ils se servent aussi bien contre leurs ennemis que contre les animaux; pour ceux qui savent s'en servir, ce sont des armes terribles.

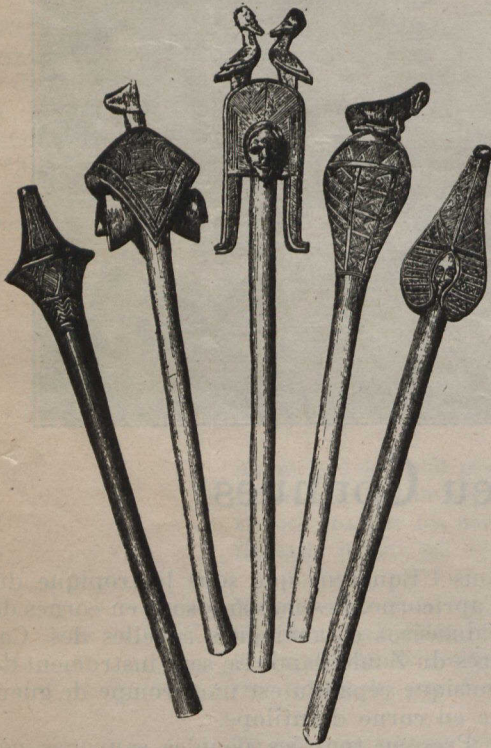
Sous le rapport des instruments, une



tribu, celle des Mincopies présente un vif intérêt, car ils en sont pour ainsi dire restés à l'âge de pierre, quoique connaissant le fer depuis l'arrivée des Européens. Ils ont cinq noms particuliers pour désigner leurs outils : 1o l'enclume, 2o le marteau, fragment lisse et arrondi, pierre à grain fin; 3o la pierre à aiguiser, formée de

re à aiguiser, comme les Mincopies ne connaissent pas l'art de tailler la pierre, ils choisissent un bloc de grès. S'il est trop grand, on le place sur le feu jusqu'à ce qu'il se brise. L'opérateur choisit le fragment qui répond le mieux à ses intentions et le façonne à l'aide de son dur et lisse marteau de pierre. Au bout de peu de temps le tranchant de la pierre est émoussé; mais elle sert pendant plusieurs mois pour donner un fil plus fin. Les lamelles et les éclats ne servent jamais qu'une fois. En fait on en emploie plusieurs pour chaque opération. Les éclats en forme de lame tranchante servent à raser, ceux qui ont une pointe aiguë sont employés pour le tatouage et les sacrifices. Lorsque l'opération est finie, ces instruments sont jetés sur quelque tas de débris ou l'on en dispose de toute autre manière.

Quiconque vient à marcher sur l'un d'eux, même involontairement, s'expose aux plus grands malheurs. La fabrication de ces petits éclats est considérée comme rentrant dans les devoirs des femmes, et ce sont elles qui s'y livrent habituellement. Deux morceaux de quartz blanc sont nécessaires pour obtenir les lamelles. Ils ne sont ni pressés ni entourés d'un lien fortement serré pour déterminer une ligne de moindre résistance aux coups. Mais l'une des pierres est d'abord chauffée et exposée au froid. Puis, la tenant d'une main ferme, on la frappe à angle droit avec l'autre pierre. Par ce procédé, on obtient en peu de temps le nombre de fragments voulus. Un certain tour de main est sans doute nécessaire pour obtenir l'espèce d'éclat que l'on désire. Les plus petits sont fabriqués de la même façon sans jamais employer la pression. Aucune superstition ne s'attache aux pierres tranchantes. Les pierres à aiguiser ne sont jamais employées à couper le bois ou les os. Ces derniers sont habituellement brisés à coup de marteau pour en avoir la moelle. Avant l'introduction du fer, on perçait de petits trous avec un fragment d'os ou de coquille, mais rarement, peut-être, même jamais, avec une pierre. On n'a jamais trouvé aucun instrument de pierre que l'on puisse supposer avoir servi comme scie ou comme



Casse-tête en bois

grès légèrement micacé et ressemblant presque entièrement à certains couteaux préhistoriques, elle sert à affiler le tranchant des lames qui arment les javelots ou la pointe des flèches; 4o les "dents de quarts", lamelles et éclats employés pour raser et tatouer, tirés des veines d'un quartz tantôt opaque, tantôt transparent comme du cristal, ou de cailloux à demi translucides et d'un blanc bleuâtre; 5o les pierres à cuire, cailloux communs d'environ 2 pouces de diamètre, qui sont chauffés et dont on recouvre le mets que l'on veut faire cuire.

Quand on a besoin d'une nouvelle pier-



grattoir. Des coquilles étaient sans doute employées dans ce but.

Les ancêtres des Mincopies étaient d'ailleurs plus avancés que les hommes actuels, car ils savaient faire des haches et des ciseaux au tranchant aiguisé.

Les Négritos de la presqu'île de Malacca, emploient rarement l'arc et les flèches, bien que connaissant la manière d'empoisonner celles-ci. Ils leur préfèrent la sarbacane, à l'aide de laquelle ils pro-

l'arbre se sont refermées sur la hache, le tissu ligneux a pénétré dans les trous et la pierre se trouve sertie d'une manière immuable dans la branche, que l'on n'a plus qu'à tailler pour en faire une arme de guerre des plus redoutables pour ceux qui en reçoivent un coup sur le crâne.

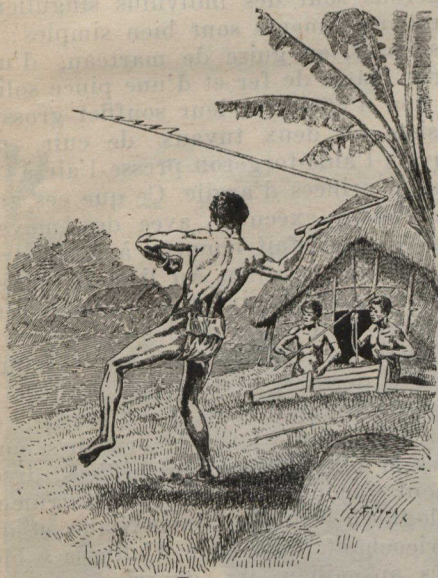
Ils se servent aussi de la fronde et portent les projectiles—pierres taillées en forme d'oeuf—dans un filet attaché à la ceinture.

Mais ils emploient de préférence la sagaie qui présente toute sorte de formes, lisse, barbelée, etc. Pour la lance, ils l'entourent, sur une faible longueur, d'une cordelette fixée d'autre part à leur index. Cette cordelette lui imprime un mouvement giratoire qui assure la justesse du jet.

Dans certaines occasions, sans doute pour effrayer leurs ennemis, les guerriers se placent sur le visage des masques en bois dont la face grimaçante, le nez immense, les dents larges et écartées, la barbe longue leur donnent un aspect horrible.

Les Nègres du Haut-Ogôoué fabriquent eux-mêmes les objets en fer dont ils se servent.

Plus on s'éloigne de la côte et plus on rencontre de forgerons. L'ouvrier fait lui-même son charbon de bois; chez beaucoup de peuplades, il traite aussi le minerai, tandis que chez d'autres, le forgeron se contente de travailler le fer qu'il achète à des voisins sous forme de cylindres ou de gros clous. La forbe est installée dans une case spéciale appelée "garde", ouverte à tous les vents. C'est là qu'on se réunit pour fumer, causer, régler les comptes et recevoir les étrangers. Le foyer est un grand trou creusé dans le sol. Pour activer la combustion, l'ouvrier nègre emploie un soufflet composé de deux cylindres en bois, creux à l'intérieur et percés en bas d'un trou qui reçoit un tuyau venant déboucher dans un autre tuyau en terre cuite. La partie supérieure de chaque cylindre est recouverte d'une peau solidement fixée et munie au centre d'un manche en bois. C'est en élevant et en abaissant alternativement les deux peaux d'un mouvement



Indigène australien lançant une flèche avec le womerawa

jettent avec une grande sûreté de petites flèches empoisonnées.

Les Canaques, essentiellement guerriers, ont plusieurs armes. Ils emploient surtout les casse-tête, qu'ils fabriquent en bois dur et lourd, et qu'ils taillent à leur extrémité en forme de champignon ou de bec d'oiseau. Quelquefois ils les terminent avec une hache de serpentine à laquelle ils tiennent beaucoup en raison du temps considérable qu'il faut pour la polir. La manière dont ils fixent cette pierre dure est très originale: ils la perforent de deux trous et l'introduisent incomplètement dans la fente faite à une branche d'un arbre, le banian. Au bout d'un an ou deux, les deux lèvres de la plaie de



rapide que l'on détermine un courant d'air continu, suffisamment énergique. La masse de fer rougie est saisie avec des pinces en fer ou en bois vert et martelée sur une pierre à l'aide d'une masse en pierre ou en fer. C'est ainsi que sont fabriqués les couteaux, les poignards, les haches, les pointes de flèches et de sagaiés, les anneaux de bras et de jambes, les épingles de coiffure, les instruments agricoles, les fourneaux de pipes, etc. Les objets de parure, une fois forgés en petits cylindres, sont tordus et souvent ciselés à l'aide d'un burin.

Il semblerait logique que chez des peuples toujours en guerre soit avec leurs semblables, soit avec les animaux féroces, les individus assez habiles pour fabriquer des armes soient plus considérés que ceux qui sont incapables de rien faire de leurs dix doigts. Il n'en est généralement rien la plupart du temps, et ceux qui travaillent le fer sont regardés comme la lie de la société.

Aussi chez les Toubous du Sahara, "un élément populaire à part, une vraie classe de parias, ce sont les forgerons, parmi lesquels il n'est pas rare de trouver des femmes. Appeler quelqu'un "forgeron" est, au Tibesti, une injure qui ne peut se laver que dans le sang. Personne ne donne sa fille à un homme de ce métier; nul ne laisse apprendre cette profession à son enfant. C'est une industrie qui s'exerce de père en fils dans les familles où l'on ne se marie qu'entre soi, de sorte que la caste se conserve pure et sans mélange. Cet état d'infériorité des forgerons remonte bien au delà de l'Islam, malgré les légendes arabes qui prétendent que l'infamie indélébile dont est resté marqué le métier, vient de ce qu'un forgeron s'est rendu coupable d'un outrage à la foi et d'une trahison envers le prophète. La même distinction sociale se retrouve, en effet, même chez les peuples païens de l'Afrique, qui ont de tout temps vécu en dehors de l'Islam, et s'explique peut-être par les facultés magiques que l'on attribuait à cette sorte de gens."

De même chez les Fungés, qui habitent le Senaar, les ouvriers qui travaillent le fer, forment une corporation de nomades.

"On en rencontre beaucoup, dit Hartmann, le long du Nil Blanc et dans les villages du Senaar. Ils se dirigent vers le Senaar septentrional, où le bey les reçoit avec bienveillance, pourvu qu'ils soient capables de lui réparer une chaîne, un fourreau de sabre, ou d'autres objets lui appartenant. Le peuple accuse ces gens inoffensifs de se transformer la nuit en hyènes ou autres monstres, pour commettre les plus atroces excès. Les forgerons sont des individus singuliers. Leurs instruments sont bien simples: ils se servent, en guise de marteau, d'une lourde masse de fer et d'une pince solide au lieu d'enclume; leur soufflet grossier consiste en deux tuyaux de cuir, par lesquels l'aide-forgeron presse l'air à travers les orifices d'argile. Ce que ces artisans savent exécuter avec des moyens aussi simples, fait honneur à leur adresse et à leur routine. Au lieu de salaire, les forgerons reçoivent les aliments nécessaires au soutien de leur vie."

Parmi les instruments confectionnés par ces derniers, citons la "kulbeda". C'est un arme de jet, assez lourde, offrant des ondulations, de brusques courbures et plusieurs pointes effilées, diversement façonnées. C'est un instrument analogue à celui de Niams-Niams et qui, en ricochant, doit faire d'affreuses blessures au milieu des guerriers sur lesquels on l'envoie d'une main sûre.

Les Australiens ont imaginé une arme très curieuse que l'on ne connaît pas ailleurs et qu'ils sont d'ailleurs seuls à savoir utiliser. C'est le "boomerang", morceau de bois un peu recourbé qui, lancé au loin, décrit une large parabole et vient retomber au pied de celui qui l'a projeté. La théorie mathématique de ce singulier mouvement est encore à faire, croyons-nous. Cet instrument de guerre est très ingénieux.

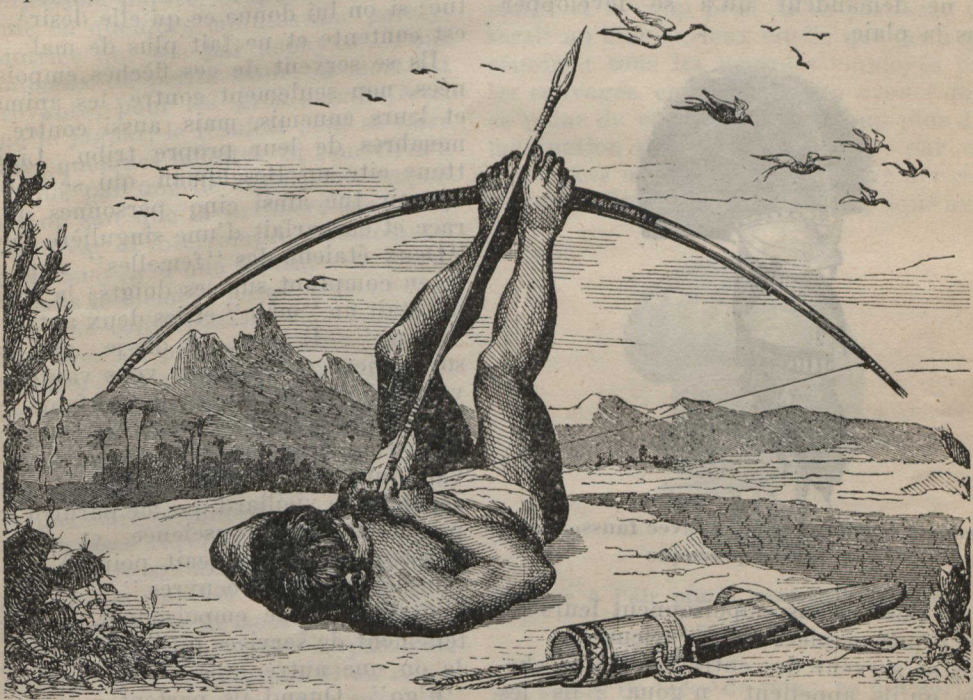
C'est un pieu en bois dur, d'une forme courbe et allant en s'effilant aux deux extrémités. La partie concave a quelques lignes d'épaisseur; la partie convexe est presque tranchante. Lancé par un indigène, cet instrument peut aller horizontalement, en restant de 4 à 5 pieds du sol, sur une longueur de 60 à 90 pieds; arrivé



à cette distance, il s'élève tout à coup en l'air à une hauteur de 30 à 60 pieds, décrivant une courbe considérable, et finalement vient retomber aux pieds de celui qui l'a lancé. Pendant tout le temps de son évolution, le boomerang tourne sur lui-même avec une grande rapidité, comme s'il tournait autour d'un pivot, en produisant un sifflement aigu. Il est difficile de comprendre la loi de projection à laquelle le boomerang obéit pour suivre ces différentes directions. Entre les mains des Européens, c'est une arme dangereuse,

Les Australiens ne connaissent guère l'arc, cependant si répandu chez les peuples sauvages. Ils envoient néanmoins des flèches à 150 ou 200 pieds avec une grande précision, à l'aide du "womerawa," sorte de bâton lanceur tout particulier.

Le womerawa est une pièce de bois de 3 pieds  $\frac{1}{2}$  de long, de 2 pouces de large à un bout, et s'effilant en pointe à l'autre bout. Cette extrémité est garnie d'un petit crochet que l'on introduit dans un trou pratiqué à l'extrémité de la flèche. Puis saisissant le womerawa par la partie



Une manière fantaisie de tirer de l'arc.

car elle peut revenir brusquement sur celui qui l'a lancée et le blesser grièvement. Les australiens s'en servent à la chasse pour tuer les opossums ou les perroquets; ils l'emploient aussi à la guerre, où ils arrivent, grâce à elle, à atteindre un ennemi abrité derrière un arbre.

Ils emploient aussi le "tomahawk", hache en pierre polie emmanchée dans un morceau de bois: c'est à la fois une arme et un outil. L'apierre est quelquefois un morceau de jaspe.

la plus large, on s'en sert comme d'un levier pour lancer la flèche.

Les flèches sont des armes beaucoup plus terribles qu'on pourrait le croire à première vue. Les arcs que les sauvages emploient sont d'une rigidité extraordinaire et il faut une force remarquable pour s'en servir. Celle-ci ne manque pas à la généralité des sauvages, lesquels sont, en outre, d'une habileté inouïe pour diriger la flèche et lui faire atteindre l'endroit voulu. Généralement, ils lancent



les flèches en tenant l'arc horizontalement mais bien souvent, l'arc est trop grand et ils doivent le maintenir verticalement en l'appuyant par le bas à terre. Quelquefois, pour s'amuser, ils se mettent sur le dos, et tirent sur les oiseaux qui passent en tenant l'arc avec leurs pieds.

Ce qui rend les flèches particulièrement dangereuses, c'est que la plupart des sauvages en imbivent la pointe d'un poison qui est tantôt une matière chimique toxique, tantôt une substance putréfiée et, par conséquent, farcie de microbes dangereux qui ne demandent qu'à se développer dans la plaie.



Masque à bec de perroquet, avec fausse barbe et fausse perruque

Les Boschimans empoisonnent leurs flèches d'une manière assez curieuse.

Ils se servent des entrailles d'une chenille qu'ils appellent "n'goua"; ils les écrasent, en entourant la partie inférieure du fer de leur flèche et le font sécher au soleil. Ils ne manquent jamais, après cette opération, de se nettoyer les ongles avec le plus grand soin, car un atome de cette matière vénéneuse, en contact avec la plus légère égratignure, agit comme la substance empoisonnée des blessures si dangereuses que l'on se fait en disséquant. La douleur qu'elle produit est si vive, que le malheureux qui l'éprouve se roule et se déchire en demandant le sein de sa mère, comme s'il se croyait revenu aux jours de son enfance; ou bien, fou de rage,

il s'enfuit loin de toute résidence humaine. Le lion n'en éprouve pas des effets moins terribles: on l'entend alors rugir avec désespoir, il devient furieux et il mord les arbres et la terre avec une frénésie convulsive.

Pour combattre les effets de ce terrible poison, les Boschimans administrent la chenille elle-même, écrasée et mélangée avec de la graisse; ils en mettent un peu aussi dans la plaie. Le n'goua, disent-ils, a besoin de graisse; quand elle n'en trouve pas dans le corps de l'homme, elle le tue; si on lui donne ce qu'elle désire, elle est contente et ne fait plus de mal...

Ils se servent de ces flèches empoisonnées, non seulement contre les animaux et leurs ennemis, mais aussi contre les membres de leur propre tribu. Livingstone cite un Boschiman qui se vantait d'avoir tué ainsi cinq personnes de sa race et en parlait d'une singulière façon: "Deux étaient des "femelles", nous dit-il, en comptant sur ses doigts; la troisième était un "mâle" et les deux autres des "veaux".—Il faut, lui dis-je, que vous soyez bien endurci pour vous vanter d'avoir tué des femmes et des enfants, surtout de votre propre nation; qu'est-ce que Dieu vous dira lorsque vous paraîtrez devant lui?—Que je suis un homme adroit, répondit ce vieillard qui me parut n'avoir pas la moindre conscience, et qui, par conséquent, ne songeait point à la responsabilité de ses oeuvres."

Cette chenille empoisonnée leur rend tellement de services qu'ils l'adorent—elle ou une autre espèce! sous le nom de "n'go". Quand ils partent à la guerre, ils s'efforcent d'en trouver une et lui adressent cette prière: "Seigneur, est-ce que tu ne m'aimes point? Seigneur, amène un gnou (sorte d'antilope) mâle. J'aime ventre rassasié beaucoup; mon fils aîné, ma fille aînée, aiment ventre rassasié beaucoup; Seigneur, un gnou mâle amène sous mes traits."

Ils empoisonnent aussi leurs flèches avec des graines d'euphorbe.

Les Caraïbes empoisonnent leurs flèches avec le venin d'une grenouille, le "phillobates bicolor".

Pour le recueillir, ils attachent l'animal

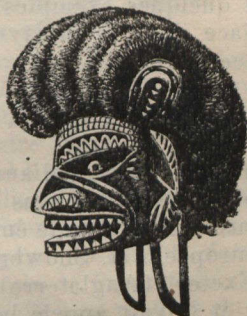


au-dessus d'un feu de bois, et raclent avec un petit couteau les exsudations qui suintent de la peau surchauffée. Les effets physiologiques du poison de grenouille sont extérieurement les mêmes que ceux du curare, étudiés par Claude Bernard. La lenteur de l'absorption stomacale fait que le curare ingéré par la bouche en temps ordinaire est éliminé de l'organisme circulatoire avant de s'y être accumulé en quantité suffisante pour nuire.

Pénètre-t-il directement dans le sang par injection, piqûre, coupure, etc., il détermine en quelques minutes une paralysie motrice qui tue par asphyxie. Pour les animaux de petite taille, la mort est foudroyante; pour les gros mammifères, comme le jaguar, le résultat peut se faire attendre quelques minutes. Si l'on vient à être piqué par une de ces flèches empoisonnées, on sait que la première mesure à prendre est d'interrompre immédiatement, au moyen d'une ligature, la circulation dans le membre blessé, puis de procéder à une cautérisation, etc. L'Indien connaît bien les propriétés mortelles de son curare, "sa poudre à lui", mais il ignore tout préservatif. Vient-il à se blesser, il ne tente rien pour échapper au poison, il se couche et attend la mort. Cette fin, en apparence, si douce et si rapide, est le plus horrible supplice qu'une imagination puisse rêver. Le poison, n'agissant que sur le système nerveux moteur, laisse toute sa lucidité à l'intelligence, aussi longtemps que la mort par asphyxie n'a pas été déterminée par la paralysie des muscles de la respiration. Il en résulte que, pendant un temps très appréciable, la pensée, privée de tout moyen de communication avec l'extérieur, est en quelque sorte "enfermée toute vive dans un cadavre".

Pour terminer, il ne nous reste plus qu'à signaler des accessoires de combats dont les peuples un peu civilisés n'ont pas l'analogue. Ce sont—le croirait-on?— des masques, dont les sauvages s'affublent pour aller à la guerre. Il semblerait au premier abord que ces masques aient pour

rôle de protéger le visage contre les flèches et les sagaies. Il n'en est rien, leur rôle est tout autre, à savoir d'effrayer les ennemis. Toutes les peuplades restées primitives se conduisent en tout comme de vrais enfants, qui se passionnent pour Guignol, alors qu'en réalité ils savent que Polichinelle n'existe pas, de même qu'ils pleurent quand leur père se défigure par un faux nez. Dans les combats, ils ont beau savoir que "c'est pour de rire" ils se laissent influencer par les visages horribles qu'ils ont en face d'eux: leur âme mollit et le coup perd de sa justesse. Ce serait un bien curieux musée que celui qui réunirait tous les masques employés par les sauvages, car il faut bien avouer qu'à ce point de vue ils ont beaucoup plus d'imagination que nous. Regardez, par exemple, ces masques, peut-on imaginer rien de plus affreux ni de plus compliqué avec



Masque à l'air plutôt renfrogné et orné de peintures

ces sortes de têtes de poissons qui sortent des yeux, ces oreilles démesurément agrandies par des ornements en bambou, ces bouches élargies? On comprend que la vue d'un pareil accoutrement frappe d'étonnement et de stupeur celui qui l'aperçoit.

Tous les masques d'ailleurs servent presque indifféremment à la guerre et aux danses, ainsi qu'à quelques cérémonies de sorcellerie. Les sauvages savent joindre l'utile à l'agréable.





## Les Secrets qui Tuent

**I**L semble que la nature, indignée de ce qu'on lui arrache ses secrets, prenne à tâche de frapper durement les téméraires qui, par leurs persévérantes investigations, parviennent à étendre les limites des connaissances humaines. Combien d'inventeurs ont payé de leur vie ce qu'ils pouvaient considérer comme la réussite? Combien sont morts emportant leur secret dans la tombe?

En voici quelques exemples dignes de prendre place dans le martyrologue de l'intelligence.

### Trois fois plus fort que la Mélinite

Il y a quelques années, l'annonce d'un nouvel explosif trois fois plus fort que la mélinite causa une profonde émotion dans le monde européen. M. Snowbridge, ingénieur à Exeter (Angleterre), en était l'inventeur et l'avait appelé la "fulminite". Les conditions de la guerre moderne allaient encore une fois être modifiées, la portée des armes était triplée. Le gouvernement allemand offrit à Snowbridge 100,000 piastres de son secret; l'Anglais refusa. Il lui semblait plus logique que son invention profitât à son pays.

Mais, tandis qu'une commission nommée par le gouvernement anglais concluait à l'acceptation des propositions de Snowbridge, on apprit que le laboratoire de l'inventeur venait de faire explosion et que celui-ci en avait été la première victime.

Nulle part, on ne retrouva la formule du nouvel explosif. Les experts les plus habiles se livrèrent sur les débris à de longues et minutieuses analyses sans plus de succès.

On peut donc considérer ce secret meurtrier comme perdu. Reste à savoir si c'est un bien ou un mal.

### L'art des vitraux

Vers la moitié du XIXe siècle, un prêtre italien, Luigi Taranti, retrouva les procédés dont les grands maîtres verriers de la Renaissance se servaient pour colorer leurs vitraux. On sait que depuis longtemps ces procédés sont perdus. Tous les amateurs d'art applaudirent.

Taranti se mit en mesure d'exécuter les millions de commandes qui parvinrent à son atelier, près Rome, et pendant plusieurs années ses admirables verrières ajoutèrent à la décoration des plus belles églises d'Italie. Mais il se refusa obstinément à faire connaître son secret.

Un matin, il y a de cela quelques années, on le trouva étendu raide, mort, empoisonné par les substances toxiques dont il se servait. Là encore la science des chimistes fut impuissante à retrouver la formule du prêtre mort.

### Billes de billard à bon marché

On sait combien est élevé le prix des billes de billard.

Il y a 12 ans environ, un Ecossais nommé MacLeman lança sur le marché des billes en ivoire artificiel qui ne le cédaient en rien à celles taillées en pleines défenses d'éléphants. Même rondeur parfaite, même légèreté. MacLeman prit un brevet et commença son exploitation dans les conditions les plus favorables. Quelques années devaient lui suffire à réaliser une grande fortune.



Les commandes affluaient, bientôt il allait jouir du fruit de son travail, lorsqu'il fut grièvement blessé dans son atelier et mourut sans pouvoir transmettre son secret à sa famille.

Encore un secret mortel, et une découverte perdue.

### La photographie en couleurs

Tout aussi dramatique et funeste, la destinée du docteur Herbert Franklin, de Chicago, qui avait découvert le secret de la photographie en couleurs. Un certain nombre d'épreuves ayant été soumises à des amateurs, le succès fut immense. Le problème jusqu'alors insoluble était parfaitement résolu. Les encouragements de toutes sortes furent prodigués au docteur Franklin qui ne songea plus dès lors qu'à perfectionner sa remarquable invention.

Il confectionnait lui-même ses plaques sensibles et usait pour ce faire de grads feux de charbon de terre. Un jour qu'il se livrait à son travail, il oublia d'ouvrir les ventilateurs de son atelier et on le trouva asphyxié le lendemain. Il emportait aussi son secret dans la tombe. On chercha par l'analyse de la matière recouvrant les plaques à reconstituer sa formule; on n'y réussit pas.

### Un nouveau métal

Un autre "grand découvreur", l'Amé-

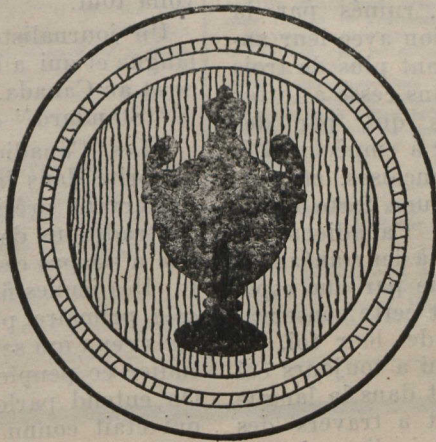
ricain Adams, paya, lui aussi, un lourd tribut aux rancunes de la nature. C'était un homme fort instruit, un infatigable travailleur. Ses recherches dans le traitement des différents corps par l'électricité l'amènèrent à la découverte d'un métal nouveau: "le tollium", dur comme de l'acier, moitié moins lourd et beaucoup moins cher. C'était une véritable révolution dans la métallurgie.

Dès que le "tollium" eut fait ses preuves, que ses merveilleuses qualités furent connues, les commandes affluèrent chez Adams. Des millions de tonnes étaient demandées par les compagnies de chemins de fer et de tramways.

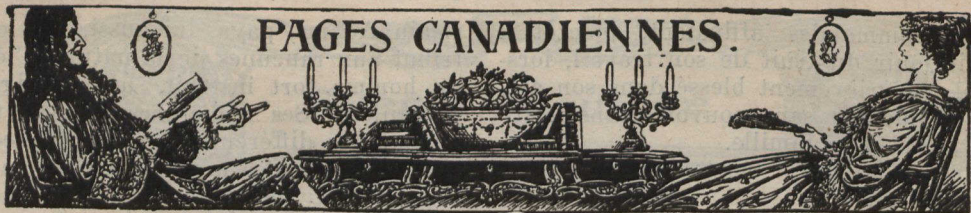
Mais il était trop tard. L'énorme travail mental fourni par le savant avait épuisé son cerveau. Les préoccupations financières inhérentes à une affaire aussi importante que la sienne furent un terrible fardeau dépassant ses forces; cette belle intelligence sombra: Adams devint fou incurable.

A personne il n'avait communiqué son secret. La médication la plus énergique fut impuissante à rendre au malheureux la moindre lueur de raison, et deux ans plus tard il s'éteignait sans que la formule du "tollium" eût été retrouvée.

Ces exemples de l'éternelle lutte de l'intelligence contre la fatalité évoquent le souvenir de Prométhée attachée, dit la Mythologie, aux rochers du Caucase, pour avoir donné le feu aux hommes.







## FAITS ET ANECDOTES

### L'IDIOME CANADIEN

Il se trouve encore quelques personnes qui paraissent être sous l'impression, que les Canadiens ne parlent pas la langue française, mais une espèce de patois forgé des langues françaises et sauvages.

Disons de suite, que ceux qui osent affirmer de telles absurdités, ne connaissent pas le premier mot de notre belle langue, ou sont de ces êtres bas qui, pour flatter les préjugés de nos ennemis, se laissent aller à de telles niaiseries.

Nous admettons bien qu'il s'est glissé, çà et là, quelques anglicismes, ou des locutions propres au Canada. Ceci est inhérent à la situation toute particulière des Canadiens et aux épreuves, par lesquelles ils ont dû passer.

Après la cession du Canada à l'Angleterre, en 1763, les Canadiens, au nombre d'une soixantaine de mille, dispersés sur les bords du St-Laurent, ruinés par la guerre, sans communication avec leur ancienne Mère-patrie, pendant plus de trois quarts de siècle, ayant sans cesse à lutter contre l'élément anglais qui, par des moyens odieux, cherchait à empêcher l'établissement d'écoles françaises, et s'efforçait de les noyer par une forte immigration britannique; les Canadiens, disons-nous, n'ont échappé à leur anéantissement comme nation, que par une espèce de miracle. Ils doivent cette conservation de leur langue et de leur foi, au clergé franco-canadien qui a toujours été à leur tête, les instruisant dans la langue française, et es dirigeant à travers des épreuves sans nombre. Oui, disons-le, et

bien haut, nous devons notre salut à ce corps d'élite dont le zèle peut se résumer en ces trois mots: Dieu et Patrie!

Grâce à ces apôtres infatigables de la foi et du patriotisme, le peuple canadien a conservé intacte la langue de nos pères de la vieille Normandie, comme il en a conservé la foi et les traditions.

Il est un fait certain; c'est que quiconque, peut parler la langue française, est assuré de pouvoir causer agréablement avec le simple artisan canadien comme avec l'homme de lettres.

Peut-on en dire autant des départements du nord et du midi de la France? Et la Belgique, avec ses provinces flamandes?

L'idiôme canadien est au français, ce que l'idiôme américain est à l'anglais. C'est-à-dire que de ce côté de l'Atlantique le français et l'anglais respectivement sont parlés avec un accent qui diffère un peu de celui de nos cousins d'outre-mer; voilà tout.

Un journaliste qui possède bien notre langue et qui a beaucoup voyagé en France et au Canada, disait dernièrement dans le "Standard" de Chicago:

"Les Canadiens-Français forment la majorité dans la province de Québec. Ils conservent précieusement le langage et les traditions de leurs ancêtres. Leur langue n'est pas ce "patois" qu'on leur prête. Des jeunes filles à peine sorties de l'école primaire peuvent en penser ainsi, mais ceux qui se sont donné la peine d'étudier ce peuple savent mieux que cela. On entend parler au Canada le français qui était connu en France il y a deux cents ans. Le paysan parle sa langue avec





# Nous Invitons Toute Personne Faible

Voici une suggestion que nulle personne souffrant de faiblesse générale ne devrait dédaigner. Nous vous invitons à essayer le nouveau traitement "Sargol", traitement qui aide à la digestion, tout en vous donnant une constitution des plus fortes.

Comment le traitement "Sargol" peut-il faire cela? Nous allons vous l'expliquer. Il contribue en premier lieu au développement des cellules du tissu spongieux, il donne un sang plus riche, affermit le système nerveux. Il agit de telle sorte enfin que notre constitution se trouve tout à fait renouvelée.

Les femmes, qui ne paraissent jamais élégantes, n'en doivent accuser que leur faiblesse; les hommes ont besoin d'être fort pour affronter les luttes de la vie et c'est pourquoi, à tous, nous recommandons le traitement "Sargol".

Si vous enviez une de ces constitutions, dont on est fier, à juste titre, un corps véritablement sain, écrivez sur le champ à la "Sargol Company, 528 L Herald Bldg., Binghamton, N. Y.;" demandez une boîte du traitement "Sargol", pour la modique somme de 50 cents, et servez-vous-en avec chaque repas.

Mais, nous direz-vous, il vous faut des preuves. Voici les témoignages de personnes qui ont su apprécier cette préparation:

**REV. GEORGE W. DAVIS dit:**

"J'ai fait usage du traitement "Sargol" et je puis affirmer qu'il m'a apporté toute une nouvelle vigueur. J'ai gagné vingt livres avec celui-ci et pèse maintenant 170 livres. Ce qui est mieux encore, il me semble que je suis redevenu jeune."

**Mme A. I. RODENHEISER écrit:**

"Je ne suis plus du tout la même depuis que je prends "Sargol", car au début je ne pesais que 106 livres; j'ai gagné vingt-quatre livres et pèse maintenant 130. Je me sens beaucoup mieux, je

suis plus forte que jamais et les couleurs ont reparu sur ma figure."

**CLAY JOHNSON dit:**

"Veuillez m'adresser, s'il vous plaît, un autre traitement de dix jours. C'est à "Sargol" que je dois la vie. Dans l'espace de quatre semaines seulement, cette préparation m'a fait gagner quinze livres. Je suis rendu à 153 livres et je me porte très bien."

**F. GAGNON écrit:**

"Voici ce que j'ai constaté, depuis que je me suis servi du traitement "Sargol". Je suis âgé de 67 ans et la fatigue m'avait obligé à laisser mon ouvrage de côté. Je remercie "Sargol" qui a fait de moi un homme nouveau. Dans 23 jours, j'ai obtenu une augmentation de 22 livres. Il m'est impossible de vous dire comme je suis heureux."

**Mme VERNIE ROUSE dit:**

"Sargol est sans contredit le meilleur traitement que j'ai employé. Je n'ai pris que deux boîtes de cette préparation. Mon poids était de 120 livres; aujourd'hui, je pèse 140 et suis en parfaite santé. Inutile d'affirmer que je recommande de toutes mes forces le traitement "Sargol".

Si vous le désirez, nous vous donnerons l'adresse de toutes ces personnes.

Si vous désirez en faire l'essai, écrivez-nous et nous vous enverrons gratuitement un paquet de cinquante cents. **Découpez le coupon ci-dessous et épinglez-le à votre lettre.** Veuillez ajouter la somme de dix centins pour aider aux frais de transport. Prenez notre parole, vous n'aurez pas à le regretter.

**CE COUPON EST BON POUR UN PAQUET  
DE 50c DE "SARGOL"**

Ce coupon et 10 cents, pour frais de transport, permettront à toute personne d'avoir une boîte de 50 cts de "Sargol" (pourvu que vous n'en ayez point fait l'essai déjà). La Compagnie Sargol, 528 L, Herald Bldg., Binghamton, N. Y.



une grande pureté. Son langage est au français moderne ce que la langue de Shakespeare est à l'anglais d'aujourd'hui.

Partout au Canada, le touriste entendra des locutions qu'on retrouve dans les plus vieux et les meilleurs écrivains de France. Naturellement, on rencontrera, dans la conversation, des mots empruntés aux langues indiennes ou des anglicismes, mais ils sont relativement assez rares. Je puis affirmer qu'on parle maintenant le français au Canada beaucoup mieux qu'on ne le fait généralement dans les campagnes de France. Ceux qui aiment à étudier cette langue feront bien d'aller l'apprendre dans la province de Québec."

Benjamin Sulte.

### SOUVENIR QUEBECQUOIS

DANS la nuit du 12 juin 1846, un terrible incendie détruisit le théâtre Saint-Louis, à Québec. Une cinquantaine de personnes trouvèrent la mort dans cette catastrophe. Au nombre des victimes se trouvaient Mme McDonald, femme du rédacteur du "Canadien" et sa fille, Madame Rigobert Angers. Écoutez maintenant le chroniqueur :

C'est au sujet de ces deux dernières que M. Cauchon, rédacteur du "Journal de Québec", commit l'un des plus grosses impairs de sa carrière mouvementée. M. McDonald était, lui aussi, présent à cette funeste représentation. On parvint à l'arracher à la fournaise, où périrent sa femme et sa fille. Voici en quels termes M. Cauchon raconta cet incident :

"M. McDonald, le rédacteur du "Canadien", eut aussi le bonheur d'échapper à cette calamité. Dès qu'on l'aperçut et qu'on l'entendit, plusieurs bras s'attachèrent à lui et on le retira; dans les efforts qu'on avait faits pour le dégager, il avait perdu ses bottes. "Ce serait peu si c'était là sa seule perte, mais il pleura la perte de son épouse et de sa fille aînée, Madame Rigobert Angers, qui sont périées dans les flammes."

C'est incroyable, mais c'est exact; on peut s'en convaincre en consultant le "Journal de Québec" du 13 juin 1846.

M. Cauchon commit cette énorme balourdise! Il mit en regard les bottes de M. McDonald et ces deux êtres chéris, qu'une mort horrible venait de lui ravir. On peut s'imaginer l'impression que firent ces lignes cocasses au milieu de la stupeur universelle! On se sentait provoqué à ce rire nerveux et fatigant qu'un mot ou une attitude ridicules font naître parfois, au milieu d'une veille funèbre. Dans les polémiques innombrables qu'il eut à soutenir, les adversaires de M. Cauchon lui jetèrent souvent au nez cette perle de sa jeunesse.

### NOTRE SOL

P OUR qu'un pays aussi vaste que le nôtre puisse prendre son essor et se développer, il faut que la population peu nombreuse qui l'occupe, cultive et manifeste, en toutes circonstances, un véritable sentiment national, un amour du sol parce que ce sol est notre sol; un désir constant de voir le Canada, l'égal des autres pays, se suffisant à lui-même, retirant tout le bénéfice possible de ses intarissables ressources, conservant son marché pour son peuple. Il faut qu'une seule idée préside à nos actes nationaux comme à notre conduite individuelle: faire notre pays grand, rendre le peuple prospère.

De toutes les nationalités représentées dans notre population, celle qui est le plus enracinée au sol, la plus rivée à la terre, celle qui le plus simplement s'abandonne à l'amour non partagé du Canada, c'est celle qui se fixa la première dans la vallée du Saint-Laurent et qui s'appelle depuis au-delà de trois siècles "les Canadiens." Conservons avec soin les traditions des grandes races d'où nous sommes sortis, la langue du pays d'origine, la foi religieuse, dépôt précieux que les climats et les revers ne doivent pas altérer, mais tâchons de nous unir dans un même sentiment national, comme Canadiens; notre territoire presque illimité, nos ressources de toutes sortes, l'identité de nos institutions politiques, notre situation isolée pour ainsi dire au nord de l'Amérique et sur la largeur entière du



# PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

## Perruquier

Satisfaction Assurée

Perruques et Toupets pour  
Dames et Messieurs.  
**SPECIALITE**

Cheveux teints de toutes les  
couleurs, coiffures pour Bals  
et Soirées.



SANS

Toujours en mains un assortiment  
complet de Perruques, Toupets,  
Tresses et Boucles en cheveux natu-  
rels.  
Importateur direct de Paris, Lon-  
dres et New-York.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous  
genres pour cheveux, ainsi que les  
articles de toilettes des meilleures  
marques pour l'Embellissement du  
Teint et Conservation de la Cheve-  
lure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

## Le Lait du XX<sup>ème</sup> Siecle

Le lait qui répond à toutes les  
objections, qui convient à tous les  
estomacs, qui ne contient ni micro-  
bes et dont la conservation est assu-  
rée par un procédé exclusivement  
mécanique, voilà ce que représente  
le "Lait Laurentia", le favori de la  
Profession Médicale. C'est le type du  
lait complet et pur, à l'épreuve des  
fraudeurs et des microbes. Il se con-  
serve indéfiniment, en bouteilles ca-  
chetées hermétiquement, à toutes les  
températures et sous tous les climats.  
C'est le lait idéal parfait. Votre épi-  
cier vous le procurera. C'est la Cie  
Canadienne de Produits Agricoles,  
Limitée, 23 rue St-Pierre, Montréal,  
qui possède et concède les droits  
d'exploitation du procédé au Canada.

Tel. Bell Est 688

## J. E. Bourcier

Manufacturier  
de Fourrures

*Specialité :*

MOUTON



VISON

219 rue Amherst

MONTREAL  
Près Ste-Catherine.



continent, rendent, ce trait d'union nécessaire pour nous.

F. D. Monk.

## LE VILLAGE DE GRAND PRE

C'EST la forêt primitive. Les pins murmurants et les mélèzes vêtus de leur barbe de mousse et de leur robe de feuillage, se dressent, vagues et confus, dans le crépuscule, comme les druides d'autrefois, et font entendre des voix tristes et prophétiques. L'océan voisin jette sa grande voix dans les cavernes sonores des rochers, et ses accents inconsolables répondent aux soupirs de la forêt.

C'est la forêt primitive; mais où sont les coeurs qui battaient comme celui du chevreuil, quand il entend dans la bruyère la voix du chasseur? Où sont les toits de chaume du village, la demeure du laboureur acadien, dont la vie, voilée par les ombres de la terre, mais reflétant l'image des cieux, s'écoulait comme les ruisseaux qui arrosent les terres vierges? Les chaumières dévastées ont disparu, et leurs habitants sont partis pour toujours, dispersés comme la poussière et les feuilles, quand les violentes rafales d'octobre les saisissent et les font tourbillonner dans l'air et pleuvoir au loin sur l'océan! Du joli village de la Grand'Prée, il ne reste plus que la tradition.

Longfellow.

## POTAGES AUX NIDS D'HIRONDELLES

### LES

Un écho d'Extrême-Orient nous apprend que la récolte des nids d'hirondelles a été particulièrement abondante.

Donc, lecteurs et lectrices, si vous êtes friands de mets exotiques, voici la recette du potage aux nids d'hirondelles.

Comme il est vraisemblable qu'elle ne se trouve pas dans les "Cuisines bourgeoises", je la livre gratis aux gourmets: "On met les nids de salangane dans vingt-cinq fois leur poids de bouillon, à

la température de l'eau bouillante. On obtient ainsi une ébullition légère pendant trois heures. Peu à peu, les nids se détachent, se désagrègent, se réduisent en filaments mous, gonflés, translucides, disséminés au milieu d'un liquide mucilagineux, d'un aspect assez sympathique, surtout quand on songe aux voluptés gourmandes qu'il promet."

Les années de production moyenne, les nids d'hirondelles se vendent environ \$100 la livre; et, comme il y a tout près de 60 nids dans une livre, cela met le nid à \$1.60, et le potage tout préparé à \$2 par convive.

Et dire qu'il y a des gens qui préfèrent une modeste soupe à l'oignon.

— o —

La Providence qui régit toutes choses a décrété l'existence de nationalités différentes. Elle l'a voulu à ce point que les peuples ont non-seulement des idiomes particuliers, mais aussi des caractères tous à fait distinctifs. Et ce n'est que par une cohabitation de générations successives que deux races parviennent à ne former qu'une seule nationalité, et encore, faut-il pour en arriver à ce résultat, que leur croyance religieuse soit la même.

## NECROLOGIE

Nous avons appris avec regret le décès de M. J. H. Boivin décédé à Notre-Dame de Stanbridge dans sa 21ème année; les funérailles ont eu lieu le 14 octobre dernier au milieu d'un grand concours de parents et d'amis.

M. Boivin était un collaborateur de la "Revue Populaire" où il a publié des poésies dont la valeur dénotait une âme éprise de beau et d'idéal.

Nous offrons à sa famille en deuil nos douloureuses et sincères condoléances.



# Guérissez votre Rhumatisme

50,000 boîtes données gratis



Le Rhumatisme, le Lumbago, la Sciatique, les douleurs de reins ont été guéris de la façon la plus complète au monde par l'emploi de la Stillingia, de l'Iodure de potassium, de racine de vigne, de résine de Gaïac, et de Salsepareille. Toute personne peut user de ces remèdes en quantité raisonnable en toute sécurité et les résultats en sont surprenants. Il a été prouvé que leur combinaison constitue le meilleur remède en existence pour le rhumatisme; il a guéri des cas opiniâtres durant depuis 30 et 40 années et au-dessus même chez des vieillards.

Les cinq ingrédients mentionnés ci-dessus préparés avec soin et habileté non seulement comme proportions, mais encore comme choix de matières, ont été com-

pressés en forme de tablette et sont appelés

**TONIQUE GLORIA et cinquante mille boîtes sont offertes gratuitement pour le faire connaître.**

Si vous souffrez de quelque affection de l'acide urique dans le sang, si vous avez des Rhumatismes, la Goutte, le Lumbago, la Sciatique, c'est le seul médicament qui purifiera votre système rapidement. Envoyez simplement votre nom et votre adresse **en y joignant cette annonce**, à John A. Smith, 1033, Laing Bldg., Windsor, Ont., et par le retour de la malle vous recevrez une boîte absolument gratis. C'est seulement dans le "Tonique Gloria" que vous trouverez la combinaison citée plus haut, prête pour l'usage.



# ABONNEZ - VOUS A LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

## 50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux. Recettes de Cuisine.

### AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

### A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

### COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode..

Nom .....

Adresse .....



# L'ALMANACH DU "SAMEDI"

pour 1912

Aura sa place marquée dans chaque famille à cause des renseignements utiles et nombreux qu'il fournira à ses lecteurs.

Etabli sur un plan nouveau, il ne contiendra qu'une partie humoristique restreinte et consacrera une large part aux conseils, recettes et renseignements dont l'emploi se trouve journallement.

Ce sera donc, en même temps qu'un guide sûr, une encyclopédie familiale qu'il sera bon de conserver et que l'on sera certainement heureux de consulter à l'occasion.

Il sera en vente vers le 1er décembre et dans un des numéros du SAMEDI nous donnerons la date exacte à laquelle ou pourra se le procurer.

## La PHARMACIE CHIC

Aux centre des beaux quartiers

Située dans un des plus beaux endroits de la ville, la Pharmacie Moisan, avec son service ultra-soigné, peut, à juste titre, passer pour un des plus beaux établissements du genre.

Parmi les nombreuses spécialités de la maison, citons les Capsules Anti-Chill, sans rivales pour la grippe, les frissons et les accès de fièvre. Ces merveilleuses capsules opèrent une guérison radicale et préviennent la maladie.

Les clients reçoivent toujours, à la Pharmacie Moisan, l'accueil le plus cordial et le plus courtois.

### PRESCRIPTIONS

Sous le rapport des prescriptions remplies avec célérité et minutie, en n'usant que des meilleurs ingrédients, la Pharmacie Moisan n'a pas de rivale.

On y trouve tous les accessoires pour photographie.

Téléphonez si vous voulez que le messager de l'établissement aille chercher chez vous les ordonnances à remplir; il retournera avec les médicaments.

## S. MOISAN, Pharmacien,

Angle Saint-Laurent et Sherbrooke

Tel. Bell Est 4730.

## W. Legault,

Horloger, Bijoutier et Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations: celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

1061 Ste-Catherine Est, - Montréal



# Le Samedi

23me année d'existence

Est le seul Magazine de ce genre publié en  
langue française sur tout le conti-  
nent américain.

40 PAGES

Par Numéro

Chaque

Semaine

40 PAGES



Un simple aperçu des matières que contient le "Samedi" prouve clairement que c'est le journal le plus amusant, le plus intéressant et le plus instructif comme c'est aussi le meilleur marché.

Amusant par ses anecdotes spirituelles, ses bons mots souvent pris sur le vif, ses nombreuses gravures humoristiques.

Intéressant par ses jolis romans choisis avec le plus grand soin et qui sont l'oeuvre des auteurs les plus célèbres.

Instructif par ses notes encyclopédiques traitant de tout, ses recettes utiles aux ménagères, son courrier des curiosités illustré.

La collection d'une année forme un formidable recueil qui constitue l'équivalent de toute une bibliothèque et cela pour le prix étonnant de bon marché de:

Pour le Canada et les Etats-Unis: \$2.50 par année;

\$1.25 pour six mois.

## COUPON D'ABONNEMENT

Sous ce pli, veuillez trouver la somme de ..... pour ..... mois  
d'abonnement au journal **Le Samedi**.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Propriétaires, 200 Bld St-Laurent, Montréal.